ÉRASME.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

VII.

Les lettres et les présens.

On pourrait apprécier matériellement l'importance d'un écrivain par le nombre de lettres qu'il a écrites et reçues, et la diversité d'opinions de ses correspondans. Peu de lettres supposent une célébrité douteuse, et tout au plus une coterie dont l'écrivain est le héros. Beaucoup de lettres, et des lettres de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les conditions, témoignent d'une grande influence littéraire, et d'un public qui peut bien s'appeler une époque. C'est la preuve d'une sorte de souveraineté intellectuelle, vers laquelle chacun se tourne avec foi pour y prendre le mot d'ordre de ses sympathies ou de ses répugnances. Celui-là est un grand homme vers

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 août.

qui tous ceux de son temps gravitent naturellement, comme vers le pôle de la science et de l'intelligence contemporaines, et dont le temps et l'esprit sont devenus une sorte de propriété publique. Je me hâte de préciser ce que j'entends par le mot *beaucoup*, afin que quelque homme de génie de notre époque ne mesure pas son importance sur quelques ports de lettres par semaine, ou sur le nombre des billets de remerciemens qu'il écrit à ses admirateurs. *Beaucoup*, ce serait la part de Cicéron, de Voltaire et d'Érasme. Toute la philosophie du XVIIIe siècle a convergé vers Voltaire; toute la renaissance littéraire et religieuse de l'Europe occidentale, au XVIe siècle, a convergé vers Érasme. Un certain aimant d'idées et de croyances, positives ou négatives, faisait incliner leur époque de leur côté. Toute formule venait d'eux; leurs contemporains avaient des tendances plus ou moins obscures; c'est par eux que ces tendances étaient traduites dans un langage populaire. Les grands hommes sont ceux qui disent ce que tout le monde sait; mais ce savoir est confus, vague, inarticulé; leur gloire est d'en créer la langue, et, en la formulant, d'en faire un ensemble de croyances irrésistibles.

Dans cette incertitude des consciences qui accompagna, qui favorisa les commencemens de la réforme, tous les contemporains d'Érasme se tournèrent vers lui. Chacun sentait en soi un certain renouvellement d'idées dont il ne pouvait se rendre compte par des mots; ces mots, il les demandait à l'homme qui paraissait avoir la plus parfaite intelligence de la chose, et qui déjà, dans quelques détails, avait prouvé qu'il savait mettre le doigt sur le malaise dont l'époque était tourmentée. Tout le monde savait, ceux-ci confusément, ceux-là avec un mélange de bonne foi et d'intérêt personnel, tous avec une impatience souffrante, qu'il se passait quelque chose de nouveau dans le monde; mais personne ne pouvait préciser ce que c'était. Ce fut le rôle d'Érasme d'éclaircir les pressentimens et les désirs de chacun, de trouver un langage pour cette universelle espérance qui emportait les esprits vers un avenir inconnu. Pendant un moment, il tint, pour ainsi dire, toutes les consciences dans sa main, et il arrêta sur le terrain d'une opinion moyenne, mi-partie de critique et de croyance, ces innombrables esprits qui se sentaient entraînés vers l'incrédulité inactive ou vers

une révolution complète. Luther arriva bientôt, qui lui enleva les derniers; il faisait mieux leur affaire; c'était l'homme de la révolution. Érasme garda autour de lui, et jusqu'à son dernier jour, tout ce qu'il y avait d'hommes sensés, tolérans, désintéressés, entre les catholiques incorrigibles et les réformistes déclarés. Ce fut là sa royauté dernière, royauté plus solide et plus vraie que celle dont l'avait dépossédé Luther.

C'est à cette foule de bons esprits, fort nombreux même alors, pour l'honneur de notre espèce, qu'Érasme servit jusqu'à la fin de chef et d'organe; pourquoi ne dirais-je pas de roi? car quel sujet a dit d'un roi ce que Frédéric Nauséa, conseiller du roi Ferdinand, écrivait sur Érasme : « Quoique nous fussions séparé de lui par des provinces, nous nous sentions entraîné vers lui par une si grande autorité, que jamais il ne nous arriva de méditer, d'écrire, de dicter, de manger, de boire, de dormir, de veiller, sans penser à lui, et sans que son image nous fût présente. Toute autre pensée était absorbée par la contemplation de ce grand homme; nous l'entendions, nous le voyions; nous demandions à quiconque venait de loin: vit-il encore? que fait-il? quelle santé a-t-il? Que va-t-il nous envoyer de nouveau de son Afrique (1)? »

Parmi ces sujets si dévoués, si tendres, qui *dépérissaient* pour lui, comme dit encore Nauséa, Érasme comptait des princes, oui, des princes régnans. Lisez cette lettre de Berselius, qui s'était fait l'interprète des sentimens particuliers d'un de ces princes pour Érasme : « J'ai remis au prince ta lettre et ta *paraphrase*. Il a lu la lettre et a embrassé à plusieurs reprises la paraphrase, en s'écriant avec un accent de joie : Érasme!... Je suis resté un jour.... Après la messe, on s'est mis à table. Nous entrons dans la salle du festin, ornée de grands et nombreux tapis. Peu après on apporte de l'eau pour laver les mains. Le prince s'asseoit, ayant près de lui son frère Robert, le grand guerrier, l'Achille de notre siècle. La femme du héros occupait la troisième place, Pénélope par sa vie, Lucrèce par ses mœurs. A la quatrième était assise leur fille, déjà nubile, et, par ses traits, sem-

(1) Friderici Nauseæ Monodia, tome Ier de l'Édition de Leyde.

blable à Diane. Venaient ensuite les deux frères de la jeune héroïne ; vous auriez dit les deux jumeaux de Léda. Parmi tant de dieux et de déesses, moi, pauvre scarabée, interpellé nominalement par Jupiter, je m'assis à la septième place, repaissant mes yeux d'or, de pierreries et de pourpre, mes oreilles de doux accords, mon palais d'ambroisie et de nectar. La faim apaisée, et les tables enlevées avec les mets, on chante des actions de graces aux dieux (1); nous nous levons; les uns jouent aux dés, les autres aux échecs. Je suis appelé auprès du prince; là s'engage une conversation pleine de complimens pour toi. Le prince n'a rien de plus cher que toi. Il veut te voir, te serrer dans ses bras, te traiter comme son père, comme une divinité tombée du ciel sur la terre. Viens donc sans retard; prends garde, au nom du Dieu immortel, qu'un si grand héros n'ait trop longtemps à souffrir du tourment de t'attendre. »

C'est avec les hommes éminens qui représentaient dans toute l'Europe l'opinion intermédiaire entre le catholicisme pur et le protestantisme révolté, qu'Érasme entretint, pendant les deux dernières années de sa vie, un commerce quotidien de lettres. Les plus nombreuses et les plus détaillées roulaient sur les affaires, sur les progrès de la réforme, sur les livres de ses docteurs, sur les querelles entre Érasme et ses ennemis, les Stunica, les Beda, la Sorbonne tout entière. On le consultait, on lui demandait des directions; il répondait par des discussions très développées, et ses lettres étaient lues et répandues comme des traités. Bon nombre s'occupaient de la situation littéraire; plusieurs étaient des jugemens sur quelques hommes éminens en érudition profane, ou des biographies de morts illustres. A la troisième catégorie de lettres appartenaient toutes celles qu'il répondait à ses principaux amis, à certaines époques, comme des témoignages périodiques de son souvenir, lettres charmantes où il parlait d'ordinaire de sa vie intérieure, de ses souffrances physiques si courageusement endurées, de sa vieillesse, de ses études, de ses prodigieux travaux. Enfin, une quatrième catégorie com-

(1) 229. D. F. — Traduisez : on dit les graces. Cette lettre est piquante comme détail de mœurs. Ces chrétiens étaient païens de cœur.

prenait toutes les lettres de pure politesse; lettres en réponse à des louanges; lettres demandées par des gens qui s'en voulaient faire honneur auprès de leurs amis; lettres d'hommage aux princes qui l'avaient fait complimenter par leurs conseillers privés; lettres de remerciemens pour des cadeaux de grands personnages, etc.... Érasme suffisait à tout cela.

Je me le figure, dans sa petite maison de Bâle, aux approches de la foire de Francfort, qui est l'époque où il expédie par paquets ses lettres et ses traités pour tous les points de l'Europe. Il vient d'être pris d'une attaque de gravelle si forte, si douloureuse, que s'il a quelque ennemi, dit-il tristement, cet ennemi doit cesser de le haïr, et se trouver assez vengé par ses souffrances (1). Assis sur son lit de douleur, faible, tremblant de fièvre, pendant qu'il corrige les épreuves de son épître à Christophe, évêque de Bâle, sur le choix des mets et sur d'autres points de discipline religieuse, il dicte à l'un de ses secrétaires diverses lettres pour ses amis. Quatre courriers attendent à Bâle ses dépêches; l'un pour Rome, l'autre pour la France, le troisième pour l'Espagne, le quatrième pour la Saxe (2). Après plusieurs jours donnés aux lettres sérieuses, il faut penser aux lettres de politesse, et sourire agréablement à des gens valides, malgré les accès du mal qui lui font tomber la plume des mains. Ce sont d'abord les religieuses d'un couvent de Pologne, qui lui ont envoyé à plusieurs reprises des dragées et autres douceurs pour obtenir de lui en retour quelque écrit qu'elles puissent mettre dans leurs archives (3). Il dicte en s'interrompant par des gémissemens: « Vous avez voulu, excellentes vierges, faire un lucre honnête en achetant, au prix de quelques douceurs qui récréent le palais, des choses qui nourrissent l'ame. Pieuse captation, avidité sainte, prudent et lucratif échange, bien digne de vierges sages, si j'étais l'homme qui pût rendre pour une semence corporelle une semence spirituelle. » Une crise violente le fait retomber sur son séant. Son médecin est appelé:

(1) 787. B. C.
(2) 777. E. F.
(3) 778. D. E.

quelques cuillerées de vin de Bourgogne le remettent; c'était le traitement qu'on opposait à ses douleurs de gravelle. La crise passée, sa figure redevient calme et riante; il reprend :

— « Votre époux, saintes filles, se glorifie de tous ses saints, mais principalement des martyrs et des vierges. Ce sont là les parures dont s'enorgueillit le plus l'église du Christ, laquelle ne tire sa gloire que de son époux; milles vertus l'environnent comme des pierreries; mille fleurs le décorent, mais celles qu'il aime par-dessus toutes, ce sont les roses des martyrs et les lis des vierges, » Suit un éloge de la virginité sur ce ton ridicule et grimaçant. Quelle pitié que la gloire ! Il faut rire d'une bouche contractée par la souffrance, et développer des lieux communs prétentieux aux heures où l'on aurait besoin de sommeil. Il faut dicter, d'une voix dolente, des dragées épistolaires en réponse à des dragées de nonnes; il faut mêler les fleurs de rhétorique aux potions calmantes, et se livrer au médecin entre deux jolies phrases ! Pauvre Érasme ! Mais ce n'est pas tout.

Un messager est arrivé la veille de Breslau (1). Il a apporté, de la part de l'évêque Jean Turzon, docte prélat, admirateur passionné d'Érasme, quatre clepsydres de verre d'une nouvelle invention, dont le sable, en tombant insensiblement, mesure les heures; quatre petits lingots d'or vierge, extrait des mines du diocèse de l'évêque, symbole de l'immortalité qui attend Érasme; plus un bonnet d'hermine, dont la douce chaleur et le poil soyeux, dit le bon Jean Turzon, rappelleront à Érasme l'amour qu'il a pour lui. Les cadeaux sont là étalés sur le buffet, attendant un remerciement littéraire, travaillé, précieux. Érasme les regarde d'un œil résigné et dicte :

« Si tu veux me permettre de faire quelque peu de philosophie sur tes petits présens, je félicite ton diocèse d'avoir des mines d'où l'on tire un or si brillant et si pur; mais je t'estime bien plus heureux, toi qui tires des veines bien autrement précieuses des saintes Écritures l'or de la sagesse évangélique, cet or dont tu enrichis le troupeau qui t'est confié.... »

(1) 522. F.

Froben entre en ce moment, Froben, son imprimeur et son ami. Il vient lui soumettre des doutes sur un passage de la dissertation sur le *choix des mets*, et le prier de relire, et au besoin de corriger, un manuscrit de Vivès, qu'il a quelque répugnance à imprimer. Érasme lui demande son bras pour faire quelques tours de chambre, et quelques minutes pour achever sa lettre à Jean Turzon. Soutenu d'un côté par un domestique, de l'autre appuyé sur le bras de Froben, il descend de son lit et se traîne dans sa chambre, le corps plié en deux par la souffrance; puis il continue sa lettre :

« Tes deux clepsydres portent cette inscription : *Hâte-toi lentement*. C'est un ordre qu'entend la poussière qui tombe lentement par le petit trou; mais notre vie s'envole avec une grande vitesse, et la mort n'accourt pas moins vite, même après que cette poussière a cessé de tomber. Sur l'un des deux je vois en haut : *hâte-toi lentement*, et en bas une image de la mort. Puisse-t-elle, ô Turzon, te frapper le plus tard possible, toi qui es digne non d'une vie longue, mais d'une vie immortelle! »

Comme tout cela est tiré, affecté, puéril ! Quel triste emploi d'un temps dont l'habitude de souffrir lui faisait compter toutes les minutes ! Il en arrive au bonnet :

« Ton bonnet ne pourra me servir que chez moi. Il est trop riche pour un homme de si peu que moi, — à moins que tu ne croies qu'Érasme soit quelque chose; — il est d'ailleurs d'une forme étrangère aux usages de ce pays. Autrefois, selon le proverbe, tout allait bien aux gens de bien; aujourd'hui rien ne sied qu'aux hommes puissans. Je le garderai pourtant comme un gage qui me rappellera Jean Turzon. »

Demain il faudra recommencer cette comédie pitoyable d'un moribond qui fait de l'esprit sur les cadeaux qu'on lui envoie. Demain il faudra remercier sur ce ton quelque autre grand personnage, soit pour le don d'un gobelet d'argent ciselé; — c'était l'analogue des cabarets et des tabatières avec portraits de ce temps-ci; — soit pour un anneau, soit pour un cheval que lui enverront d'Angleterre des amis qui le croient encore ingambe, et auxquels il répondra qu'il est à peine assez bon cavalier pour se tenir en selle sur un âne.

S'il y eut jamais un martyr du travail, certes ce fut Erasme. Esclave de sa réputation, de ses amitiés, de ses adversaires, des curieux, des indifférens, le jour que tous les hommes éclairés de l'Europe occidentale l'eurent proclamé le chef du parti modéré, il vit qu'il fallait mourir à la tâche, et aller jusqu'au bout sans reprendre haleine; et il n'eut de loisir que les heures trop fréquentes où l'excès de la maladie lui liait les mains, la parole et la pensée. Chose singulière! quoiqu'il ne fît les affaires de personne, et qu'il fût l'organe d'une opinion intermédiaire dont le principe était de s'abstenir, sa tâche fut plus lourde que celle d'un homme de parti actif et gouvernant une multitude avide d'évènemens. Si l'on y réfléchit bien, cela est tout simple. Avec un seul mot d'ordre, un parti passionné va plusieurs jours; mais les hommes expectans et spéculatifs sont insatiables de réflexions, de considérations, d'analyses de situation. Il fallait donc qu'Erasme, en sa qualité de guide et de *précepteur* de ces hommes, comme on l'appelait, fît l'histoire presque quotidienne de faits où il n'avait aucune part active, et ce fut là encore un triomphe de Luther qu'il n'eut pas d'historiographe plus exact et plus assidu qu'Érasme. Mais quelle vie, mon Dieu! que celle-là! Quelle glèbe à retourner, quelle charrue à traîner, quelle pierre de Sisyphe à pousser! N'avoir pas un jour dont on puisse dire: il est à moi! voir passer tous les printemps et tous les étés sans avoir goûté ce que nous appelons le plaisir de renaître, et ce qui n'est que l'oubli de vieillir; ne savoir la différence d'un beau jour et d'un jour de pluie que par les intermittences ou les redoublemens de sa gravelle; se lever tous les matins avec le même poids à soulever, avec la même pierre à rouler, et se coucher avec le regret de ce qu'on laisse en arrière, et de ce que les visites d'amis, le temps des repas, vous ont dérobé de minutes; se sentir, toute la nuit, dans des rêves pénibles, la poitrine oppressée par ce vampire qu'on appelle la réputation, et qui dévore jusqu'aux germes de vos pensées; ne pouvoir s'échapper de ses travaux, mais y être parqué comme l'ouvrier l'est à sa pièce, toute sa vie, ou comme la fourmi, dont tous les mouvemens appartiennent à la fourmilière; avoir perdu le sentiment de la solitude, du silence, du désintéressement d'esprit, exquises jouissances dont le goût s'émousse faute d'usage; vivre

toujours avec les hommes, par les hommes, pour les hommes, soit dans le passé, soit dans le présent, au sein de leurs livres ou au fort de leurs querelles, et ne pas connaître un de ces momens où penser et sentir sont une même chose, où l'on ne vit plus de mémoire et d'imitation, mais d'instinct, et où l'on rêve un Dieu qui n'est ni celui des religions ni celui des philosophes, ni le Dieu des catéchismes ni le Dieu des systèmes, mais qui est cette ame universelle qui remplit la terre et le ciel, fait parler tous les êtres et rouler toutes les sphères; enfin se donner par le travail une fièvre lente et continue, qui vous rend incapable du repos : voilà quelle fut la vie d'Érasme, voilà quelle fut sa gloire!

Ce fut aussi la vie et la gloire de son époque! Il n'y eut pas de saisons, pas de printemps, pas de loisirs, pas une heure perdue, pas une pensée sans but, pas un caprice, pour cette époque de révolution et de conquête! Jamais tâche plus effrayante ne pesa sur les générations des hommes! Retrouver le passé, se tenir quelque temps dans un certain équilibre sur un présent mouvant comme le sable, préparer l'avenir, telle fut cette triple tâche. Dans ce temps-là, le même homme était érudit, conseiller de l'empereur et réformiste; touchant, par ces trois ordres de travaux, au passé, au présent et à l'avenir: le même homme maniait la plume et l'épée, montait dans la chaire, faisait des traités, exhumait les vieux livres; le même homme vivait dans trois mondes à la fois. Le caractère, je devrais dire le ridicule de notre époque, c'est qu'on y méprise la tradition, et que chacun s'y fait souche et principe de toutes choses, société, religion, art; au temps d'Érasme on était plus humble; l'homme se trouvait à peine assuré en donnant la main à ses ancêtres, et en apprenant d'eux tout ce qu'ils avaient connu de la science de la vie. Le passé et le présent étaient solidaires; on croyait que l'arbre de la science était né le même jour que l'homme, et que c'était le même tronc qui poussait incessamment de nouvelles branches; mais personne n'aurait pensé qu'il eût dans sa main la semence d'un nouvel arbre. Dans ce temps-là on ne connaissait pas *le poète*, cet être tombé du ciel qui naît sans père et meurt sans enfans, et pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élance dans un monde qui n'est qu'à lui et à Dieu, et où il vient replier de temps en temps

ses ailes fatiguées; mais on connaissait et on étudiait les poètes, ces chantres ingénieux de la sagesse humaine, hommes ainsi que nous, si ce n'est qu'ils en savent un peu plus que nous sur nous-mêmes. Dans ce temps-là, les vieillards se faisaient enseigner, sur le bord de la tombe, la langue d'Homère et de Platon; des professeurs en cheveux blancs, qui ne prenaient pas quatre jours de repos dans toute une année (1), avaient des élèves septuagénaires qui ne voulaient pas mourir sans avoir rajeuni leur intelligence par quelques souvenirs de la sagesse antique. Mais ces vieillards étaient rares à cette époque dévorante. On en comptait moins que de jeunes gens enlevés par des morts prématurées à des travaux où la force et la vie leur manquaient tout ensemble, et qui rendaient l'ame sur les belles pages où Platon leur promettait une vie immortelle. Érasme parle quelque part de ce petit nombre auquel il était donné d'atteindre à la vieillesse. « Faut-il l'attribuer, dit-il à un monde qui penche vers son déclin, ou bien à ce qu'il en coûte plus d'efforts aujourd'hui pour savoir? »

VIII.

Le séjour à Bâle.

C'est à Bâle qu'Érasme trouva une solitude relative, la seule qui fût possible à son époque. Après de longues hésitations, il s'était fixé dans cette ville, d'où il inondait l'Allemagne et la France de ses écrits. Ce choix n'était pas le résultat d'un caprice; Bâle était une ville intermédiaire, paisible, bien gouvernée, où les théologiens avaient de la modération, et où la lutte des choses anciennes et des choses nouvelles n'avait amené aucune violence. Érasme y vivait tranquille, respecté, dans la société intime de Jean Froben et de quelques amis. Appuyé sur la formidable imprimerie fondée par cet homme célèbre, il dominait tout le mouvement religieux et littéraire de l'Allemagne, et représentait assez bien la presse du temps dans sa plus grande fécondité et dans sa plus

(1) 788. B. C.

grande influence. De toutes parts lui venaient des offres d'hospitalité; de l'Angleterre, dont le roi, Henri VIII, était son confrère en polémique; de la France, où l'appelait le fastueux, mais sincère ami des lettres, François Ier, lequel lui offrait des *monts d'or* (1); de Charles-Quint, son roi et son maître, qui lui faisait retenir ses pensions, pour le prendre par la famine, et l'attirer de force dans ses états du Brabant; de trois ou quatre princes régnans de l'Allemagne, qui avaient avec lui une docte et familière correspondance; de plusieurs villes particulières, entre autres de Besançon, dont le sénat lui demandait ses conditions, voulant à tout prix devenir la patrie de choix d'un hôte si illustre; d'un grand nombre d'archevêques, qui lui offraient une aile de leur palais épiscopal, une place d'honneur à leur table et une pension. Érasme avait pesé une à une toutes ces propositions, et par mille considérations d'indépendance personnelle, de sûreté, d'hygiène, surtout par une noble et immuable répugnance pour les chaînes du patronage, il y avait répondu par des refus ingénieusement tournés, dont sa santé et sa vieillesse faisaient d'ordinaire tous les frais.

Ces politesses cachaient ses vrais motifs. Pour l'Angleterre, c'était un motif de sûreté personnelle; il fallait traverser la mer, cette mer où il avait déjà fait naufrage, et où la guerre entretenait toujours une espèce d'écumeurs tolérés par le gouvernement, soit qu'il eût une part dans les prises, soit qu'il ne fût pas de force à faire la police dans sa propre marine. Henri VIII n'avait pas encore fait de l'Angleterre une Chersonèse Tauride en y tuant les plus illustres amis d'Érasme. Pour la France, il y avait danger de la vie à y écrire des propositions mal sonnantes et à n'y être pas bien avec la Sorbonne. On y brûlait ou menaçait de brûler les gens pour avoir, en maladie, mangé de la viande en carême; on y faisait un procès capital à un homme pour avoir dit que l'argent dépensé à la construction d'un immense monastère aurait été mieux employé à fonder un asile d'orphelins. François Ier avait bien le pouvoir et peut-être la bonne volonté de tirer une première fois l'accusé des mains de la Sorbonne, comme cela se vit pour Clé-

(1) Rex Gallus montibus aureis invitat ad se. — Lettres, 787.



ment Marot, et pour Berquin, l'ami d'Érasme; mais, à la récidive, il l'abandonnait au bras spirituel, avec cet égoïsme royal qui ne peut pas se tourmenter deux fois de la vie du même homme. Pour le Brabant, c'étaient toujours les théologiens, race furieuse, qui aurait fait lapider Érasme par la populace; pour l'Allemagne, c'étaient les violens du parti de la réforme qui seraient venus briser ses vitres et déchirer ses livres, comme ils faisaient des bulles papales. D'ailleurs, c'étaient des offres de prince, offres dont se méfiait Érasme, parce qu'il y voyait, dans l'avenir, ou d'insupportables obligations de flatterie, ou l'abandon. Chez les archevêques, sa vanité d'*astre de la Germanie* eût souffert d'une commensalité au-dessous de sa renommée, et sans doute de complaisances intérieures dans le genre de celles de Gil Blas pour l'archevêque de Grenade. Une seule hospitalité l'aurait tenté : c'était celle que lui offrait le sénat de Besançon. Cette fois, la chose se faisait de pair à pair; c'était le peuple offrant sa ville à un homme du peuple. Érasme ne trouvait pas le bienfait lourd, ni la reconnaissance désagréable, ni la rupture, si elle avait lieu, d'une grave conséquence; outre l'attrait du voisinage de la Bourgogne, dont le vin calmait sa gravelle. Il résista pourtant. Il aimait Bâle; il y était entouré de la considération publique; il y payait l'hospitalité de la ville par le produit de ses travaux et par sa gloire; il y avait des liens de cœur, entre autres un filleul, un fils en Dieu, comme disent les Anglais, l'un des enfans de Froben, qu'il avait appelé *Érasmius*, nom qu'il regrettait de n'avoir pas pris, lui-même dès l'enfance, comme étant plus conforme à l'étymologie grecque qu'*Érasmus*. Il faisait de petits traités d'éducation pour cet enfant, de grande espérance, dit-il. Il s'était attaché à Bâle comme l'huître et l'éponge au rocher, lui qui répondait jadis au reproche d'insouciance que lui faisaient les moines, qu'il n'était ni une huître ni une éponge, et que le reproche lui venait mal de gens « changeant tous les jours de pâtis, et émigrant là où ils voyaient la fumée de la cuisine plus grasse et le foyer plus luisant (1). »

C'est dans l'année 1531 qu'Érasme vint s'établir à Bâle. Fro-

(1) 370. F.

ben lui avait offert une maison et une pension. Érasme ne voulut ni de l'une ni de l'autre; il aima mieux être l'ami que le salarié de Froben. Il fit acheter une maison où, sauf quelques voyages commencés que sa mauvaise santé le forçait d'interrompre, il vécut dans l'amitié de Froben et de sa famille, et au milieu de travaux qu'il appelait avec quelque raison *herculéens*. Froben acheta pour lui un jardin assez grand, avec un petit pavillon au milieu, dans lequel Érasme venait dans les beaux jours, non pour y rêver aux charmes des beaux jours, mais pour y traduire quelques pages de saint Bazile ou de saint Chrysostôme (1). Le premier chagrin de cœur qu'il eut à Bâle, ce fut la mort inopinée de son ami. Il avait eu une douleur modérée de la perte de son frère (2), mais il fut accablé de la perte de Froben. Il l'aimait pour la douceur de leurs relations; il l'aimait pour tout le bien qu'il avait fait aux études libérales; il l'aimait pour son noble caractère, pour la pureté de ses mœurs, pour la sûreté de son commerce, pour son dévouement à ses amis. Il y aurait un beau portrait à faire de ce Froben. C'était un homme sans fiel et sans méfiance, aimant mieux être volé que de faire aux gens l'affront de les surveiller. Il ne pouvait se souvenir des injures les plus graves, ni oublier les moindres services. Doux, affable, facile au-delà même de ce qui convient à un chef de maison et à un père de famille, il n'aurait pas su se montrer poli pour ceux qu'il suspectait, ni cacher sous un langage confiant des arrière-pensées de défiance, et il eût tenté l'honnêteté chancelante de certaines personnes, par la facilité qu'on avait à le tromper. Érasme lui en faisait des reproches. Froben souriait, et donnait le lendemain dans les mêmes piéges. Une seule chose où il montrât de l'adresse et de l'esprit de combinaison, c'était dans l'art de faire accepter quelque présent à Érasme. Il n'était jamais plus gai que le jour où, soit par ruse, soit à force de prières, il avait obtenu que son ami se laissât faire cette douce violence. Toute la rhétorique d'Érasme échouait contre ses importunes délicatesses. Érasme envoyait-il acheter par ses domestiques quelque mor-

(1) 955. D. E.
(2) 1053. F. P.

ceau de drap pour se faire faire un vêtement neuf? Froben, qui en avait eu vent (1), payait d'avance l'étoffe à l'insu d'Érasme. Il n'y avait pas de prières ni de gronderies qui le décidassent à reprendre son argent. Ce furent là leurs seules querelles; querelles d'une espèce peu commune, dit Érasme, dans un monde où l'on cherche à tirer le plus qu'on peut des gens et à leur donner le moins qu'on peut.

Sa profession lui donnait des joies d'enfant. Quand il avait tiré les premières épreuves de quelque auteur célèbre, dont il préparait une édition, il venait triomphant, le visage radieux, montrer son essai à Érasme et à ses autres amis, comme si c'eût été le seul prix qu'il attendît de tous les soins donnés à l'impression. Les éditions de Froben étaient vantées pour leur correction. Il n'imprimait d'ailleurs que des livres graves, et refusait ses presses aux libelles, quoique ce fût une branche de commerce lucrative; il ne voulait pas ternir sa réputation par de l'argent mal gagné. Il tomba comme foudroyé, un jour qu'il était monté sur une échelle pour prendre quelque livre sur un rayon élevé, et on le porta dans son lit, sans connaissance, le cerveau brisé; il mourut après une léthargie de deux jours. Érasme lui fit deux épitaphes, en grec et en latin; toutes deux ingénieuses et touchantes; rare exemple d'estime et d'amitié réciproques entre un auteur et son libraire (2).

Un évènement d'une nature plus grave devait l'éloigner de Bâle. La réforme, long-temps contenue par la sagesse du sénat, et réduite à des discussions spéculatives, y avait acquis assez de force pour exiger qu'on la reconnût publiquement. Érasme y était vu d'un mauvais œil; on n'osait rien entreprendre contre un homme qui s'était placé sous la garantie de la foi publique; mais on murmurait contre lui dans les conciliabules, et déjà les plus ardens demandaient s'il n'y avait pas quelque autre ville neutre où il pût aller cacher son impartialité si équivoque. Au dehors, ses amis les catholiques se plaignaient qu'il restât dans une ville infectée d'hérésie; et, quoiqu'il fît de prodigieux ef-

(1) *Subodoratus*. 1054. A. F.

(2) 1855. D. E.

forts de travail pour donner des gages aux plus exigeans, quoiqu'on l'eût vu, en moins de douze jours, lire une première partie d'un traité de Luther non encore publié, écrire une *diatribe* en réponse, la faire imprimer, la revoir, la mettre sous presse, afin que la riposte parût en même temps que l'attaque, et que les amis de Luther n'eussent pas à triompher, pendant l'intervalle de deux foires, de l'absence d'un contradicteur (1), ses ennemis répandaient qu'il jouait un jeu double, et qu'il désavouait à Bâle, dans de secrètes intrigues avec les professeurs, les doctrines de ses réponses à Luther. Œcolampade, l'un des principaux du parti à Bâle, qui était resté jusque-là dans de bons termes avec Érasme, avait donné le signal de la brouille en se plaignant de petits griefs, prétextes ordinaires des grands. Dans le colloque du *Cyclope*, Érasme représentait son personnage avec une brebis sur la tête, un renard dans le cœur, et un long nez; Œcolampade avait cru s'y reconnaître, la nature lui ayant donné en effet un long nez, un caractère mi-parti de renard et de brebis. — « C'est mon domestique Nicolas, disait Erasme, qui m'a demandé à figurer dans un colloque, avec son long nez, son bonnet de laine et son teint jaune. — Mais je porte aussi un bonnet de laine, disait Œcolampade. — Je n'en savais rien, répondait Erasme. — Mais un jour que je venais au-devant de toi dans la rue, reprenait Œcolampade, n'as-tu pas rebroussé chemin et pris une autre rue pour éviter de me saluer? — Je ne t'avais pas vu venir, disait Érasme. J'ai pris la rue par où je vais d'ordinaire au jardin de Froben, comme le plus court chemin et le moins infecté de mauvaises odeurs. Mon domestique m'ayant dit que tu passais, j'ai fait un mouvement pour te rejoindre, mais des amis que j'avais là m'ont retenu. » Sous ces puériles explications se cachaient des dissentimens profonds. Œcolampade était trop à Luther pour rester l'ami d'Érasme; et derrière cet homme il y avait tout un peuple prêt à faire cause commune avec lui. Érasme vit venir l'orage, et pensa dès-lors à plier sa tente et à recommencer, à plus de soixante ans, sa vie de pèlerin.

(1) 1056. A. C.

Avant qu'il eût fait toutes ses dispositions, la révolution éclata à Bâle. Il s'y tenait depuis plusieurs jours des conventicules, malgré un décret récent du sénat, et les hommes violens parlaient d'un coup de main sur les églises catholiques et d'un auto-da-fé des statues papistes. La bourgeoisie catholique prit les armes, pour que force restât au décret du sénat. Le peuple des conventicules s'arma de son côté, et les partis descendirent sur la place pour engager la bataille. Le sénat intervint à propos: la bourgeoisie déposa les armes; le peuple en fit autant, mais ce fut pour les reprendre quelque temps après. Le parti avait décidé la destruction des statues et simulacres du culte catholique. Ils s'amassent sur la place, avec du canon, et là, pendant plusieurs nuits, ils élèvent un immense bucher, au milieu de la terreur universelle. Cependant ils respectèrent les maisons et les personnes, et on n'eut à leur reprocher que la fuite précipitée du consul, lequel se sauva dans une barque et échappa ainsi à la mort qui l'attendait s'il fût demeuré dans la ville. D'autres personnages s'enfuirent aussi de Bâle; mais le sénat, épuré en une nuit de tous ses membres catholiques, les invita à rester, sous peine de perdre leurs droits de citoyens; ce que plusieurs firent. L'autorité nouvelle, sortie du peuple, parvint à empêcher le désordre, et fit enlever par des ouvriers, sans tumulte, avec la régularité d'une manœuvre, tout ce qui pouvait être conservé dans l'ameublement des églises. Le reste fut abandonné au peuple, qui put assouvir enfin sa haine contre les images. Tout ce qui était bois fut brûlé; tout ce qui était marbre, pierre ou métal fut mis en morceaux. « Et tout cela se fit au milieu de telles risées, que je m'étonne, dit Érasme, que les saints n'aient pas fait un miracle, eux qui jadis en firent de si grands pour de si petites offenses (1). » Parole à double sens, comme la plupart de celles de ce sceptique prudent, qui pouvait être tout à la fois une ironie pour un ennemi des saints, et un pieux cri d'étonnement pour un adorateur des images.

Bientôt la messe fut abolie à Bâle et dans toute la campagne, et défense fut faite à tous les citoyens de la célébrer clandestine-

(1) 1188 et 1189.

ment dans leurs maisons. La réaction s'arrêta là. OEcolampade usa de son crédit sur le peuple et le sénat pour conseiller des mesures de modération et prévenir des violences. Il ne fut fait injure à aucun citoyen ou étranger, ni dans sa personne, ni dans ses biens. Mais, tous les jours, des motions violentes étaient faites, et des nouveautés décrétées dans le sénat. Érasme eut peur; il envoya demander secrètement au roi Ferdinand un ordre qui l'appelât vers ce prince et un permis de libre passage dans ses états et ceux de l'empereur. En même temps il fit partir devant lui, et par petits envois, afin de moins tenter les voleurs, son argent, ses anneaux, ses vases, et toutes les choses précieuses qu'il devait à la munificence de ses illustres amis. Peu après, il fit charger ouvertement deux chariots de ses livres et de ses bagages. Lui-même enfin allait se mettre en route, mais il fut pris la nuit d'un violent accès de pituite qui le retint à Bâle, fort inquiet des suites d'un départ préparé en cachette, et dont le sénat pouvait avec raison se tenir offensé. Le bruit s'en était répandu dans la ville, et déjà OEcolampade et ses amis en avaient exprimé leur dépit. Érasme fit prier OEcolampade de venir le voir. Celui-ci en usa généreusement; il vint, et quoiqu'il fût théologien et victorieux, il permit à Érasme de n'être pas de son avis dans quelques points de l'entretien, qui roula sur la théologie. Il promit d'ailleurs à Érasme protection et sûreté au nom de la ville, et même il essaya, par mille raisons sincères, de le dissuader de partir. — « Mais, dit Érasme, tous mes bagages sont à Fribourg. — Eh bien! partez, mais promettez-moi de revenir. — Je resterai quelques mois à Fribourg, pour aller ensuite où Dieu m'appellera. » Après un serrement de main, ils se séparèrent.

Sa pituite passée, Érasme fréta une barque et fixa le jour de son départ. Devait-il quitter Bâle furtivement ou au grand jour? Le second parti était plus noble, le premier plus sûr. Il se décida pour le second, nous dit-il; mais il eut des amis qui sans doute ne crurent pas lui déplaire en lui conseillant une sorte de moyen terme entre la fuite clandestine et le départ au grand jour. Il y avait sur le quai de Bâle deux ports d'où l'on s'embarquait à volonté pour descendre ou remonter le Rhin; l'un, tout près du grand pont, à l'endroit le plus fréquenté de la ville; l'autre en

face de l'église Saint-Antoine; c'était le petit port, où relâchaient d'ordinaire les barques de pêche, et les radeaux de petits chargemens. C'est de ce port que les amis d'Érasme lui conseillèrent de s'embarquer. Tout était prêt. Les matelots étaient à leurs rames; il ne manquait que le laissez-passer du sénat; mais ce laissez-passer ne venait pas. On fit d'abord des difficultés sur les bagages d'une servante d'Érasme; ces difficultés levées, ce fut le patron de la barque qu'on manda au sénat. On l'interrogea une première fois, puis une seconde; sur quoi? Érasme n'en savait rien, et n'en était que plus inquiet. Debout sur le pont, enveloppé d'un manteau fourré, dernier présent du bon Froben, le regard inquiet, on pouvait croire qu'il était en proie à toutes les angoisses de la peur. Aussi bien, il n'ignorait pas les dispositions d'une bonne partie du sénat à son égard : des paroles menaçantes avaient été prononcées; pourquoi retenait-on le patron de la barque? Allait-il être livré aux iconoclastes de Bâle? On était au mois d'avril, et le fleuve exhalait une brume piquante. Érasme tremblait de tous ses membres. Etait-ce de crainte? — il eût pu dire que c'était de froid. Le sort de toutes ses actions et de toutes ses paroles était de laisser quelques doutes.

Enfin le patron revint du sénat. Quel ordre apportait-il? celui de s'embarquer du grand port, tout près du pont. Etait-ce une mesure de police des nouvelles autorités? était-ce pour contrarier le pauvre Érasme? Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas à hésiter; la barque remonta donc le fleuve jusqu'au pont, et Érasme se vit forcé d'affronter l'honneur d'un départ au grand jour, honneur auquel ses amis, d'accord avec un de ces sentimens secrets qu'on ne dit pas, même à ses amis, avaient cru devoir le soustraire. Il parut devant le peuple, qui le regarda partir sans l'accompagner ni d'un geste ni d'un cri. Erasme s'en félicitait, comme un homme qui s'était attendu au mal. Il avait cette vanité des esprits inquiets qui leur fait croire qu'ils n'inspirent pas de sentimens médiocres, et qu'on ne peut pas moins faire que les haïr. Il attribua sans doute à son air délibéré et à la dignité de sa pose, en montant dans la barque, ce qu'il fallait attribuer à l'indifférence des spectateurs, lesquels ne lui voulaient ni assez de bien pour le saluer par des regrets, ni assez de mal pour violer dans sa personne les lois de l'hospitalité.

Arrivé à Fribourg, il fit deux quatrains qui peignent admirablement son caractère, mélange d'enjouement et de sensibilité douce; pourquoi le cacherais-je? caractère moyen en toutes choses, aussi loin des passions furieuses que des affections trop vives, et n'ayant guère de regrets que de quoi en remplir une épitaphe ou un quatrain.

Le premier de ces quatrains est une allusion aux pluies continuelles qui le reçurent à Fribourg:

Que signifie cette tempête qui, du haut des airs,
Fond sur nous nuit et jour?
Puisque les habitans de la terre ne veulent pas pleurer leurs crimes,
Le ciel, à leur défaut, se fond en larmes (1).

Le second est un adieu à Bâle qu'il avait adoptée pour patrie. S'il faut l'en croire, il aurait fait ces vers en montant dans la barque, au moment où nous le croyions fort inquiet des sentimens du peuple qui assistait à son départ.

Adieu Bâle, adieu, de toutes les villes
Celle qui m'a offert, pendant plusieurs années, la plus douce hospitalité.
De cette barque qui va m'emporter, je te souhaite tous les bonheurs, et surtout
Qu'il ne t'arrive jamais d'hôte plus incommode qu'Érasme.

C'est un adieu doux; ce n'est pas un adieu triste. L'ombre de Froben demandait mieux que ce quatrain.

IX.

Mort d'Érasme. — Les portraits.

Après avoir quitté Bâle, Érasme rejoignit ses bagages qui l'attendaient dans une petite ville des bords du Rhin, d'où il partit, par la route de terre, pour Fribourg en Brisgaw. Les magistrats

(1) Tout cela est fort mauvais en français et n'est pas bon en latin. Je le donne comme trait de caractère, non comme modèle du genre.

de cette ville le reçurent avec de grands honneurs, et lui offrirent, au nom de l'archiduc Ferdinand, une maison où il passa les premiers temps de son séjour. Le climat lui plut d'abord; Fribourg lui sembla plus tempéré que Bâle où les brumes du Rhin le faisaient souvent grelotter, et le pénétraient de part en part, comme il dit en quelque endroit de ses lettres. Ce fut sans doute une illusion; il se crut sous un ciel meilleur, parce qu'il venait d'échapper aux séditions de Bâle, et que le voyage, en le forçant d'interrompre ses travaux, avait rendu quelque ressort à sa frêle machine. Après quelques mois de séjour, l'illusion avait cessé; le ciel était redevenu rude; avec les travaux, repris plus activement que jamais, était revenue la langueur du corps, l'abattement, les défaillances, et toutes ces habitudes maladives qui mettent des nuages dans le plus beau ciel. La santé n'était plus pour lui que la cessation des souffrances aiguës; c'était, après une douloureuse opération chirurgicale, un peu de sommeil, et ce doux affaiblissement qui suit les grandes douleurs. « Je suis rentré en grace avec le sommeil, écrit-il à un ami dans un latin charmant; cependant je me traîne encore languissamment (1). » C'étaient là ses meilleurs jours; c'est dans ces rares et courtes trèves qu'il achevait, commençait ou révisait des travaux pour lesquels deux santés d'hommes valides suffiraient à peine aujourd'hui, outre d'immenses lettres, sur des points de doctrine ou autres sujets, qui le faisaient retomber de sa langueur sans souffrances dans de nouvelles crises. Il le savait, il le disait, il s'en plaignait à ses amis, et pourtant il ne s'en épargnait pas une phrase. La gloire est un rude tyran, elle obtient plus des hommes que l'honneur même; on lui donne sciemment sa vie, qui est ce que l'homme peut donner de plus grand; on se suicide lentement pour elle.

Érasme, presque septuagénaire, épuisé, éteint, mettait une sorte de vanité à précipiter ce suicide. Il savait que ses ennemis le faisaient mourir toutes les semaines, les uns d'une chute de cheval qui lui aurait fracassé la tête, les autres d'une maladie sans remède; que les plus pressés le disaient déjà mort et enterré, ajoutant le lieu, l'année, le mois, le jour, l'heure; jurant qu'ils y avaient

(1) 1296. E. F.

assisté, et qu'ils avaient heurté du pied son tombeau. Il savait tous ces bruits, et il y répondait en fatiguant toutes les presses de Fribourg et de Bâle, et il semblait multiplier sa vie, afin de faire désirer plus impatiemment sa mort. Ce n'est pas tout; s'il ne plantait pas, il bâtissait. Moitié par indépendance, moitié pour échapper à l'insalubrité du palais délabré où Ferdinand avait voulu qu'on l'hébergeât, il achetait une maison et y faisait des changemens, en malade qui veut se moquer de la mort. « Si on t'annonçait, écrit-il à Jean Rinckius (1), qu'Érasme le septuagénaire vient de prendre femme, ne ferais-tu pas trois ou quatre signes de croix ? Oui, Rinckius, et tu aurais grand'raison. Eh bien ! j'ai fait une chose qui n'est ni moins difficile, ni moins ennuyeuse, ni moins compatible avec mon caractère et mes goûts. J'ai acheté une maison d'assez belle apparence, mais d'un prix déraisonnable. Qui désespérera que les fleuves remontent vers leur source, lorsqu'on voit le pauvre Érasme, l'homme qui a toujours préféré à toutes choses l'oisiveté littéraire, devenir plaideur, acheteur, stipulateur, constructeur, et n'avoir plus affaire avec les muses, mais avec les charpentiers, les serruriers, les maçons, les vitriers ? » Hélas ! et, dans cette belle maison, « il n'y a pas même un nid où il puisse mettre en sûreté son *petit corps.* » Il y a fait construire à la hâte une chambre avec cheminée et plancher ; mais l'odeur de la chaux la rend encore inhabitable. Le voilà donc, pour avoir eu des prétentions d'homme en santé, placé entre deux maisons où il ne peut rester sans danger, l'une offerte par un prince, mais délabrée et pleine de vents coulis comme sont ces maisons d'honneur, l'autre inachevée, ou trop fraîche pour être habitée en sûreté ! Et déjà il se plaint de ce flux de ventre qui doit l'emporter !

Dans le même temps que ses dépenses augmentent, ses revenus diminuent. De deux pensions qu'il recevait d'Angleterre, un quart à peine lui arrive, tous prélèvemens faits par les banquiers ; et encore ce quart est-il quelquefois enlevé sur la grande route. Sa pension de Flandre lui est volée par un ancien ami, auquel il avait tout confié, auquel il eût confié sa vie. Quant à la pension que lui fait Charles-Quint, il n'en reçoit pas un florin. « Érasme

(1) 1418. D. F.

reviendrait-il donc, se demande-t-il, à la pauvreté évangélique (1)? » Le moment est bon pour lui faire des offres. Tant de princes, fatigués du verbiage pesant de leurs théologiens ordinaires, seraient charmés d'être désennuyés par la fine et piquante conversation de l'illustre vieillard! Tant de hauts prélats, pauvres d'esprit, seraient flattés de se servir de celui d'Érasme! Mais les promesses ne tentent plus Érasme; voilà tantôt un demi-siècle qu'il sait que les promesses lient celui qui les reçoit, mais point celui qui les fait. Bernard, cardinal, évêque de Trente, le prie d'user de son crédit auprès de Ferdinand; veut-il une place, une pension? — « Que serait pour moi une dignité ecclésiastique? répond Érasme. Un surcroît de charge pour un cheval qui chancelle. Et quant à amasser de l'argent, à la fin de ma carrière, ne serait-ce pas aussi absurde que d'augmenter les provisions de route au terme du voyage? Tout ce que je souhaite, c'est une vieillesse tranquille, sinon joyeuse et florissante, comme j'en vois beaucoup qui l'ont. » Le pape Paul III voulait faire entrer quelque érudit dans le collége des cardinaux; on parla d'Érasme. Mais il y avait des objections: d'abord sa santé qui le rendait peu propre aux devoirs du cardinalat, ensuite son peu de fortune; on ne pouvait être cardinal qu'à la condition de posséder un revenu de trois mille ducats. Les amis d'Érasme demandaient qu'on lui donnât quelques commissions ecclésiastiques dont les produits l'aidassent à faire le cens voulu pour le chapeau. Il savait leurs démarches et les blâmait vivement. Que pensaient-ils à conférer des sacerdoces à un homme qui attendait la mort tous les jours, qui souvent la désirait, tant ses douleurs étaient cruelles! « A peine puis-je risquer de mettre le pied hors de ma chambre, et la perspective d'aller même à dos d'âne m'effraie. Ce corps maigre et transparent ne peut plus respirer qu'un *air cuit*, et c'est à un homme affligé de tant de maux qu'on veut faire briguer des commissions et des chapeaux! »

Ces refus étaient sincères. Sa conscience, ses goûts, le repos de ses derniers jours, tout lui défendait cette ambition tardive. Quel démenti ne donnerait-il pas à toute sa vie, si on le voyait

(1) 1292. E. F.

affublé de la pourpre romaine, lui qui avait vanté la simplicité de la primitive église, attaquant indirectement, sous ces éloges d'un autre temps, l'opulence des prélats et le faste de leurs mœurs? Quelle figure ferait-il dans les processions ou dans les conclaves, à la suite de ces hauts cardinaux, taillés comme des barons en guerre, et gouvernant leurs chevaux fougueux comme des pages de l'empereur, lui, vieillard cassé, planté sur une mule, entre deux valets, ou porté en litière comme une femme du sérail de ses collègues? Faudrait-il donc apprendre le langage hypocrite ou violent des prélats de l'église romaine, et faire du zèle apostolique contre la réforme, lui qui avait toujours eu le parler libre, et s'était tant moqué du faux zèle, de la violence et de l'hypocrisie? L'argent ne le tentait pas plus que les places. Qu'il en eût assez pour payer ses domestiques, pour chauffer sa chambre sans poêle, pour boire de temps en temps sa cuillerée de vieux vin de Bourgogne mêlé de jus de réglisse, pour envoyer quérir à toute heure le meilleur médecin du lieu, pour pouvoir renouveler sa robe et ses fourrures sans le secours de Froben, pour entretenir quelques messagers sur les grandes routes de l'Allemagne et de la Flandre, c'était tout ce qu'il demandait à Dieu; aux hommes, il leur demandait qu'il leur plût de l'en laisser jouir.

Il passa sept années à Fribourg, au milieu de souffrances presque sans interruption, de travaux sans relâche, — il avait à la fois sur les bras les cicéroniens et les luthériens, la grande querelle religieuse et la grande querelle littéraire du temps, Luther et Budé (1), — et de deux ou trois pestes qui enlevèrent autour de lui ses amis et ses domestiques. Ses maux devenaient intolérables. Une tristesse pleine de pressentimens avait remplacé peu à peu cette humeur douce et ces habitudes de raillerie aimable qu'il conservait jusque dans ses souffrances. Il était las de Fribourg et de sa belle maison. Il voulait revoir sa vraie patrie, Bâle, le petit jardin de Froben, et le pavillon où il avait traduit quelques ouvrages de saint Chrysostôme; il voulait surveiller l'impression de son *Ecclésiaste*, qu'il avait confié aux presses de Froben, comme son dernier titre auprès de Dieu et des hommes. Il avait souffert,

(1) Je reviendrai sur les détails de cette querelle dans l'étude de Budé.

tout le mois de mai 1525, des douleurs si vives, que les médecins, ne sachant plus comment le soulager, lui avaient conseillé de changer d'air. On l'amena donc sur un brancard à Bâle, la seule ville qu'il eût aimée, parce qu'il y avait trouvé la liberté et des amis. Il l'avait laissée, sept ans auparavant, inquiète, menacée de troubles; il la revit calme, tranquille, rentrée dans des mœurs sérieuses, et tout son peuple dans la première ferveur d'une croyance nouvelle. Ses amis lui avaient préparé une chambre telle qu'on savait qu'il l'aimerait, petite et commode, sans poêle et au levant. Il se sentit d'abord soulagé; ces déplacemens lui étaient bons; et puis, on était alors au mois d'août, l'un des mois de l'année où il meurt le moins de monde, et où les mourans espèrent. « Ici, écrit-il, je me trouve un peu moins mal; car, pour me trouver tout-à-fait bien, je n'en ai plus l'espoir, du moins dans cette vie. »

Pourtant il faisait encore des projets. Dans une lettre du 17 mai 1536, il prie un certain Bonvalot, trésorier, de tirer d'un mauvais procès Gilbert Cognat, autrefois son domestique, dont il aura grand besoin dans son voyage à Besançon, cet homme sachant parler français. Beatus Rhenanus, le biographe d'Érasme, lui suppose donc à tort l'intention d'aller dans le Brabant, où l'appelait Marie, reine de Hongrie. Le Brabant était trop près de Louvain et de ses théologiens. Érasme voulait finir son *Ecclésiaste* à Bâle, puis s'en aller à Besançon, où il avait depuis long-temps un commerce de lettres avec le sénat, et qui faisait partie des états de l'empereur. Bâle lui laissait quelque inquiétude; il y avait de meilleurs amis, mais, en retour, plus d'ennemis qu'à Fribourg. D'ailleurs, la mort pouvait le surprendre dans une ville hérétique, et il ne voulait pas qu'on opposât sa mort à sa vie. Homme de milieu jusqu'à la fin, il avait fait choix d'une ville sans couleur prononcée, où le catholicisme romain, n'ayant pas d'ennemis sérieux, n'avait aucune des exagérations de la lutte. Dieu en décida autrement. Cette petite chambre que lui avaient préparée ses amis de Bâle devait être sa chambre funéraire. C'est la réforme, dont il avait combattu les emportemens pendant douze années, qui devait lui rendre les derniers devoirs, et se faire une arme contre les catholiques, soit du mystère de ses derniers soupirs, soit de sa tombe

déposée dans la cathédrale de Bâle, devenue une église protestante.

La crise mortelle le surprit au milieu de toutes ces pensées. Il ne vit pas d'abord qu'elle était mortelle; car, pour lui, toute maladie, depuis quelques années, avait dû paraître la dernière, et l'habitude de l'extrême danger lui en avait donné l'insouciance. Il continua donc d'écrire malgré d'horribles souffrances, et dans les courts momens où le mal semblait céder, il fit un commentaire sur la *pureté de l'église*, et un travail de révision sur Origène. Mais les forces l'ayant quitté tout-à-fait, il fallut bien qu'il se laissât arracher sa plume, et qu'il s'avouât vaincu. Il le fit, si cela se peut dire, avec une grace touchante, conservant jusqu'à la fin cette douce et bienveillante ironie qui était le tour naturel de ses pensées. Peu de jours avant sa mort, ses amis étant venus le voir : « Eh bien! leur dit-il en souriant, où sont donc vos habits déchirés, où sont les cendres dont vous deviez couvrir vos têtes? » Sur le soir du 15 juillet 1536, l'agonie commença. Pendant cette lutte, la dernière de toutes les luttes de l'homme, on l'entendit, à plusieurs reprises, prononcer en latin et en allemand ces paroles où le philosophe chrétien continuait à se séparer du catholique dogmatique : *Mon Dieu, délivrez-moi! mon Dieu, mettez fin à mes maux! mon Dieu, ayez pitié de moi!* Ce furent ses derniers gémissemens. Il rendit l'ame vers minuit.

Toute la ville, le consul, le sénat, les professeurs de l'académie assistèrent à ses funérailles. Son corps fut porté par les étudians et déposé dans la cathédrale, près du chœur, dans une chapelle anciennement consacrée à la Vierge. Bâle a conservé pour Érasme le souvenir d'une mère pour un enfant d'adoption. On y montre la maison où mourut Érasme, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son testament, écrit de sa propre main, et dans lequel il lègue ses biens aux pauvres vieux et infirmes, aux jeunes filles en âge d'être mariées, et dont la pauvreté pourrait mettre en danger la pudeur, aux adolescens de belle espérance; — testament qui n'est ni d'un catholique dogmatique (celui-là eût donné son bien aux couvens), ni d'un réformiste, qui eût consacré son héritage à la propagation de la foi nouvelle, mais d'un homme aimant

le bien et sachant le faire, et, si nous regardons à la foi, d'un homme de milieu en toutes choses.

C'est d'ordinaire après le récit de la mort et des funérailles d'un homme célèbre que le biographe trace son portrait final. Peu d'historiens et de critiques résistent au plaisir de s'essayer dans le portrait, et de faire tenir tout un homme dans quelques lignes réduites et expressives. C'est un des usages de l'ancienne rhétorique auquel il a été le moins dérogé, parce que nul autre ne flatte plus notre vanité, et ne nous fournit des effets de diction plus faciles et plus goûtés. Il semble alors qu'on pèse son héros dans ces balances dont parle Juvénal (1), et qu'on sache son poids tout juste, comme Dieu qui l'a envoyé dans le monde; on croit avoir le secret de ces ames privilégiées, et parce qu'on les a résumées en les mutilant, on se figure qu'on les domine de toute son intelligence personnelle et de toute la supériorité de son époque. Or, presque tous ces portraits sont faux et incomplets, surtout par leur prétention à imposer l'unité à des caractères très compliqués, et comme ils suivent immédiatement le chapitre de la mort, je puis bien les comparer, pour la plupart, à ces masques de plâtre qui reproduisent la face du cadavre, la charpente osseuse, les lignes, mais point la vie.

Toutefois, pour les hommes célèbres qui ont agi sous l'influence d'une passion, et qui se sont illustrés à vouloir uniquement et fortement une chose, et à la suivre en droite ligne, sans dévier ni broncher, un portrait général peut avoir plus de parties vraies, et n'être plus seulement un ingénieux exercice de style. C'est que la passion donne à ces hommes de l'unité, et que l'unité est plus aisée à peindre que la diversité; c'est que ce n'est plus l'homme, dans la liberté infinie de sa nature, avec toutes ses actions et toutes ses pensées de hasard, plus nombreuses peut-être que celles dont se compose sa vie professée et publique; c'est un homme enfermé dans un cercle qu'il s'est tracé, ou que Dieu lui a tracé, qui a plus de hauteur que d'étendue, et qu'il n'est pas impossible de mesurer, les hommes de passion ne s'élevant jamais à une si haute

(1) Expende Annibalem, quot libras in duce tanto?

sphère, qu'un jugement bien dirigé n'y puisse atteindre. Encore ne suis-je pas bien sûr que le portrait le plus exact d'un tel homme le soit assez; car, selon que sa passion valait moins ou plus que lui, le portrait calqué sur cette passion pourra rester au-dessus ou au-dessous de ce qu'a été l'homme.

Mais pour les hommes supérieurs, dont la gloire a été de beaucoup comprendre et d'affirmer peu, et qui ont plus agi par la spéculation que par la passion, un portrait à la manière de l'école est impossible. Ou il ne représentera l'homme que par quelques points de sa vie publique, et alors il ne sera vrai que de ces points; ou bien il voudra tout embrasser, et alors il sera indécis, vague, confus, et il aura toute la mauvaise grace d'un procédé spécial de composition mal appliqué. Qui est-ce qui oserait se flatter de réduire Érasme à quelques traits principaux, sans mentir à l'histoire et à la nature humaine? Et qui est-ce qui pourrait prétendre à le décrire tout entier, à l'envelopper, à le pénétrer de part en part et à le refaire par la synthèse, sans se donner le travers d'usurper l'intelligence divine? Le portrait d'Erasme n'est pas faisable. C'est pour cela que je ne le ferai point, même à l'endroit où les usages m'y obligent. Tel critique qui le regarderait dans l'ombre à peine transparente à travers laquelle nous entrevoyons son époque, et qui le jugerait sans ses livres, par l'opinion confuse qui est restée de lui dans la mémoire des hommes, aurait beaucoup moins de scrupule, et se ferait peut-être de l'honneur par un croquis mensonger de ce grand homme; mais celui qui l'a cherché dans ses livres, celui qui a fouillé cette grande vie, tout entière écrite dans le sens rigoureux du mot, c'est-à-dire dont toutes les pensées et toutes les actions ont été mises sur le papier au fur et à mesure de leur succession, celui-là n'est point tenté par ce facile honneur, et aime mieux s'avouer accablé par la diversité du personnage, que de rapetisser un grand homme à la mesure d'un cadre de rhétorique.

Dans un ordre d'idées fort différent, et en conservant la distance entre les deux hommes, Rétif de la Bretonne, espèce d'Homère du roman échevelé, dont plusieurs de nos romanciers actuels ne sont que les rapsodes, représente assez bien cette sorte de simultanéité de la conception et de la publication dans la labo-

rieuse vie d'Erasme. Cet homme, à la fois auteur et compositeur d'imprimerie, voulant économiser le temps qu'il eût mis à écrire ses livres, prenait dans la *casse* d'imprimerie et rangeait dans la *forme* les lettres qui devaient servir à ses phrases, et publiait en quelque sorte dans le même moment qu'il composait. Ainsi faisait Érasme. Tout ce qu'il a pensé, il l'a écrit, et il l'a écrit à l'instant même où il l'a pensé. Sa phrase, à peine jetée sur le papier, ne lui appartenait plus; un ouvrier de Froben la lui venait prendre, et la portait tout humide sous la presse. Une publicité dévorante forçait l'écrivain polémique à une incroyable rapidité de travail, et lançait dans le monde ses impressions informes, que les amis et les ennemis jugeaient ensuite comme des opinions réfléchies. Erasme se liait ainsi, dans le présent et dans l'avenir, par des idées du moment, par des chaleurs de tête que la réflexion aurait calmées, que sais-je? par des malaises d'esprit et des exagérations de composition, dont l'écriture, qui ne périt point, — *scripta manent*, — faisait, malgré lui, des jugemens médités et invariables. Et comme il touchait à tout, qu'il croyait un peu à tout avant de douter de tout, qu'il variait dans les détails, selon les variations des évènemens qui font flotter les plus fermes, on ne manquait pas de crier à la contradiction, quoique cette contradiction fût dans les mots et non dans les choses, et plus souvent dans les faits au milieu desquels vivait Érasme que dans Érasme lui-même.

A ce compte, quel homme public ne s'est pas contredit? Supposez que l'homme le plus sûr de lui-même, le plus logique, le plus un dans les actes de sa vie publique, eût sans cesse à côté de lui un témoin invisible qui épiât toutes ses pensées, qui prît note de tout ce qui se passerait en lui entre chacun de ces actes, qui marquât toutes ces lacunes où l'homme public n'est en présence que de lui-même, et que ce témoin en écrivît et en dévoilât l'histoire, croyez-vous qu'on n'y trouverait pas bien des contradictions, et que l'unité extérieure de cet homme ne ferait pas ressortir plus vivement la condition d'incertitude et d'inconséquence qui est attachée à notre nature? Supposez maintenant ce même homme doué d'une intelligence supérieure et impartiale, supérieure, comme il est donné à l'homme de l'être, c'est-à-dire avec des

abaissemens et des défaillances incroyables; impartiale, encore à la manière de l'homme, c'est-à-dire à la condition de se passionner sans cesse et d'aller au-delà du vrai; et au lieu du témoin invisible de tout-à-l'heure, mettez à côté de cet homme une publicité qui s'empare de tout son temps et de toutes ses pensées, qui dévore sa vie publique et sa vie privée, qui ne le laisse pas souffler un moment, qui ne lui laisse rien garder, ni ces doutes qui préparent les croyances, ni ces croyances qui mènent aux doutes, ni ces idées secondaires qui déterminent les idées principales et souvent les contredisent, et qui devaient rester dans le sanctuaire de la conscience ou être emportées par les vents; une publicité qui le secoue et l'épuise tout entier, qui lui dérobe à la fois l'édifice et les échafaudages qui ont servi à le bâtir, qui fait sa pâture de tous ces intermédiaires dont chaque action principale de sa vie est séparée; — eh bien! sera-ce par ces inconséquences de détail, ou par l'unité et la teneur qui lie entre elles toutes les parties de sa vie publique, que vous jugerez cet homme, et direz-vous qu'il s'est contredit parce qu'il n'a pas eu l'unité de la brute ou de Dieu? Non. Au vrai sens, au sens large, il n'y a de contradictions que celles qui portent sur la conduite générale de la vie, que celles qui s'évaluent à prix d'argent, qui s'achètent et se vendent. Les autres ne sont que le flux et le reflux naturels de cet être *ondoyant* et *divers,* dont l'ame oscille long-temps à tous les points du faux et du vrai, avant de se fixer dans cette certitude relative et dans cette immuabilité fragile où il est donné à l'homme d'arriver. Montaigne, que je cite, et qui se contredit d'une page à l'autre, au sens étroit que nous combattons, vous fait-il l'effet d'un homme sans consistance morale et sans arrêt? Non. Peu de raisons d'homme plus flottantes ont été plus fermes, peu de douteurs plus sincères ont approché de plus près de la certitude humaine. C'est un homme qui a tout pesé et tout rejeté, sauf pourtant quelques points capitaux, placés de distance en distance dans la vie, où nous le retrouvons un et invariable. C'est à ces jalons qu'il faut suivre et reconnaître les caractères; l'intervalle est une poussière qui voltige et se renouvelle sans cesse à tous les vents de la nature humaine.

On ferait un beau portrait d'Érasme en ne le représentant que

dans les actions décisives de sa vie, alors que sortant de la spéculation oisive, ou des impressions de hasard qu'il recevait des détails de chaque évènement, il marquait nettement ce qu'on pouvait attendre de lui, et jusqu'où sa conscience lui permettait d'aller. On ferait encore un beau portrait de ses qualités morales, en ne montrant que les actions où il fut le plus constant, et en laissant certaines faiblesses qui n'ont été que des nécessités dans les mœurs de son époque; et, par exemple, pour préciser ma pensée, en ne chargeant pas légèrement son caractère de ces demandes d'argent que vous lui avez vu faire dans un temps où il était reçu qu'un homme manquant de pain en demandât, en mendiât même, et où il n'était pas reçu qu'il se jetât par la fenêtre ou se noyât. Mais je le répète, ce double portrait, vrai par certains côtés, serait faux dans l'ensemble. L'étendre aux actions secondaires, aux détails, y faire entrer la lumière et les ombres, les vertus et les faiblesses, avec leurs circonstances atténuantes, les opinions arrêtées et les impressions changeantes, le caractère et le tempérament, la tête et le corps, ce serait sortir du portrait et faire une histoire. Une histoire, c'est en effet le seul portrait possible de ces hommes immenses en étendue, dont la pensée a touché à tout, s'est posée sur tout, et qui ont agi sur leur siècle par la négation plus que par l'affirmation; c'est le seul portrait faisable des Érasme, des Montaigne, des Voltaire, rares esprits, qui ont réuni en eux toutes les sortes d'esprits, hommes uniques qui ont été des abrégés de toutes les grandeurs et de toutes les petitesses de l'humanité. On n'accorde qu'aux peuples et aux gouvernemens l'honneur d'une histoire; on gratifie les grands hommes d'une biographie, espèce de genre bâtard entre l'histoire et le portrait à la manière de l'école. L'histoire d'un grand esprit comme Érasme et Voltaire, c'est-à-dire le récit et l'explication de leurs actions et de leurs pensées successives, la simple chronologie de leur intelligence en apprendrait plus sur l'homme et sur les peuples, que l'histoire d'une nation qui aurait vécu dix siècles. Mais où trouver l'écrivain capable d'une telle tâche? Moi qui ai mesuré, autant que ma faible vue me l'a permis, tout le terrain que couvrent de tels hommes, j'ai senti quelle grande chose ce serait que leur histoire, et quel sujet dans les mains

d'un écrivain à qui la tête ne tournerait pas en présence d'un si formidable travail d'analyse et de synthèse, et qui aurait assez de force pour supporter cette épreuve où j'avoue que j'ai succombé ; — c'est à savoir ce moment où la curiosité devient une douleur, où l'on sent qu'une découverte de plus en chasse une autre déjà faite, et qu'une face de l'homme nouvellement éclairée en met une autre dans l'ombre. Au reste, nous vivons dans un temps où l'on ne peut plus proposer sérieusement à un homme la gloire de décrire complètement un autre homme. Le temps manque aux fils pour connaître leurs pères ; nous marchons vers un avenir incertain avec les trois quarts du passé inconnus.

X.

Influence littéraire d'Érasme. — Ses principaux écrits. — Les cicéroniens. — Pensée de ce travail.

Il ne faudrait pas juger les travaux littéraires d'Érasme sous le point de vue spécial de l'art. Il n'y a pas d'art, à proprement parler, dans les ouvrages d'Erasme ; il y a de l'esprit, de l'imagination, de l'ordre, des expressions vives, colorées ; mais tout cela n'est pas encore l'art. Fruit délicat de mille convenances, les unes dépendant de la nature heureuse de l'écrivain, les autres de son époque et de sa langue, l'art, au sens spécial du mot, ne peut pas se trouver chez un auteur qui n'écrit pas dans la langue de sa mère, ni à une époque qui a tout au plus un grossier instinct littéraire, et où l'on amasse les matériaux d'où doit sortir, à des époques plus favorisées, le noble et durable édifice de l'art. Erasme lui-même, et tous les hommes distingués qui se formèrent ou se développèrent par la lecture de ses ouvrages, n'ont été que des philologues, quelques-uns doués des qualités de l'imagination, et à force de ferveur et d'enthousiasme, créant dans une langue érudite une sorte d'éloquence naturelle. Mais leurs meilleurs livres ne résisteraient pas à l'examen d'une critique qui aurait pris ses principes et ses délicatesses dans les chefs-d'œuvre de ces époques vraiment littéraires, où une langue

indigène, née du sol et de la nation, a revêtu de formes mûres et arrêtées ce fonds commun d'idées supérieures qui défraie successivement toutes les littératures. Il faut donc les juger ces hommes, et les plus illustres de tous, Érasme, au point de vue purement historique; il faut leur tenir compte de ce qu'ils ont préparé encore plus que de ce qu'ils ont fait, et de leurs exhumations bien plus que de leurs créations.

Jusqu'à Luther, la plus grande partie des travaux d'Érasme avait été littéraire. Les querelles religieuses le vinrent surprendre au milieu d'études de philologie sacrée et profane; car les lettres alors, et comme on les appelait, les bonnes lettres, c'était l'étude simultanée du sens de l'antiquité et des Écritures. Érasme avait déjà plus de quarante ans, et en avait employé vingt-cinq à des travaux de grammaire, de lexicologie, d'organisation des études, et, çà et là, de polémique littéraire anti-barbare (1), comme il la qualifiait, contre l'ignorance et l'esprit de jalousie des moines. Quand il fut envoyé à l'école de Deventer, fondée par le célèbre Rodolphe Agricola, c'était encore de l'hérésie que de toucher aux lettres grecques. De mauvais traités, écrits dans un patois latin, avec des divisions et des subtilités à la manière de Thomas et de Scot; une rhétorique qui préparait les jeunes gens à déraisonner avec tous les appareils du raisonnement; et pour surcroît de mal, nul auteur ancien qui pût leur redresser le sens; c'était là toute l'instruction publique en Allemagne et en Hollande, en France et en Angleterre. L'Italie, alors échappée à la barbarie, méprisait toute l'Europe occidentale, et, comme au temps de l'ancienne Rome, qualifiait de barbare tout ce qui vivait au-delà des Alpes. On ne connaissait pas alors cette solidarité intellectuelle entre les nations qui fait que la plus avancée cherche à faire partager, sinon même à imposer aux autres le bienfait de sa civilisation littéraire. L'Italie gardait ses richesses pour elle, et comme il arrive, les corrompait déjà par sa prétention à les comprendre toute seule et par le ridicule orgueil de l'initiateur qui perd le sens de ses propres mystères. Cependant des Allemands avaient pénétré dans le sanctuaire, et avaient rapporté quelques livres

(1) Antibarbarorum liber primus.

grecs et latins. L'Allemagne était déjà le pays de la philologie ingénieuse et patiente ; en peu de temps elle put opposer des savans aux savans d'Italie, et des éditions à leurs éditions. L'Italie en fut blessée, et elle montrait naïvement son dépit en faisant soutenir aux candidats pour les grades universitaires des thèses où l'on prouvait à des contradicteurs bénévoles la supériorité de l'Italie sur l'Allemagne, des Romains sur des Barbares.

Érasme, élève d'Hegius, qui l'était lui-même de Rodolphe Agricola, continua la tâche de ses deux illustres maîtres. Mais doué d'un génie plus actif, plus entreprenant, plus impatient des obstacles, au lieu d'enfermer son savoir et son zèle dans l'enceinte d'une école, il s'adressa par la presse du temps à tout ce public d'Allemagne, d'Angleterre et de France, qui ouvrait des yeux avides aux rayons de cette douce lumière venue d'Italie, malgré les prétentions de ses savans à la tenir sous le boisseau. Tandis que par quelques écrits satiriques, par des allusions, par des lettres, il couvrait de ridicules les moines et tous les ignorans privilégiés qui vivaient des ténèbres, par des traductions d'auteurs grecs et latins (1), par des grammaires et des dictionnaires (2), par des traités généraux et spéciaux (3), par des plans d'étude (4), il touchait à la fois à tous les points de l'enseignement élémentaire et de l'enseignement supérieur. Il sortait même du cercle des lettres, et soit en traduisant des traités de Galien, soit en écrivant des *déclamations* sur la médecine, il tâchait de tirer cet art de ce mélange d'empirisme et d'astrologie qui blessait tout au moins la raison, s'il ne tuait pas plus de gens que la médecine rationnelle. La plupart de ces ouvrages ou traités, écrits tantôt en forme de dialogues, tantôt avec l'appareil grave et orné d'une *déclamation* à la manière ancienne, ici coupés par petits

(1) Traduction de deux pièces d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie*, — des *Dialogues de Lucien*.

(2) Traité sur les parties du discours. — Traduction de la Grammaire grecque de Théodore Gaza. — Dictionnaire grec.

(3) Dialogues sur la bonne prononciation du grec et du latin. — *De duplici rerum ac verborum copiâ*. — *De ratione conscribendi epistolas*.

(4) *De ratione studii*.

chapitres clairs et substantiels, là semés d'exemples qui servaient à faire comprendre et retenir le précepte, intéressaient l'imagination des jeunes gens en formant leur raison. Érasme avait le secret de la propagation des œuvres de l'esprit ; il savait faire des livres à la fois agréables et utiles. Il avait, pour ne pas le mettre trop haut, l'instinct d'une chose dont Voltaire eut le génie.

Par une autre vue, non moins élevée, et qui, encore aujourd'hui pourrait bien n'être pas sans à-propos, en même temps qu'il écrivait des traités pour l'instruction des jeunes gens, il traçait des plans d'éducation (1) et traduisait pour eux les beaux ouvrages de la morale antique (2). Ce n'est pas un mérite que je prête gratuitement à Érasme; car dans une sorte de préface écrite en 1524, où il donne la classification de ses œuvres, pour une édition générale, il divise ses écrits littéraires en deux catégories, l'une comprenant les ouvrages d'enseignement, l'autre les ouvrages d'éducation. Son petit traité de la *Civilité des mœurs des enfans*, qui fut composé pour Henri de Bourgogne, fils du prince de Wère, est un livre plein de grâce et de raison, où ceux qui font des spéculations sur ces matières, seraient bien surpris de trouver des vues qu'on croit d'hier, et qui dorment là depuis trois siècles, parce qu'une langue morte tue les idées qu'on l'a forcée d'exprimer.

L'ouvrage capital d'Érasme, pour sa gloire et pour l'influence qu'il eut sur la direction des études, ce furent les *Adages*. Beaucoup de ceux qui me font l'honneur de me lire ignorent ce que c'est que ce livre, et ont peut-être raison de l'ignorer ; car quelle idée actuelle, vivante, forte, remonte visiblement aux *Adages*? Qui peut nous attirer vers ce grand lambeau mort d'un homme de génie qui n'est plus qu'un nom ? Moi-même, je n'ai lu les *Adages* que comme l'avocat qui lit un dossier, c'est-à-dire pour le besoin de la cause. C'est pourtant un livre qui illumina un moment (le mot n'est point forcé) la fin du XVe siècle

(1) Pueros ad virtutem et litteras liberaliter instituendos, idque protinus a nativitate, declamatio.

(2) Traduction des traités de morale de Plutarque.

et le commencement du XVI[e]. Figurez-vous tous les proverbes de la sagesse antique, du bon sens populaire, tirés des livres grecs, latins, hébreux, et expliqués, commentés par Érasme, avec un mélange piquant de ses propres pensées, de ses expériences, de ses jugemens et du peu qu'il y avait de sagesse pratique dans son époque. Ce fut un livre décisif pour l'avenir des littératures modernes. Ce fut la première révélation de ce double fait, que l'esprit humain est un, et l'homme moderne fils de l'homme ancien, et que les littératures sérieuses ne sont que le dépôt des vérités pratiques de la sagesse humaine. Qu'on y pense un moment : l'époque qui précéda celle d'Érasme n'avait retenu de l'antiquité que quelques formules stériles pour lesquelles on s'était battu à coups de poing dans les écoles ; les mots avaient fait oublier les idées ; la lettre avait détruit l'esprit. Vient Érasme qui, dans un même livre, ressuscite à la fois les mœurs, les usages, la vie publique et privée, l'esprit, l'imagination, le bon sens des temps anciens ; qui montre que toute sagesse remonte à eux, que toute lumière vient d'eux ; qui, par de nombreux rapprochemens entre les choses anciennes et les choses contemporaines, fait voir leur filiation, leur succession naturelle, et comment le bon sens des pères peut épargner des fautes et des erreurs aux enfans. Tel dut être l'effet de ce livre, si j'en crois les éloges significatifs qu'on en fit de toutes parts, et surtout le mot si expressif de notre Budé, lequel disait des *Adages* : « C'est le *magasin de Minerve* (1) ; on y recourt comme aux livres des Sibylles. » Appréciation à la fois pleine de justesse, en ce qu'elle résumait vivement le sens du livre, et essentiellement française, en ce qu'elle mesurait dès ce temps-là la valeur d'un livre à son utilité pratique. Cette idée de résumer en un livre l'esprit, et comme disait Budé, la *Minerve* des temps anciens, était si bien dans les besoins généraux de l'époque, que dans le temps même qu'Érasme préparait les matériaux des *Adages*, Polydore Virgile faisait un traité des Proverbes. Cette concurrence faillit d'abord en faire un ennemi d'Érasme ; mais après quelques explications, ils devinrent bons amis. L'idée du livre appartenait donc à tous

(1) Logothecam Minervæ.

les esprits avancés ; mais il n'y avait qu'un homme qui pût la réaliser et la rendre populaire ; cet homme, c'était Érasme.

Des détails de mœurs intéressans, un dialogue spirituel, aimable, quoique gâté par une quantité de pointes, un cadre heureux, une latinité naturelle, font lire encore, même par des personnes qui n'ont aucune prétention au titre d'érudits, les deux ouvrages les plus littéraires d'Érasme, les *Colloques* et l'*Éloge de la folie.* Le dernier, écrit avec plus de recherche que les *Colloques,* dans un latin plus savant, est une galerie critique des différens états au temps d'Érasme. La Folie, sous les traits d'une femme portant de longues oreilles qui se terminent par des grelots, monte en chaire et renvoie à toutes les professions sa qualification de folie. Le clergé a la meilleure part du sermon. Depuis le moine jusqu'au pape, toute la hiérarchie sacerdotale reçoit de la Folie des leçons d'ailleurs assez prudentes, surtout quand elle arrive aux premiers degrés, au peuple mitré et empourpré. Il faut lire ce petit livre dans l'édition de Bâle, avec le commentaire le plus piquant qui en ait été fait ; je veux parler des dessins d'Holbein mêlés au texte, et qui mettent en action les ingénieuses peintures de la Folie (1). Les personnages d'Érasme, un peu embarrassés dans les belles périodes du texte, vivent et se remuent dans les dessins d'Holbein.

De temps en temps, Érasme ajoutait un *colloque* à son recueil. Soit qu'il eût été vivement frappé d'un ridicule, soit qu'il voulût donner son sentiment sur quelque point de théologie, sous une forme plus légère que celle de la dissertation, soit qu'il eût quelque petite vengeance innocente à tirer d'un ennemi en lui donnant le vilain rôle dans un dialogue, il arrangeait un petit cadre et y mettait son opinion dans la bouche d'un personnage nommé d'un ou de deux mots grecs, exprimant une ou deux qualités, et qui avait d'ordinaire tous les honneurs de l'entretien. Plusieurs des colloques d'Érasme datent du moment le plus chaud de ses querelles religieuses : ils sont plus longs, plus hérissés de citations, plus orthodoxes et plus ennuyeux. Le tour en est moins vif, et la

(1) Vous voyez que les éditions illustrées ne sont pas une nouveauté. Holbein avait *illustré* Érasme avant que M. Gigoux *illustrât* le Gil Blas.

latinité plus diffuse ; l'esprit d'Érasme avait baissé. Quant à l'influence, peu d'ouvrages en eurent plus et une plus féconde que les *Colloques*. Cette influence, moins spéciale que celle de ses livres d'instruction et d'éducation, fut étendue à un plus grand nombre d'esprits et toucha à un plus grand nombre d'idées. Les *Colloques* développèrent l'esprit libre penseur qui fit tant de merveilles dans le XVIe siècle. Marot en traduisit un qui n'est pas des moins piquans (1). La Sorbonne les censura ; il s'en vendit un peu plus qu'auparavant.

Une seule fois Érasme fit de la polémique littéraire, et ce fut au plus fort de sa polémique religieuse. Dans cette querelle comme dans l'autre, il resta l'homme de la vérité, le défenseur de l'idée la plus juste et la plus féconde, idée dont la formule a pu changer, appliquée à d'autres littératures, mais dont le fond est éternellement vrai : c'est à savoir la liberté et l'originalité dans l'imitation des modèles.

C'était la thèse opposée à celle des cicéroniens, lesquels faisaient consister l'originalité à n'employer aucun mot, aucun tour qui ne se trouvât dans Cicéron. Érasme en trace un portrait plaisant. Le cicéronien a dans sa maison un cabinet, aux murs épais, aux fenêtres et portes doubles, dont toutes les fentes sont bouchées avec du plâtre et de la poix, pour qu'il n'y pénètre ni jour ni bruit. Pour être cicéronien, il faut être pur de tout vice, exempt de tout souci, et passer par une préparation particulière, comme pour être magicien et astrologue. Le cicéronien ne se marie pas, de peur que sa femme ne vienne troubler son sanctuaire ; il ne veut ni charge ni place, — il y avait des exceptions, — pour n'avoir pas à y donner de son temps, qui appartient tout entier à Cicéron. Il dîne avec dix grains de raisin sec et trois grains de coriandre confits dans du sucre. Voulez-

(1) C'est le colloque intitulé : *Abbatis et Eruditæ*. Voici le préambule de Marot.

> Qui le sçavoir d'Érasme vouldra veoir,
> Et de Marot la rythme ensemble avoir,
> Lise cestuy collocque tant bien faict
> Car c'est d'Érasme et de Marot le faict.

vous savoir quel est son procédé épistolaire? Tatius lui a emprunté des manuscrits dont il a grand besoin. Il s'agit de les redemander à Tatius par une lettre. Pour faire cette lettre, il en parcourt le plus qu'il peut de Cicéron; il consulte toutes les tables; il note les expressions vraiment cicéroniennes, les tournures, les tropes, les coupes de phrases; puis il cherche à placer certaines fleurs épistolaires qu'il a rencontrées. Dans une nuit d'hiver, il fera une période, et comme sa lettre à Tatius ne pourra guère avoir moins de six périodes, Tatius peut garder encore les manuscrits pendant six jours et six nuits. Le cicéronien a des formules cicéroniennes pour saluer un ami, pour le féliciter de sa santé, pour le remercier d'un petit service, pour le complimenter de son mariage, ou le plaindre de son veuvage.

Il a fait un énorme lexique de tous les mots contenus dans Cicéron; un autre de toutes les locutions; un autre des quantités prosodiques des mots qui commencent et terminent chaque période; un autre des tropes, figures, épiphonèmes; un autre des pensées générales et des sentences; un autre des plaisanteries délicates, et, comme dit Érasme, de toutes les délices de sa diction. Ces différens lexiques réunis sont quatre fois plus gros que tout Cicéron.

Il y avait des orateurs sacrés, prêtres et ministres de l'Évangile, engagés dans la secte des cicéroniens, et beaucoup plus fidèles à ses règles qu'à celles de leur ordre. Érasme étant à Rome, un de ces orateurs avait été chargé de faire le discours sur la mort de Jésus-Christ, le jour de Pâques. On pressa vivement Érasme de venir à ce discours. — Gardez-vous bien d'y manquer, lui dit-on; vous allez entendre la langue vraiment romaine dans une bouche romaine. — Il y vint, et se mit le plus près qu'il put de la chaire, pour ne pas perdre un mot. Jules II était présent. Il y avait grand concours de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de peuple. Dans un exorde et une péroraison plus longue que ce discours, le cicéronien s'étendit sur l'éloge de Jules II, qu'il qualifiait de Jupiter tonnant, lançant de sa main toute-puissante la foudre triangulaire, et remuant le monde du froncement de son sourcil. Pour faire valoir le sacrifice de Jésus mourant pour les hommes, il rappela les Decius, les Curtius, Cécrops, Régulus, et tous ceux à qui

le salut de leur patrie et l'honneur avaient été plus chers que la vie. Puis il compara les récompenses accordées à ces hommes illustres, et celles dont on avait payé le sacrifice de Jésus; aux uns, les honneurs divins, les statues d'or; à l'autre, la croix. Il en fit un Socrate, un Phocion, un Epaminondas, un Scipion, un Aristide, le tout sans le nommer, le mot *Jésus* n'étant pas dans Cicéron.

Obligés de parler des matières religieuses dans la langue de leur modèle, ils disaient *Jupiter Optimus Maximus* pour Dieu, l'assemblée sacrée, *sacra concio,* pour l'église, *la faction* pour l'hérésie, *la sédition* pour le schisme, *la persuasion chrétienne* pour la foi chrétienne, *la proscription* pour l'excommunication, *interdire l'eau et le feu* pour excommunier, *les présides des provinces* pour les évêques, *les pères conscrits* pour l'assemblée des cardinaux, *la munificence de la divinité* pour la grace de Dieu, *la société des dieux immortels* pour la vie éternelle.

Les cicéroniens de Rome s'étaient arrogé le droit de conférer le titre de citoyen romain aux érudits qu'ils avaient jugés dignes de celui de cicéronien. Christophe Longueil, philologue français, le seul barbare d'au-delà des Alpes qui eût trouvé grace devant eux, fut invité à venir au Capitole recevoir le titre de citoyen romain. On avait préparé sa fête pour la plus grande gloire de Cicéron et de l'Italie. Un jeune cicéronien, beau parleur, fut chargé de contester les droits de Longueil pour fournir à celui-ci l'occasion d'une plus belle réponse. Les chefs de l'accusation étaient que Longueil avait osé, dans ses écrits, égaler la France à l'Italie, et dire quelques mots favorables d'Érasme et de Budé, barbare qui louait des barbares; qu'à l'instigation de ces deux hommes il avait enlevé d'Italie les meilleurs livres d'érudition pour les porter chez les barbares; qu'enfin un barbare comme lui, de naissance obscure, ne pouvait pas prétendre à l'honneur d'un titre si glorieux. Longueil répondit comme eût fait Cicéron dans Rome. Il parla du péril qu'avait couru sa tête, des cohortes armées, d'une troupe de gladiateurs qui avaient détruit toute liberté de discussion dans le très auguste sénat. Il parla de cette Rome, l'ancienne reine du monde, et de son fondateur Romulus, escorté de ses quirites; il rêva les pères conscrits, le

sénat maître des rois, les tribus, le droit du préteur, les provinces, les colonies, les municipes, les alliés. « Que sais-je? dit plaisamment Érasme: comment ne se souvint-il pas des clepsydres. »

Le même Longueil, réfutant Luther, ose à peine prononcer le nom de chrétien qui ne se trouve pas dans Cicéron, et au lieu de foi il emploie le mot persuasion.

Il y avait des fanatiques de l'antiquité latine qui faisaient prédire à Protée la venue de Jésus-Christ, qui appelaient la Vierge espoir des hommes et des Dieux, qui faisaient le récit de la passion de Jésus-Christ avec des centons d'Homère et de Virgile: plus cicéroniens que Cicéron, plus païens qu'Homère et Virgile, de l'espèce de ce pauvre homme qui, malade d'une autre imitation, ayant vu Érasme se servir d'une plume attachée à un petit bâton, attacha des petits bâtons à toutes ses plumes, dans la pensée que la plume faisait les trois quarts de l'écrivain.

Cette folie des cicéroniens, née de cet orgueil de l'Italie dont j'ai parlé plus haut, Érasme l'attaqua dans un dialogue intitulé *Dialogue Cicéronien* (1), petit ouvrage plein de sens et de critique, où Cicéron est jugé avec profondeur, et où ses copistes sont raillés finement, et leur ridicule touché d'une main à laquelle la vieillesse et l'habitude des dissertations religieuses n'avaient pas ôté de sa légèreté. C'est *Boulophore*, l'homme de bon conseil, qui défend la liberté de l'écrivain et la convenance nécessaire d'un style nouveau pour des idées nouvelles, chrétien pour des idées chrétiennes, contre *Nosoponus*, l'ennemi du travail, lequel se corrige à la fin de l'entretien. Dans ce dialogue, comme dans plusieurs autres, comme dans presque toutes ses lettres, Érasme était plus près de Cicéron que ses absurdes imitateurs. C'est qu'au lieu de calquer ses formes de style, il l'imitait par la pensée, par la suite, par le lien des idées, par les procédés de composition que les écrivains illustres se transmettent, mais ne se volent point. Érasme pensait en latin, s'échauffait en latin, aimait et haïssait en latin. Jamais il n'avait eu une idée littéraire en hollandais ou en allemand. La langue de sa nourrice lui fournissait de quoi com-

(1) Dialogus Ciceronianus, seu de optimo dicendi genere.

muniquer avec son domestique; mais au-delà de cet ordre de besoins, sa pensée ne pouvait se former qu'au moyen de signes latins, et son esprit, en s'élevant au-dessus de la sphère des idées exprimées par les langues vulgaires, s'était fait naturellement latin, et avait communiqué sa vie propre à cet idiome éteint. De là ce naturel, cette simplicité, cette force, cette grâce qu'on admire dans les écrits d'Érasme, au milieu de fautes que n'auraient pas faites les cicéroniens et d'un franc néologisme de vulgate nécessaire pour rendre les idées de la théologie chrétienne. Les cicéroniens ne faisaient pas de fautes, mais ils n'avaient pas les graces naturelles d'Érasme; c'est qu'ils pensaient pour la plupart en italien, dans une langue déjà littéraire, et qu'en traduisant leur pensée toute moderne dans les formules de la pensée ancienne, ils en ôtaient et rejetaient tout ce qui pouvait faire une légère violence à l'idiôme sacré, et se mutilaient ainsi pour être plus corrects, — outre l'immense ridicule d'être chrétiens dans les choses et de n'oser pas l'être dans les mots. Érasme était donc l'homme de la tradition et de la liberté. Il défendait, en sa qualité de latin venu après l'époque des chefs-d'œuvre, sous le coup de deux nécessités, celle de rester fidèle à la vraie langue sous peine d'être inintelligible, et celle d'y faire entrer toutes les idées nouvelles, sous peine d'être sans action et sans rôle, — ce que nous défendons en notre qualité de Français, venus après deux grands siècles, et forcés, sous peine de la mort par le ridicule, de rester fidèles à la langue de ces grands siècles en exprimant toutes les idées du nôtre. Liberté et tradition, c'était, je le répète, la thèse d'Érasme sous d'autres formules, et à propos d'une langue et d'innovations différentes.

De toutes les idées d'Érasme, de toute cette œuvre, plus volumineuse que celle de Voltaire, une moitié a péri à tout jamais, l'autre a été transformée, ce qui est encore une manière de périr, du moins pour le grand nombre qui ne reconnaît les idées que sous leur dernière forme et ne s'embarrasse guère de rechercher ce que le présent doit au passé. De la partie religieuse de son œuvre, il n'est resté qu'un mot, *la philosophie chrétienne*, mot sublime, mais qu'il n'aurait peut-être pas entendu comme nous; de ses ouvrages littéraires, ceux qui traitent des matières de l'ensei-

gnement ont été surpassés; ceux de polémique n'ont plus qu'un mérite d'analogie éloignée avec des principes de critique appliqués à d'autres littératures; ceux dont le cadre et le fonds sont plus particulièrement littéraires, aucune nation ne les réclame parmi ses titres, aucune langue vivante ne les reconnaît; ils ne sont lus que par quelques savans obligés d'en chercher le vocabulaire à dix-huit siècles d'ici. Érasme est donc mort, mort pour ne plus ressusciter; aussi n'est-ce point pour renouveler une de ces vaines tentatives de réhabilitation, où l'on se donne le relief d'en savoir plus sur le génie que la postérité toute entière, que j'ai tâché d'apprécier et ce qu'il a été et ce qu'il a fait; ç'a été pour appeler un peu de reconnaissance passagère sur cet illustre martyr du travail et de la science, qui a semé ce que d'autres devaient recueillir, et dégrossi ce que d'autres devaient perfectionner, toujours chargé de la plus rude et de la moins glorieuse tâche, toujours travaillant pour autrui, mais esprit vivace, libre, ingénieux, quoique sous le faix d'idées qui devaient mourir et d'une langue qui avait vécu; homme unique, où l'antiquité se rejoint aux temps modernes, et qui a été, dans l'Europe occidentale, l'intermédiaire et l'interprète le plus intelligent de cette magnifique scène de reconnaissance des fils et des pères, du passé et de l'avenir, que nous appelons la *Renaissance*.

NISARD.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

V.

SUR LAVATER ET SUR UNE MAISON DÉSERTE.

Ne sachant où vous êtes maintenant, mon cher Frantz, ne sachant pas mieux où je vais aller, je vous fais passer de mes nouvelles par notre obligeant ami, M. de La Genevais. Je pense qu'il saura découvrir votre retraite avant moi qui suis confiné dans la mienne pour quelques jours encore.

Je n'ai pas besoin de vous dire le regret que j'éprouve de ne pouvoir aller vous rejoindre. Je vois partir votre mère et Puzzi avec sa famille. Je présume que vous allez fonder, dans la belle Helvétie ou dans la verte Bohême, une sainte colonie d'artistes. Heureux amis! que l'art auquel vous vous êtes adonnés est une noble et douce vocation! et que le mien est aride et fâcheux auprès du vôtre! Il me faut travailler dans le silence et la solitude, tandis



que le musicien vit d'accord, de sympathie et d'union avec ses élèves et ses exécutans. La musique s'enseigne, se révèle, se répand, se communique. L'harmonie des sons n'exige-t-elle pas celle des volontés et des sentimens? Quelle superbe république réalisent cent instrumentistes réunis par un même esprit d'ordre et d'amour pour exécuter la symphonie d'un grand maître! Quand l'ame de Beethoven plane sur ce chœur sacré, quelle fervente prière s'élève vers le dieu! Et quand vous unissiez, ce printemps dernier, votre magique langage à l'alto d'Urhan et à la contrebasse de Batta, quels cieux impitoyables ne se seraient pas ouverts pour laisser monter ce trio sublime!

Oui, la musique, c'est la prière, c'est la foi, c'est l'amitié, c'est l'association par excellence. Là où vous serez seulement trois réunis en mon nom, disait le Christ aux apôtres en les quittant, vous pouvez compter que j'y serai avec vous. Les apôtres, condamnés à voyager, à travailler et à souffrir, furent bientôt dispersés. Mais lorsqu'entre la prison et le martyre, entre les fers de Caïphe et les pierres de la synagogue, ils venaient à se rencontrer, ils s'agenouillaient ensemble sur le bord du chemin, dans quelque bois d'oliviers, ou vers le faubourg de quelque ville, dans une *chambre haute,* et ils s'entretenaient en commun du maître et de l'ami Jésus, du frère et du Dieu au culte duquel ils avaient voué leur vie; puis, quand chacun à son tour avait parlé, le besoin d'invoquer tous à la fois les mânes du bien-aimé leur inspirait sans doute la pensée de chanter; et sans doute aussi, le Saint-Esprit qui descendit sur eux en langues de feu, et qui leur révélait les choses inconnues, leur avait fait don de cette langue sacrée qui n'appartient qu'aux organisations élues. Oh! soyez-en sûr, s'il exista des êtres assez grands devant Dieu pour mériter d'acquérir subitement des facultés nouvelles, si leur intelligence s'ouvrit, si leur langue se délia, des chants divins durent découler de leurs lèvres, et le premier concert d'harmonie dut frapper les oreilles ravies des hommes.

C'est un fait unique dans l'histoire du genre humain, et devant lequel je ne puis m'empêcher de me prosterner, quand j'y songe, que cette retraite des douze pendant quarante jours, que cette union fervente et cette pureté sans tache de douze ames croyantes

et dévouées durant l'épreuve d'une si longue assemblée ! Si je doutais des miracles qui en résultèrent, je ne voudrais pas le dire, ni vous non plus, n'est-ce pas ? Si l'on me démontrait que ces hommes furent des physiciens et des chimistes fort habiles pour leur temps, je dirais que cela n'ôte rien à la réalité d'un homme divin et à l'existence d'une race de saints assez puissants pour marcher sur la mer et pour ressusciter les morts. Ce qui est incontestable pour moi, c'est le pouvoir miraculeux de la foi chez l'homme. S'il m'était donc prouvé que les apôtres eurent besoin de recourir aux prestiges de ce qu'on appelait alors la magie, je penserais qu'ils eurent des jours de doute et de souffrance où le pouvoir céleste s'affaiblissait en eux. Que l'on trouve parmi nous, répondrais-je, douze hommes supérieurs aux apôtres par l'intensité de leur foi et la sainteté de leur vie, douze hommes qui puissent passer quarante jours enfermés sous le même toit, sans ergoter entre eux, sans vouloir primer les uns sur les autres, uniquement occupés à prier, à demander à Dieu la science du vrai et la force de la vertu, sans tiédeur et sans orgueil, sans céder à la fatigue de l'esprit ou aux inspirations présomptueuses de la chair, et n'en doutez pas, ô mes amis, nous verrons arriver des miracles, des sciences nouvelles, des facultés inouies, une religion universelle. L'homme, *redivinisé*, sortira de cette assemblée un beau matin de printemps, avec une flamme au front, avec les secrets de la vie et de la mort dans sa main, avec le pouvoir de faire sortir des larmes de charité des entrailles du roc, avec la révélation des langues que parlent les peuples encore inconnus chez nous, mais surtout avec le don de la langue divine perfectionnée, de la musique, veux-je dire, portée à son plus haut degré d'éloquence et de persuasion.

Car lorsque le prodige de la descente du Paraclet s'accomplit sur les disciples de Jésus, le ciel s'ouvrit au-dessus de leurs têtes, et ils durent entendre et retenir confusément les chants des brûlans séraphins et les harpes d'or de ces beaux vieillards couronnés, qui apparurent de nouveau plus tard à Jean l'apocalyptique, et dont il put ouïr les divins accords parmi les vents de quelque nuit d'orage sur les grèves désertes de son île.

O vous, qui dans le silence des nuits surprenez les mystères

sacrés; vous, mon cher Frantz, à qui l'esprit de Dieu ouvre les oreilles, afin que vous entendiez de loin les célestes concerts, et que vous nous les transmettiez, à nous, infirmes et abandonnés! que vous êtes heureux de pouvoir prier durant le jour avec des cœurs qui vous comprennent! Votre labeur ne vous condamne pas comme moi à la solitude; votre ferveur se rallume au foyer de sympathies où chacun des vôtres apporte son tribut. Allez donc, priez dans la langue des anges, et chantez les louanges de Dieu sur vos instrumens qu'un souffle céleste fait vibrer.

Pour moi, voyageur solitaire, il n'en est point ainsi. Je suis des routes désertes, et je cherche mon gîte en des murailles silencieuses. J'étais parti pour vous rejoindre le mois dernier, mais le souffle du caprice ou de la destinée me fit dévier de ma route, et je m'arrêtai pour laisser passer les heures brûlantes du jour dans une des villes de notre vieille France, aux bords de la Loire. Pendant que je dormais, le bateau à vapeur leva l'ancre, et quand je m'éveillai, je vis sa noire banderole de fumée fuyant rapidement sur la zône d'argent que le fleuve dessinait à l'horizon. Je pris le parti de me rendormir jusqu'au lendemain; et le lendemain, comme je sortais de ma chambre pour m'enquérir de quelque cheval ou de quelque bateau, un mien ami, que je ne m'attendais guère à trouver là (l'ayant perdu de vue depuis les années de ma vie errante), se trouva tout devant moi dans la cour. Grande surprise et fraternelle accolade, questions empressées, exclamations réitérées, vous imaginez tout ce qui de part et d'autre accompagna la rencontre imprévue. Il m'apprit, en déjeûnant avec moi, qu'il était établi et marié dans la ville, mais qu'il habitait plus souvent une campagne située à plusieurs lieues, et à laquelle il se rendait présentement. Il venait se munir à l'auberge d'un cheval de louage, les siens étant malades ou occupés, et il prétendait m'emmener en boguet, pour me présenter à sa nouvelle famille. La proposition fut peu de mon goût. Il faisait une chaleur poudreuse pire que celle de la veille. Je me sentais encore de la fièvre; le boguet avait de véritables ressorts de campagne. J'aime peu les nouvelles connaissances en voyage, et me sens mal disposé à être excessivement poli, quand je suis excessivement fatigué. Je refusai net, et lui dis que je voulais rester à l'auberge

jusqu'à ce que je fusse délivré de mon malaise. L'excellent camarade ne me fit point subir l'obsession d'une impitoyable hospitalité. Il consentit à me laisser là; mais au moment de monter dans son boguet, il lui vint à l'esprit de me dire: J'ai une maison dans la ville, petite, très modeste, et mal tenue, il est vrai, mais peut-être y dormirais-tu plus tranquillement qu'ici. Si, malgré l'abandon où mon séjour à la campagne l'a laissée tout ce printemps, tu pouvais t'en accommoder..... Je n'ose insister, elle est si peu présentable. Cependant tu es poète et ami de la solitude, si tu n'es pas changé. Peut-être cela te plaira-t-il. Tiens, voici les clés; si tu pars avant que je revienne te voir, laisse-les à l'hôtesse de cette auberge qui me connaît. — Et parlant ainsi, il me serra dans ses bras et s'éloigna.

Je trouvai cette invitation des plus agréables. Je me sentais décidément trop mal pour continuer ma route avant deux ou trois jours. Je me fis conduire à la maison de mon ami. Ce ne fut pas chose facile que d'y parvenir; il fallut monter et descendre des rues étroites, raides, brûlantes et mal pavées. Plus nous nous enfoncions dans le faubourg, plus les rues devenaient désertes et délabrées. Enfin nous arrivâmes par une suite d'escaliers rompus à une sorte de terrasse crevassée qui portait un pâté de maisons fort anciennes, ayant chacune leur cour ou leur jardin clos de hautes murailles bien sombres et bien festonnées de plantes pariétaires. J'eus à peine entr'ouvert la porte de celle qui m'était destinée, que je fus ravi de son aspect, et que, voulant me conserver le plaisir religieux d'y pénétrer seul, je pris la valise des mains de mon guide, je lui jetai son salaire, et j'entrai précipitamment, lui poussant la porte au nez, ce qui dut me faire passer dans son esprit pour un fou, pour un conspirateur ou pour quelque chose de pis.

Il faut croire que la nature n'a pas été faite exclusivement pour l'homme, ou bien qu'avant la domination étendue par lui sur la terre, il y eut en effet un règne de divinités champêtres; que cette race surhumaine ne s'est point entièrement retirée aux cieux, et que ses phalanges dispersées viennent encore se réfugier aux lieux que l'homme abandonne. Sans cela, comment expliquer ce respect religieux dont chacun de nous se sent pénétré en impri-

mant ses pas sur un sol que n'ont point encore foulé d'autres pas humains? Pourquoi cet amour et en même temps cette terreur que nous inspire la solitude? Pourquoi saluons-nous les ruines, les plages inconnues, les neiges immaculées? Pourquoi l'écho de nos pas nous fait-il tressaillir sous les voutes des cloîtres abandonnés? Pourquoi les forêts vierges, pourquoi les temples déserts, pourquoi l'aspect de l'isolement émeut-il délicieusement ou péniblement les ames tendres ou les esprits faibles? Si nous pouvions nous convaincre d'être absolument le seul être animé existant sur un coin du globe, nous n'en serions que plus heureux ou plus effrayés, suivant notre humeur. Et cependant, l'homme a-t-il sujet de se réjouir quand il n'a pour société que lui-même? A-t-il lieu de craindre l'absence de secours, lorsqu'il est assuré d'une égale absence d'attaque? Qu'y a-t-il donc dans l'aspect de ces sables sans empreintes, de ces landes sans maîtres, de ces lambris sans hôtes? N'y sentons-nous pas partout l'existence et la présence d'êtres inconnus qui ont établi là leur empire et qui ont la bonté de nous y accueillir, ou le droit de nous en chasser?

Je faisais ces réflexions appuyé contre la porte, que je venais de fermer derrière moi, et je n'osais me décider à traverser la cour, car il fallait fouler de longues herbes qui montaient jusqu'à mes genoux, et sur lesquelles les rayons du soleil commençaient à boire la rosée du matin. Quelle nymphe avait renversé là sa corbeille et semé ces légers gramens, ces délicates saxifrages qui s'élevaient dans leur beauté luxuriante, à l'abri de toute profanation? Pardonne-moi, sylphide, lui disais-je, ou donne-moi ta démarche légère, afin que je franchisse cet espace sans courber sous mes pas tes plantes bien-aimées. Quiconque m'eût vu haletant et poudreux, appuyé d'un air morne contre la porte, ma valise à la main, m'eût pris pour un homme perdu de désespoir ou abîmé de remords; et cependant nul voyageur ne fut plus fier de sa découverte, nul pélerin ne salua plus pieusement la terre sainte.

La sylphide n'avait pas dédaigné de cultiver les plantes que le maître de la maison déserte lui avait concédées. Trois tilleuls qui séparaient la cour en deux, avec une plate-bande de pieds d'alouettes le long des murs, une vigne et de grandes mauves

pyramidales avaient pris une richesse et un développement splendides. Quand j'eus atteint la partie pavée de mon petit domaine, j'eus soin de marcher sur les dalles disjointes sans écraser la verdure qui se faisait jour à travers les fentes; j'arrivai ainsi à la porte, et là ce fut un autre embarras. Les longs rameaux de la vigne s'étaient entrelacés au-devant de l'entrée; partout ils formaient des courtines de feuillage devant les fenêtres. Il fallut y porter une main impie, les entr'ouvrir, et les soulever comme des rideaux, pour me frayer le passage de ce seuil vénérable. Mais dès que je l'eus franchi, ces pampres retombèrent avec souplesse, et s'embrassèrent étroitement comme pour m'interdire de repasser l'enceinte sacrée. Je ne vous ai pas encore désobéi, ô flexibles et complaisans barreaux de ma chère prison! Chaque nuit, je m'assieds sur la dernière marche de l'escalier, et je contemple la lune à travers vos guirlandes argentées. Chaque étoile du ciel s'encadre à son tour en passant devant le réseau diaphane que vous étendez entre elle et moi, et quelquefois le jour me surprend immobile et muet comme la pierre où je me suis assis.

Oui, Frantzie, je suis encore dans cette maison déserte, seul, absolument seul, n'ouvrant la porte extérieure que pour laisser passer un dîner cénobitique, et je ne me souviens pas d'avoir connu des jours plus doux et plus purs. C'est une grande consolation pour moi, je vous assure, de voir que mon ame n'a pas veilli au point de perdre les jouissances de sa forte jeunesse. Si de vastes rêves de vertu, si d'ardentes aspirations vers le ciel ne remplissent plus mes heures de méditation, du moins j'ai encore de douces pensées et de religieuses espérances; et puis, je ne suis plus dévoré, comme jadis, de l'impatience de vivre. A mesure que je penche vers le déclin de la vie, je savoure avec plus de piété et d'équité ce qu'elle a de généreux et de providentiel. Au versant de la colline, je m'arrête et je descends avec lenteur, promenant un regard d'amour et d'admiration sur les beautés du lieu que je vais quitter, et que je n'ai pas assez apprécié, quand j'en pouvais jouir avec plénitude au sommet de la montagne.

Vous qui n'y êtes pas encore arrivé, enfant, ne marchez pas trop vite. Ne franchissez pas légèrement ces cimes sublimes d'où l'on descend pour n'y plus remonter. Ah! votre sort est plus beau

que le mien. Jouissez-en, ne le dédaignez pas. Homme, vous avez encore dans les mains le trésor de vos belles années; artiste, vous servez une muse plus féconde et plus charmante que la mienne. Vous êtes son bien-aimé, tandis que la mienne commence à me trouver vieux, et qu'elle me condamne d'ailleurs à des songes mélancoliques et solitaires qui tueraient votre précieuse poésie. Allez, vivez! il faut le soleil aux brillantes fleurs de votre couronne; le lierre et le liseron qui composent la mienne, emblèmes de liberté sauvage dont se ceignaient les antiques Sylvains, croissent à l'ombre et parmi les ruines. Je ne me plains pas de mon destin, et je suis heureux que la Providence vous en ait donné un plus riant; vous le méritiez, et si je l'avais, Frantz, je voudrais vous le céder.

Je suis donc resté à ***, d'abord par force, maintenant par amour de la lecture et de la solitude; plus tard, peut-être, y resterai-je par indolence et par oubli de moi-même et des heures qui s'envolent. Mais je veux vous faire part d'une bonne fortune qui m'est advenue dans cette retraite, et qui n'a pas peu contribué à me la faire aimer.

Vous qui lisez beaucoup, parce que vous n'avez pas le même respect que moi pour les livres (et vous avez raison, votre art doit vous faire dédaigner le nôtre), vous, dis-je, qui comprenez vite, et qui dévorez les volumes, vous ne savez ce que c'est que l'importance d'une lecture attentive et lente pour une ame paresseuse comme la mienne. Je ne suis pourtant pas de ceux qui attribuent aux livres une influence morale et politique bien sérieuse. La philosophie me paraît surtout la plus innocente de toutes les spéculations poétiques, et je pense que les ames d'exception, soit par leur force, soit par leur faiblesse, sont seules capables d'y puiser des résolutions et des encouragemens réels. Toute intelligence qui ne cherche pas sa conviction et sa lumière dans les leçons de l'expérience et de la réalité, et qui se laisse gouverner par des fictions, est organisée exceptionnellement. Si c'est en plus, elle s'exaltera et se fortifiera par les bonnes lectures; si c'est en moins, elle y trouvera de grands sujets de consolation, ou peut-être elle s'affectera misérablement de ce qu'elle croira être sa condamnation. Dans l'un et l'autre cas, la lecture aura joué un rôle très

accessoire dans ces diverses destinées. Leurs résultats se fussent produits plus ou moins vite, si les individus n'avaient pas su lire. Et quant à moi, vous savez que j'ai un profond respect pour les illettrés. Je me prosterne devant les grands écrivains et devant les grands poètes; et pourtant il est des jours où, à l'aspect de certaines ames si naïves et si saintement ignorantes, je brûlerais volontiers la bibliothèque d'Alexandrie.

Cela posé, je puis bien vous dire qu'en raison de ma nonchalance et de mon inaptitude exceptionnelle à toute espèce de résultat social, je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable évènement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe, a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air, comme tout-à-l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard, le souper

sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé*. Oh! alors la grand' mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

Mon Dieu! que vous disais-je? Je voulais vous parler de Lavater, et, en effet, me voici sur la voie. J'avais eu Lavater entre les mains dans mon enfance. Ursule et moi, nous en regardions les figures avec curiosité. A peine savions-nous lire. Nous nous demandions pourquoi cette collection de visages bouffons, grotesques, insignifians, hideux, agréables? nous cherchions avec avidité, au milieu de ces phrases et de ces explications que nous ne pouvions comprendre, la désignation principale du type; nous trouvions *ivrogne, paresseux, gourmand, irascible, politique, méthodique*... Oh! alors nous ne comprenions plus, et nous retournions aux images. Cependant nous remarquions que l'ivrogne ressemblait au cocher, la femme tracassière et criarde à la cuisinière, le pédant à notre précepteur, l'homme de génie à l'effigie de l'empereur sur les pièces de monnaie, et nous étions bien convaincus de l'infaillibilité de Lavater. Seulement cette science nous semblait mystérieuse et presque magique. Depuis, le livre fut égaré. En 1829, je rencontrai un homme très distingué qui croyait fermement à Lavater, et qui me rendit témoin de plusieurs appli-

cations si miraculeuses de la science physiognomonique, que j'eus un vif désir de l'étudier. Je tâchai de me procurer l'ouvrage, il ne se trouva pas. Je ne sais quelle préoccupation vint à la traverse, je n'y songeai plus.

Enfin ici, le jour de mon arrivée, j'ouvre une armoire pleine de livres, et le premier qui me tombe sous la main, c'est les œuvres de Jean-Gaspard de Lavater, ministre du saint Évangile à Zurich, publiées en 1781, en trois in-folios, traduction française, avec planches gravées, eaux-fortes, etc. Jugez de ma joie, et sachez que jamais je ne fis lecture plus agréable, plus instructive, plus salutaire. Poésie, sagesse, observation profonde, bonté, sentiment religieux, charité évangélique, morale pure, sensibilité exquise, grandeur et simplicité de style, voilà ce que j'ai trouvé dans Lavater, lorsque je n'y cherchais que des observations physiognomoniques et des conclusions peut-être erronées, tout au moins hasardées et conjecturales.

Puisque vous me demandez une longue lettre, et que vous êtes avide des travaux de la pensée, je veux vous parler de Lavater. Là où je suis, d'ailleurs, et avec la vie que je mène, il me serait difficile de vous donner quelque chose de plus neuf en littérature. Je désire de tout mon cœur que l'envie vous vienne de faire connaissance avec le vieux hôte, avec le vénérable ami que je viens de trouver dans la maison déserte.

Je voudrais aussi qu'à l'exemple de tous les orgueilleux novateurs de notre siècle, vous eussiez jusqu'ici méprisé la science de Lavater comme un tissu de rêveries fondées sur un faux principe, afin d'avoir le plaisir de vous faire changer d'avis. Nous considérons aujourd'hui la physiognomonie comme une science jugée, condamnée, enterrée, et sur les ruines de laquelle s'élève une autre science, non encore jugée, mais plus digne d'examen et d'attention, la phrénologie. Je hais le mépris et l'ingratitude avec lesquels notre génération renverse les idoles de ses pères, et caresse les disciples, après avoir crucifié les docteurs et les maîtres. Préférer Schiller à Shakspeare, Corneille aux tragiques espagnols, Molière aux comiques grecs et latins, La Fontaine à Phèdre ou à Esope, cela me paraît, je ne dirai pas une erreur, mais un crime. En admettant que le copiste, qui, à force de soin, de temps et

d'attention, surpasse son modèle, a plus de mérite que son maître, nous établissons une doctrine abominable d'injustice et de fausseté. Quelque parfaite que soit la traduction ou l'imitation, quelque correction importante ou nécessaire que vous y remarquiez, quelque finie, quelque embellie que soit l'œuvre engendrée de l'œuvre-mère, celle-ci n'en est pas moins supérieure, génératrice, vénérable, sacrée. Certes, le vieil Homère ne saurait jamais être égalé par ceux même qui feraient beaucoup mieux que lui; car quel est celui d'entre ceux-là qui aurait une idée de la poésie épique, s'il n'eût lu Homère?

Eh bien! je n'en doute pas, l'homme en viendra un jour à pousser si loin l'examen de la forme humaine, qu'il lira les facultés et les penchans de son semblable comme dans un livre ouvert. Gall, Spurzheim et leurs successeurs auront-ils été les maîtres de cette science? Pas plus que Vespuce ne fut le conquérant de l'Amérique; et pourtant une moitié de l'univers porte son nom, tandis qu'une petite province conserve à peine celui du grand Christophe.

Le système du docteur Gall est en honneur, ou du moins il est en vue. On l'examine, on le critique, et Lavater est oublié. Il tombe en poussière dans les bibliothèques; les éditions sont épuisées et non renouvelées: je ne sais si vous trouveriez aisément à vous procurer un exemplaire d'un des plus beaux livres qui soient sortis de l'esprit humain.

Mais Gall était un médecin, et Lavater un ecclésiastique. Notre siècle, positif et matérialiste, a dû préférer l'explication mécanique à la découverte philosophique. Il n'en est pas moins vrai que la cranioscopie entre dans la physiognomonie, et qu'elle en est, de l'aveu de Lavater, la base essentielle et fondamentale. Cette partie de la physiognomonie est d'une telle importance, dit-il, qu'elle mérite une étude à part. Il appartient à l'anatomie d'y chercher la source des altérations de l'intelligence, et de tirer d'une exacte connaissance des variétés de la conformation du cerveau, la révélation des facultés de l'homme. Cet observateur savant et persévérant viendra, ajoute le citoyen de Zurich, il ramènera le monde à la vérité, ou du moins au désir de la connaître. De découverte en découverte, d'observation en observa-

tion, les préventions seront détruites, et l'homme reconnaîtra que la physiognomonie est une science aussi importante, aussi difficile, aussi élevée que les autres sciences sur lesquelles se fondent et s'appuient les sociétés civilisées.

Plein d'amour, de respect et de conviction pour sa science favorite, le bon Lavater se défend modestement d'en être le premier explorateur. Il cite plusieurs de ses devanciers, Aristote, Montaigne, Salomon... Il cite les proverbes suivans, tirés du livre *de la Sagesse*.

« Les yeux hautains et le cœur enflé.

« La sagesse paraît sur le visage du sage, mais les regards du fou parcourent les bouts de la terre.

« Il y a une race de gens dont les regards sont altiers et les paupières élevées. »

Lavater cite également plusieurs passages de Herder qui viennent à l'appui de son système; en voici un remarquable que vous avez eu sans doute le bonheur de lire en allemand, mais que je remets sous vos yeux, parce que je le trouve empreint du génie de la métaphore allemande, métaphore à la fois grandiose et recherchée :

« Quelle main pourra saisir cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme? Un organe de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent? La divinité elle-même a pris soin de couvrir ce sommet sacré, séjour et atelier des opérations les plus secrètes; la divinité, dis-je, l'a couvert d'une forêt, emblême des bois sacrés où jadis on célébrait les mystères. On est saisi d'une terreur religieuse à l'idée de ce mont ombragé qui renferme des éclairs dont un seul échappé du chaos peut éclairer, embellir, ou dévaster et détruire un monde.

« Quelle expression n'a pas même la forêt de cet Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle?

« Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité de la condition;

tantôt, en se courbant, il annonce la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblême de la force d'Alcide.

« Le front est le siége de la sérénité, de la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentimens se gravent en caractères de feu... A l'endroit où le front s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'ame se concentre et rassemble des forces pous se préparer à la résistance.

« Au dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Ainsi, dans l'un et dans l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections.

« En général la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est le siége de l'expression de l'ame dans notre visage, c'est-à-dire l'expression de la volonté et de la vie active.

« Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe a été placé par la nature aux côtés de la tête où il est caché à demi. L'homme devait ouïr pour lui-même; aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornemens. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

« Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer. Ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'ame, expression de la vérité, de l'amitié et des plus tendres sentimens (1). »

Lavater, après avoir laissé aux anciens la gloire d'avoir créé la physiognomonie et aux modernes l'honneur d'en saisir le sentiment poétique, s'attache à prouver que les études assidues et consciencieuses de toute sa vie n'ont encore fait faire qu'un pas à cette science ardue. Il engage ses successeurs à rectifier ses erreurs, à redresser ses jugemens. Nul homme, et nul savant surtout n'est plus humble et plus doux que lui; c'est en tout un homme évangélique. Accablé des railleries, des controverses, de l'ergotage

(1) Herder, *Plastique.*

et du pédantisme de ses contemporains, il leur répond avec un calme inaltérable. — Le professeur Lichtemberg l'attaque avec plus d'esprit et d'âcreté que les autres. Lavater prend le pamphlet, s'en émeut peut-être un peu en secret (car lui-même nous avoue qu'il est nerveux et irascible); mais ramené au sentiment de la philosophie chrétienne par la conviction et la pratique de toute sa vie, il écrit sa réponse dans un esprit de sagesse et de charité. Il examine l'attaque avec cette précision et cet amour de l'ordre qui le caractérisent, en disant: « Je me figure que, placés l'un à côté de l'autre, nous allons parcourir ensemble cet écrit, et nous communiquer réciproquement, avec la franchise qui convient à des hommes et la modération qui convient à des sages, la manière dont chacun de nous envisage la nature et la vérité. »

Plus loin, frappé d'une belle déclamation du professeur Lichtemberg, il s'écrie avec naïveté : — « Ce langage est celui de mon cœur. C'est sous les yeux d'un tel homme que j'aurais voulu écrire mes essais! »

Vertueux prêtre! on l'attaque pourtant dans ce que son intelligence enfante de plus précieux et caresse de plus sacré, dans la moralité de sa science. La pudeur et la vertu des critiques (toujours humbles et tolérantes, comme vous savez!) s'effarouchent de voir ce novateur impie porter un regard scrutateur dans les mystères de la conscience. Qu'allez-vous faire? lui crie-t-on avec amertume, vous allez essayer de vous approprier ce qui n'appartient qu'à Dieu, la connaissance des secrets du cœur humain; et quand vous aurez appris à vos semblables à se sonder et à se surprendre l'un l'autre, il en résultera une haine implacable pour les pervers, vous aurez tué la miséricorde; un mépris superbe pour les simples, vous aurez tué la charité. Lavater s'incline. L'objection est sérieuse, dit-il, et part d'une belle ame; mais toute science peut devenir funeste en de mauvaises mains, utile et sainte pour quiconque la dirige vers le bien. Est-ce à dire qu'il ne faut pas de science, parce qu'on en peut abuser? Mais, ajoute-t-on, comment réparerez-vous, ou comment préviendrez-vous les injustices qu'une erreur peut vous faire commettre? ou si tant est que vous soyez infaillible, vos disciples le seront-ils? Tous les jours nous voyons l'honnête homme sous des traits

ignobles et le scélérat sous ceux de la franchise et de la loyauté.— Lavater nie le fait. Tout novice qui veut se presser de pratiquer doit tomber dans de graves erreurs, pense-t-il; mais quiconque confierait les secrets de la médecine à des écoliers, s'exposerait à d'affreux dangers. L'homme éclairé fait plus de bien que l'ignorant ne fait de mal; car l'ignorant n'est pas destiné à jouir d'un long crédit parmi les hommes, tandis que celui du vrai savant s'accroît de jour en jour. Toute science est un apostolat qui demande des hommes éprouvés et dignes d'en être investis. Quant à ces scélérats à faces d'ange et à ces honnêtes gens à tournure ignoble qu'on lui objecte, il déclare que ces apparences ne trompent pas le vrai physionomiste. « Souvent, dit-il, les indices d'une passion généreuse touchent de si près à ceux de la même passion dégénérée en excès et en vice, que l'œil inexpérimenté peut s'y méprendre. Il ne s'en faut que d'une demi-ligne, d'une courbe légère, d'une dimension inappréciable au premier abord. Il s'en faut de si peu! dit-on; mais ce *peu* est *tout*.

« Il arrive souvent que les plus heureuses dispositions se cachent sous l'extérieur le plus rebutant. Un œil vulgaire n'aperçoit que ruine et désolation : il ne voit pas que l'éducation et les circonstances ont mis obstacle à chaque effort qui tendait à sa perfection. Le physionomiste observe, examine et suspend son jugement. Il entend mille voix qui lui crient :—Voyez quel homme !— Mais au milieu du tumulte il distingue une autre voix, une voix divine qui lui crie aussi : — Vois quel homme ! — Il trouve des sujets d'adoration là où d'autres blasphèment, parce qu'ils ne peuvent ni ne veulent comprendre que cette même figure, dont ils détournent la vue, offre des traces du pouvoir, de la sagesse et de la bonté du créateur. » — « Il voit le scélérat sur le visage du mendiant qui se présente à sa porte, et il ne le rebute pas; il lui parle avec cordialité. Il jette un regard profond dans son ame, et qu'y voit-il? — Hélas! vices, désordre, dégradation totale. — Mais est-ce là tout ce qu'il y découvre? quoi! rien de bon? — Supposé que cela soit, encore il y verra l'argile qui ne doit et ne peut dire au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? — Il voit, il adore en silence, et détournant son visage, il dérobe une larme dont le langage est énergique, non pour les hommes, mais

pour celui qui les a faits. — Sagesse sans bonté est folie. Je ne voudrais point avoir ton œil, ô Jésus, si en même temps tu ne me donnais ton cœur. Que la justice règle mes jugemens, et la bonté mes actions!

« Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent est bien propre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici et point au-delà, mais jusqu'ici!* c'est la voix de Dieu et de la vérité qui nous adresse ce langage; elle dit à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre : Sois ce que tu es, et deviens ce que tu peux. »

Ailleurs, à propos des monstres dans l'ordre physique, le même sentiment de tendresse humanitaire et de miséricorde religieuse reparaît comme partout avec éloquence.

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est homme hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps. — O homme! réjouis-toi de l'existence de tout ce qui se réjouit d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte. L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme. »

Cette tolérance et cette douceur de jugement à l'aspect de la difformité est d'autant plus sainte, que nul homme ne porte plus loin que Lavater l'amour du beau et le sentiment exquis de la forme. Il se prosterne devant la pureté grecque, mais il proscrit avec discernement les imitations modernes de cette beauté qui n'existe plus. Nous pensons bien tous que, sur cette terre dorée où tout était Dieu, l'homme l'était lui-même, et qu'il y avait dans la rectitude des lignes de sa forme quelque chose de surhumain qui n'a fait que dégénérer et s'effacer depuis. Il y a des races d'hommes qui périssent; cependant Lavater eût été moins absolu dans cette opinion, s'il eût vu beaucoup de figures orientales. Je me souviens d'avoir rencontré sur les quais de Venise des Arméniens presque aussi beaux que des dieux de l'Olympe. Nous retrouvons encore, quoique rarement, dans nos contrées européennes, des visages assez grandioses pour servir de modèles à la statuaire antique, et je ne pense pas avec Lavater que la nature ne fait

point chez nous de lignes parfaitement droites et pures. Néanmoins j'approuve le physionomiste de critiquer ces *charges* de l'antiquité, que les peintres médiocres de son temps prenaient pour l'idéal. Il distingue les chefs-d'œuvre de la Grèce de ces têtes de médailles qui se frappaient grossièrement, et sur lesquelles la presque absence de front, la perpendicularité raide et courte du nez, la proéminence grotesque du menton et l'écartement des yeux ne produisent qu'une caricature affreuse de la beauté. Il s'afflige de voir que l'esprit d'un minutieux examen et d'un discernement rigoureux n'ait pas assez présidé à la connaissance que les plus grands peintres eux-mêmes ont prise de l'antique. Chez Raphaël, qu'il place à la tête des artistes, il trouve un peu d'exagération dans la perfection. « Partout, dit-il, nous retrouvons dans ses œuvres le *grand* qui fait son principal caractère; mais partout aussi nous apercevons le *défaut*. J'appelle *grand* ce qui produit un effet permanent et un plaisir toujours nouveau. J'appelle *défaut* ce qui est contraire à la nature et à la vérité. » Après un long et scientifique examen des incorrections et des sublimités des principales figures de Raphaël, après avoir démontré que telle tête d'ange ou de vierge perd de sa divinité pour avoir voulu dépasser la nature, Lavater termine son analyse par ce noble éloge :

« Raphaël est et sera toujours un homme apostolique, c'est-à-dire qu'il est à l'égard des peintres ce que les apôtres du Christ étaient à l'égard du reste des hommes; et autant il est supérieur par ses ouvrages à tous les artistes de sa classe, autant sa belle figure le distingue des formes ordinaires. — Où est le mortel qui lui ressemble? Quand je veux me remplir d'admiration pour la perfection des œuvres de Dieu, je n'ai qu'à me rappeler la forme de Raphaël! »

Cette passion sainte pour le beau, parce que, selon Lavater, la vraie beauté physique est inséparable de la beauté de l'ame, s'exprime en plusieurs endroits de son livre avec une véritable naïveté d'artiste. Voici ce qu'il dit à propos d'une bouche : « Cette bouche a de la douceur, de la délicatesse, de la circonspection, de la bonté et de la modestie. Une telle bouche est faite pour aimer et pour être aimée. » — Ailleurs, à propos de l'expression de la

chevelure, il s'écrie : « Ne serait-ce que par amour de ta chevelure, ô Algernon Sydney, je te salue. »

Je n'entrerai pas avec vous dans le détail du système de Lavater. Je suis convaincu pour ma part que ce système est bon, et que Lavater dut être un physionomiste presque infaillible. Mais je pense qu'un livre, si excellent qu'il soit, ne peut jamais être qu'une imparfaite initiation aux mystères de la science. Il serait à souhaiter que Lavater eût formé des disciples dignes de lui, et que la physiognomonie, telle qu'il parvint à la posséder, pût être enseignée et transmise par des cours et par des leçons, comme l'a été la phrénologie. Mais probablement le trésor d'expérience que cet homme extraordinaire avait amassé est descendu dans la tombe avec lui. Il n'a pu jouir que d'une gloire éphémère et très contestée.

Il serait donc imprudent et présomptueux de se croire physionomiste pour avoir lu le livre de Lavater, même avec toute l'attention possible. Il n'est pas de bonne démonstration sans l'application et l'exemple. Ici l'exemple est une planche gravée plus ou moins exactement. Ces gravures sont généralement fort médiocres, et fussent-elles meilleures, elles seraient loin encore de révéler à l'œil le plus clairvoyant toutes les variétés, toutes les finesses, toutes les complications du travail de la nature. Il faudrait pratiquer l'étude sur des sujets humains, comme on l'a fait pour Gall, mais la pratiquer ainsi sous la direction des maîtres; autrement la moindre erreur du dessinateur peut entraîner l'adepte dans une suite éternelle d'erreurs graves dans l'application. Je n'oserais certainement pas établir désormais de jugement sur une physionomie tant soit peu compliquée; j'y mettrais infiniment plus de scrupule qu'il ne m'est arrivé jusqu'ici d'en avoir en m'abandonnant à mon instinct ou à de certaines notions grossières que nous avons tous de la physiognomonie sans l'avoir étudiée : notions bien hardies et bien fausses pour la plupart, je vous assure.

Il me suffira de vous dire que Lavater distingue deux modes d'observation : celui des parties molles de la figure et celui des parties solides. Les parties solides, le front, les plans immobiles, la courbe du nez, le contour du menton, indiquent les *facultés*.

Les parties molles, la peau, les chairs, les cartilages et les membranes, par leurs altérations ou leur pureté, par la couleur, par l'attitude, par les plis, par la tension, par l'excroissance ou la réduction, révèlent les *habitudes* de la vie, les vices ou les vertus, tout ce qui a été *acquis* : la conformation osseuse n'indique que ce qui a été *donné* par la nature, et c'est ainsi que la grandeur se rencontre souvent sur le haut d'un visage, dont le bas décèle la sensualité passée à l'état d'abrutissement. Il ne faut pas oublier que Lavater est chrétien et spiritualiste. Il pense, comme vous et moi, que l'homme est *libre*, qu'il reçoit des mains de la Providence sa part toujours équitable dans le grand héritage du bien et du mal que lui légua le premier homme, et qu'il lui est donné de la force en raison de ses appétits, tant qu'il ne foule pas aux pieds la pensée de l'entretenir par ses efforts sur lui-même. Les matérialistes admettent bien aussi, je suppose, l'influence de l'éducation et de l'expérience sur l'organisation, et en adjugeant au hasard l'explication de toutes les destinées humaines, on reconnaît tout aussi vite les variations que les changemens et les vicissitudes de la pensée et du caractère impriment à la partie matérielle de notre être. Ainsi l'attitude du corps entier, la forme et l'attitude de tous les membres, la démarche, le geste, tout révèle dans l'homme le caractère qu'il a, ou celui qu'il veut se donner. Tout le talent de l'observateur consiste à distinguer la réalité de l'affectation, quelque savante et soutenue qu'elle soit. Voici ce que dit Lavater d'un homme qui s'appuie sur ses reins, les jambes écartées et les mains derrière le dos.

« Jamais l'homme modeste et sensé ne prendra une pareille attitude; ce maintien suppose nécessairement de l'affectation et de l'ostentation, un homme qui veut s'accréditer à force de prétentions, une tête éventée, etc. »

Certes, Lavater n'eût pas appliqué cette observation à Napoléon, et d'ailleurs elle est si juste, qu'elle explique le rire méprisant qui s'empare de tout homme de bon sens en voyant sur nos théâtres un histrion présenter la charge insolente de l'homme de génie. Talma a pu seul l'imiter, parce que Talma dans sa classe était un homme de génie, lui aussi.

En général, si, après avoir lu Lavater, vous faites l'application

de vos souvenirs à des hommes d'exception, vous serez frappé de la vérité de ses décisions. Ces caractères étant tranchés et hardiment dessinés par la nature, vous y verrez des exemples éclatans, appréciables au premier coup d'œil. Il n'en sera pas de même pour les sujets médiocres. Leurs petites vertus et leurs petits vices seront mollement accusés sur des visages insignifians. Leur médiocrité résulte d'un ensemble de facultés vulgaires dont pas une n'est l'intelligence, pas une l'idiotisme. Diverses doses d'aptitudes, dont pas une n'envahit précisément les autres, donnent au visage plusieurs expressions dont pas une n'est la principale et la dominante. Comment prononcer sur de telles physionomies, à moins d'une habileté et d'une patience excessives? Cependant le bon Lavater qui ne dédaigne rien, et qui prend plaisir à relever et à encourager tout bon instinct, quelque peu développé qu'il soit, nous fait lire de force, sur ces visages sans attrait, la finesse, l'esprit d'ordre, le bon sens, la mémoire; s'il n'y trouve pas ces qualités, il y trouve à estimer la candeur, la douceur, la probité. Un mendiant lui tend un jour la main : Combien vous faut-il, mon ami? s'écrie le physionomiste frappé de l'honnêteté qu'exprime ce visage. — Je voudrais bien avoir neuf sous, répond le bonhomme. — Les voici, reprend le physionomiste; pourquoi ne m'en demandez-vous pas davantage? je vous donnerai tout ce que vous me demanderez. — Je vous assure, monsieur, dit le pauvre, que j'ai là tout ce qu'il me faut.

On amène devant Lavater un garçon et une jeune fille : l'une qui demande du pain pour le fruit de ses amours avec le jeune homme, l'autre qui accuse la jeune fille d'être une débauchée et une trompeuse. Celui-ci émeut tout son auditoire par une assurance extraordinaire et toutes les apparences d'une vertueuse indignation; l'autre est troublée, elle ne sait que pleurer et demander à Dieu de faire connaître la vérité. Lavater est incertain; il les examine attentivement et prononce en faveur de la jeune fille. Bientôt, après avoir satisfait à la loi, le jeune homme avoue ses torts. Lavater raconte cette aventure d'une manière touchante, et qui rappelle les drames à sentiment de Kotzebüe.

La grande différence entre les observations de Gall et celles de Lavater, en ce qui concerne la phrénologie, c'est que l'un

fait résider les facultés les plus importantes dans la partie antérieure de la tête, et se borne à penser que l'autre face du crâne *ne doit pas être indifférente* à quiconque en voudra faire l'objet d'une étude spéciale; tandis que l'autre, dédaignant l'étude de la face humaine, dessine au crayon, sur tout le crâne, le siége des facultés et des instincts. Je crains que Gall n'ait cherché l'originalité d'un système aux dépens d'une des faces de la vérité. En ne voulant pas être le disciple et le continuateur de Lavater, en voulant *créer* à tout prix une science, il est tombé dans de graves préventions. Diviser ainsi l'ame par compartimens symétriques comme les cases d'un échiquier, me semble une décision trop rigoureuse pour n'être pas empreinte d'un peu de charlatanisme. Je trouve plus de noblesse, plus de grandeur, et en même temps plus de vraisemblance dans ce vaste coup d'œil de Lavater qui embrasse tout l'être et l'interroge dans ses moindres mouvemens.

Je ne connais pas assez le système de Gall pour discuter davantage sur ce sujet. D'ailleurs, je vous l'ai dit, ce n'est pas par une dissertation sur la physiognomonie que je veux vous engager à lire Lavater. C'est en vous recommandant ce livre comme une œuvre édifiante, éloquente, pleine d'intérêt, d'onction et de charme. Vous y trouverez, dans les parties les plus systématiques, le même élan de bonté, le même besoin de tendresse et de sympathie; en même temps, une connaissance si approfondie des mystères et des contradictions de l'homme moral, que cela seul suffirait pour constituer une œuvre de génie. Voici un fragment où vous trouverez à la fois l'esprit de système, la chaleur de l'éloquence, la haute science du cœur humain et l'enthousiasme de la bonté. Il s'agit de l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres.

« La conformité du système osseux suppose aussi celle des nerfs et des muscles. Il est vrai, cependant, que la différence de l'éducation peut affecter ceux-ci de manière qu'un œil expérimenté ne sera plus en état de trouver les points d'attraction. Mais rapprochez ces deux formes fondamentales qui se ressemblent, elles s'attireront mutuellement; écartez ensuite les entraves qui les gênaient, et bientôt la nature triomphera. Elles se reconnaîtront comme *chair de leur chair* et comme *os de leurs os*. Bien plus:

les visages même qui diffèrent par la forme fondamentale, peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler; et s'ils sont d'un caractère tendre, sensible, susceptible, cette conformité établira entre eux, avec le temps, un rapport de physionomie qui n'en sera que plus frappant. . . . .
L'assimilation m'a toujours paru plus frappante dans le cas où, sans aucune intervention étrangère, le hasard réunissait un génie purement communicatif et un génie purement fait pour recevoir, lesquels s'attachaient l'un à l'autre par inclination ou par besoin. Le premier avait-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qui lui était nécessaire, l'assimilation de leurs physionomies cessait aussi. Elle avait atteint, pour ainsi dire, *son degré de satiété*.

« Encore un mot à toi, jeune homme trop facile et trop sensible! Sois circonspect dans tes liaisons, et ne va point aveuglément te jeter entre les bras d'un ami que tu n'as pas suffisamment éprouvé. Une fausse apparence de sympathie pourra te séduire, garde-toi de t'y livrer. Sans doute, il existe quelqu'un dont l'ame est à l'unisson de la tienne. Prends patience; il se présentera tôt au tard, et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élèvera, il te donnera ce qui te manque, et il t'ôtera ce qui t'est à charge; le feu de ses regards animera les tiens, sa voix harmonieuse adoucira la rudesse de la tienne, sa prudence réfléchie calmera ta vivacité impétueuse; la tendresse qu'il te porte s'imprimera dans les traits de ton visage, et tous ceux qui le connaissent le reconnaîtront en toi. Tu seras ce qu'il est, et tu n'en resteras pas moins ce que tu es. Le sentiment de l'amitié te fera découvrir en lui des qualités qu'un œil indifférent apercevrait à peine. C'est cette faculté de voir et de sentir ce qu'il y a de divin dans ton ami, qui assimilera ta physionomie à la sienne. »

Voici un portrait du débauché, qui me semble digne d'un haut talent de prédication.

« La paresse, l'oisiveté, l'intempérance, ont défiguré ce visage. Ce n'est pas ainsi, du moins, que la nature avait formé ces traits. Ce regard, ces lèvres, ces rides expriment une soif impatiente et qu'il est impossible d'apaiser. Tout ce visage annonce un homme qui veut et ne peut pas, qui sent aussi vivement le besoin que l'impuissance de le satisfaire. Dans l'original, c'est surtout le re-

gard qui doit marquer ce désir toujours contrarié et toujours renaissant, qui est en même temps la suite et l'indice de la nonchalance et de la débauche.

« Jeune homme, regarde le vice, quel qu'il soit, sous sa véritable forme ; c'en est assez pour le fuir à jamais. »

Est-il rien de plus beau et de plus attrayant que cette peinture de l'amitié ? Est-il rien de plus effrayant que cette peinture du vice ? Lavater cite à ce propos une strophe d'un cantique de Gellert, dont la traduction ne me semble manquer ni de la force ni de la naïveté qui doivent caractériser ces sortes d'ouvrages.

O toi, dont l'aspect épouvante,
Que ta jeunesse était brillante !
Hélas ! où sont tes agrémens ?
De la destruction l'image
Sillonne déjà ton visage,
Et prêche tes égaremens.

Les réflexions de Lavater sur une planche gravée, qui représente la figure de Voltaire dans plus de vingt attitudes différentes, ne sont pas moins remarquables par leur sagesse et leur vérité.

« Nous voyons ici un personnage plus grand, plus énergique que nous. Nous sentons notre faiblesse en sa présence, mais sans qu'il nous agrandisse ; au lieu que chaque être qui est à la fois grand et bon, ne réveille pas seulement en nous le sentiment de notre faiblesse, mais par un charme secret nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous communique quelque chose de sa grandeur. Non contens d'admirer, nous aimons, et loin d'être accablés du poids de sa supériorité, notre cœur agrandi se dilate et s'ouvre à la joie. Il s'en faut bien que ces visages de Voltaire produisent un effet semblable. En les voyant, on a lieu d'attendre ou d'appréhender un trait satirique, une saillie mordante. Ils humilient l'amour-propre et terrassent la médiocrité. »

Il n'est pas un lecteur de Lavater qui n'ait cherché avidement, dans la galerie de ses portraits, une ressemblance physique avec soi-même, et, dans l'application de cette même physionomie, la clé de sa propre organisation et de sa propre destinée. Malgré soi, l'esprit s'y attache avec une inquiétude superstitieuse. Or, je vous

dirai qu'une figure plus maigre, plus mâle et plus âgée que celle de votre meilleur ami, mais empreinte d'une ressemblance linéaire très frappante, est accompagnée de cette analyse. Vous jugerez mieux que moi de la ressemblance morale. Quant à moi, je m'abstiens de prononcer, votre meilleur ami étant l'individu que j'ai pu juger avec le moins d'impartialité, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune. — Le portrait est celui d'un peintre médiocre, Henri Fuessli.

« Il nous faut caractériser cette physionomie, et nous en dirons bien des choses. La courbe que décrit le profil dans son ensemble est déjà des plus remarquables; elle indique un caractère énergique qui ne connaît point d'entraves. Le front, par ses contours et sa position, convient plus au poète qu'au penseur; j'y découvre plus de force que de douceur, le feu de l'imagination plutôt que le sang-froid de la raison. Le nez semble être le siége d'un esprit hardi. La bouche promet un esprit d'application et de précision; et cependant il en coûte à cet artiste de mettre la dernière main à son œuvre. Sa grande vivacité l'emporte sur la mesure d'attention et d'exactitude dont le doua la nature, et qu'on reconnaît encore dans les détails de ses ouvrages. Quelquefois même on y trouve des endroits d'un fini recherché, qui contrastent singulièrement avec la négligence de l'ensemble.

« On pourra se douter aisément qu'il est sujet à des mouvemens impétueux. Mais dira-t-on qu'il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès? — Rien n'est pourtant plus vrai, quoique d'un autre côté son amour ait toujours besoin d'être réveillé par la présence de l'objet aimé; absent, il l'oublie, et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant tant qu'elle restera près de lui. Si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. Il a besoin d'être frappé pour être entraîné; quoique capable des plus grandes actions, la moindre complaisance lui coûte. Son imagination vise toujours au sublime, et se plaît aux prodiges. Le sanctuaire des graces ne lui est pas fermé; mais il n'aime point à leur sacrifier. On remarque dans les principales figures de ses tableaux une sorte de tension qui, à la vérité, n'est pas commune, mais qu'il pousse souvent jusqu'à l'exagération, aux dépens de la raison. Personne n'aime avec plus

de tendresse; le sentiment de l'amour se peint dans son regard; mais la forme et le système osseux de son visage caractérisent en lui le goût des scènes terribles, des actes de puissance, et l'énergie qu'elles exigent.

« La nature le forma pour être poète, peintre ou orateur. Mais le sort inexorable ne proportionne pas toujours la volonté à nos forces; il distribue quelquefois une riche mesure de volonté à des ames communes, dont les facultés sont très bornées, et souvent il assigne aux grandes facultés une volonté faible et impuissante. »

Je ne sais s'il existe une biographie de Jean-Gaspard Lavater; sa vie doit être aussi belle et aussi édifiante que ses écrits. Si j'étais comme vous en Suisse, je voudrais aller à Zurich, exprès pour recueillir des documens sur la destinée de cet homme évangélique. Mais quoi! son nom est peut-être déjà effacé de la mémoire de ses compatriotes; à peine reste-t-il une pierre tumulaire qui le conserve? Si vous avez passé par là, dites-moi ce qui en est.

Au reste, on peut dire que l'on connaît les actions de l'homme quand on connaît son ame, et je vous recommande de lire en entier son portrait fait par lui-même, à côté de la planche qui le représente. C'est en apparence une organisation très délicate, très fine, très exquise. Sans vous aider de la description, vous reconnaîtrez des facultés spéciales, je dirais presque fatales; la tranquillité de l'ame jetant une grande douceur sur un visage mobile; la sérénité de la vertu brillant à travers le léger voile d'une complexion irritable, impressionnable, nerveuse au plus haut degré. — Voici le résumé de l'analyse détaillée qu'il nous donne de sa figure et de son caractère.

« Sans connaître l'original, je dirais avec pleine certitude que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif et rapide, mais qui ne conserve pas long-temps les premières impressions; un esprit clair, qui ne cherche qu'à s'instruire, et qui s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; plus de jugement que de raison; un grand calme avec beaucoup d'activité, et de la facilité à proportion. Cet homme, dirais-je encore, n'est pas fait pour le métier des armes ni pour le travail du cabinet. Un rien

l'oppresse ; laissez-le agir librement, il n'est que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité transforment un grain de sable en une montagne. Mais, grace à son élasticité naturelle, une montagne souvent ne lui pèse pas plus qu'un grain de sable.

« Il aime, sans avoir été jamais amoureux. Pas un de ses amis ne s'est encore détaché de lui. Son caractère pensif le ramène sans cesse aux préceptes qu'il s'est tracés, et dont il s'est fait cette espèce de code :

« Sois ce que tu es ; que rien ne soit grand ni petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Fixe ton attention sur ce que tu fais comme si tu n'avais que cela seul à faire. Celui qui a bien agi dans le moment actuel a fait une bonne action pour toute l'éternité. Simplifie les objets, soit en agissant, soit en jouissant, soit en souffrant. Donne ton cœur à celui qui gouverne les cœurs. Sois juste et exact dans les plus petits détails. Espère en l'avenir. Sache attendre, sache jouir de tout et apprends à te passer de tout. »

Il est intéressant de lui entendre raconter de quelle sorte il devint passionné pour la physiognomonie. « Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, dit-il, je ne m'étais pas encore imaginé de faire des remarques sur les physionomies. Quelquefois cependant, à la première vue de certains visages, j'éprouvais une sorte de tressaillement qui durait encore quelques instans après le départ de la personne, sans que j'en susse la cause, ou même sans que je songeasse à la physionomie qui l'avait produit. »

Pour moi, j'ai toujours pensé que certaines organisations sont si exquises, qu'elles possèdent des facultés presque divinatoires. En elles, l'enveloppe terrestre est si éthérée, si diaphane, si impressionnable, que l'esprit qui les anime semble voir et pénétrer à travers la matière qui enveloppe ou compose le monde extérieur. Leur fibre est si tendre et si déliée, que tout ce qui échappe aux sens grossiers des autres hommes la fait vibrer, comme la moindre brise émeut et fait frémir les cordes d'une harpe éolique. Vous devez être de ces organisations perfectionnées et quasi-angéliques, mon cher Frantz. Votre physionomie, votre complexion, votre imagination, votre génie, décèlent ces facultés dont le ciel dote ses *vases d'élection.* Moi, je suis de ceux qui dorment la nuit, qui marchent et

mangent durant le jour. J'ai une de ces organisations actives, robustes, insouciantes, rompues à la fatigue, sur lesquelles s'émoussent toutes les délicatesses de la perception et toutes les révélations du sens magnétique. J'ai trop vécu en paysan, en bohémien, en soldat. J'ai épaissi mon écorce, j'ai durci la peau de mes pieds sur les pierres de tous les chemins, et je me rappelle avec étonnement ces jours de ma jeunesse où la moindre inquiétude ou la moindre espérance me crispait comme une sensitive. Pourquoi suis-je devenu un rocher?

Ainsi l'a voulu ma destinée; mais, en devenant rude et sauvage, je n'en suis pas moins resté dévot jusqu'à la superstition envers les organisations supérieures. Plus je me sens retourner à la condition du travailleur vulgaire, plus j'ai de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité, et qui semblent lire dans les mystères du monde surnaturel. J'ai une frayeur affreuse des fatalistes, des sorciers, des somnambules, des inspirés, des devins et des pythonisses, car je ne suis pas brave. Je ne crains jamais rien, parce que je ne pressens et ne prévois jamais rien. Mais si on frappe mon imagination par une apparence de sorcellerie ou de divinité, j'ai un tel goût pour le prodigieux, que je suis capable de me livrer à l'étrange et inexplicable attrait de la peur.

Le pouvoir de Lavater sur moi eût été immense, si je l'eusse connu, puisque, du fond de la tombe, sa puissance intellectuelle, jointe à tant de vertu et à une si profonde sagesse, fait sur mon cœur une impression si vive et si absolue. Depuis que je suis confiné dans cette retraite, le souvenir de tout ce qui m'est cher ne se présente plus à moi qu'à travers le miroir magique qu'il a mis devant mes yeux. Je salue à l'aspect de vos spectres chéris, ô mes amis! ô mes maîtres! les trésors de grandeur ou de bonté qui sont en vous, et que le doigt de Dieu a révélés en caractères sacrés sur vos nobles fronts! La voute immense du crâne chauve d'Everard, si belle et si vaste, si parfaite et si complète dans ses contours, qu'on ne sait quelle magnifique faculté domine en lui toutes les autres; ce nez, ce menton et ce sourcil dont l'énergie ferait trembler si la délicatesse exquise de l'intelligence ne résidait dans la narine, la bonté surhumaine dans le regard, et la sagesse in-

dulgente dans les lèvres; cette tête, qui est à la fois celle d'un héros et celle d'un saint, m'apparaît dans mes rêves à côté de la face austère et terrible du grand La Mennais. Ici le front est un mur raide et uni, une table d'airain, siége d'une vigueur indomptable, et *sillonnée*, comme celle d'Everard, *entre les sourcils, de ces incisions perpendiculaires qui appartiennent exclusivement*, dit Lavater, *à des gens d'une haute capacité, qui pensent sainement et noblement.* La chute rigide du profil, et l'étroitesse anguleuse de la face, conviennent sans aucun doute à la probité inflexible, à l'austérité cénobitique, au travail incessant d'une pensée ardente et vaste comme le ciel. Mais le sourire qui vient tout d'un coup humaniser ce visage change ma terreur en confiance, mon respect en adoration. Les voyez-vous se donner la main, ces deux hommes d'une constitution si frêle, qui ont paru cependant comme des géans devant les Parisiens étonnés, lorsque la défense d'une sainte cause les tira dernièrement de leur retraite, et les éleva sur la montagne de Jérusalem pour prier et pour menacer, pour bénir le peuple et pour faire trembler les pharisiens et les docteurs de la loi jusque dans leur synagogue?

Moi je les vois sans cesse, quand j'erre, le soir, dans les vastes chambres obscures de ma maison déserte. Je vois derrière eux Lavater avec son regard clair et limpide, son nez pointu, indice de finesse et de pénétration, sa ressemblance ennoblie avec Erasme, son geste paternel et sa parole miséricordieuse et fervente. Je l'entends me dire: « Va, suis-les, tâche de leur ressembler, voilà tes maîtres, voilà tes guides; recueille leurs conseils, observe leurs préceptes, répète les formules saintes de leurs prières. Ils connaissent Dieu, ils t'enseigneront ses voies. Va, mon fils, que tes plaies se guérissent, que tes blessures se ferment, que ton âme soit purifiée, qu'elle revête une robe nouvelle, que le Seigneur te bénisse et te remette au nombre de ses ouailles. »

Et puis, je vois passer aussi des fantômes moins imposans, mais pleins de grace ou de charme. Ce sont mes compagnons, ce sont mes frères. C'est vous surtout, mon cher Frantz, que je place dans un tableau inondé de lumière, apparition magique qui surgit dans les ténèbres de mes soirées méditatives. A la lueur des bougies, à travers l'auréole d'admiration qui vous couronne et vous en-

loppe, j'aime, tandis que vos doigts sèment de merveilles nouvelles les merveilles de Weber, à rencontrer votre regard affectueux qui redescend vers moi et semble me dire : « Frère, me comprends-tu ? c'est à ton ame que je parle. » — Oui, jeune ami, oui, artiste inspiré, je comprends cette langue divine et ne puis la parler. Que ne suis-je peintre du moins, pour fixer sur votre image ces éclairs célestes qui l'embrasent et l'illuminent, lorsque le dieu descend sur vous, lorsqu'une flamme bleuâtre court dans vos cheveux, et que la plus chaste des muses se penche vers nous en souriant !

Mais si je faisais ce tableau, je n'y voudrais pas oublier ce charmant personnage de Puzzi, votre élève bien-aimé. Raphaël et Tebaldeo, son jeune ami, ne parurent jamais avec plus de grâce devant Dieu et devant les hommes que vous deux, mes chers enfans, lorsque je vous vis un soir, à travers l'orchestre aux cent voix, quand tout se taisait pour écouter votre improvisation, et que l'enfant debout derrière vous, pâle, ému, immobile comme un marbre, et cependant tremblant comme une fleur près de s'effeuiller, semblait aspirer l'harmonie par tous ses pores et entr'ouvrir ses lèvres pures pour boire le miel que vous lui versiez. On dit que les arts ont perdu leur poésie. Je ne m'en aperçois guère, en vérité. Les beaux jours de l'Italie ont-ils jamais produit une plus sainte et plus pieuse existence d'artiste que la vôtre, Frantz ? Et pour ne pas parler de plusieurs autres que nous savons, et que nous avons sujet de révérer, le ciel forma-t-il une plus belle ame, une intelligence plus exquise, une plus intéressante figure que celle de notre Herrmann, ou plutôt de notre Puzzi ? car il faut qu'il porte long-temps encore ce joli nom de guerre que vous avez sanctifié dans votre enfance, et qui vous a porté bonheur.

Eh quoi ! n'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été ? Mais qu'importe ? quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le spirituel petit chat Trozzi, des fleurs, quelques livres choisis, des vers sur-

tout (ô langue des dieux que j'entends aussi et ne puis parler non plus !), n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste? Lisez-moi des vers, improvisez-moi sur le piano ces délicieuses pastorales qui font pleurer le vieux Everard et moi, parce qu'elles nous rappellent nos jeunes ans, nos collines et les chèvres que nous paissions. Laissez-moi savourer pendant ce temps l'ivresse du latakia, ou tomber en extase dans un coin derrière une pile de carreaux. N'avons-nous pas vu de beaux jours? n'avons-nous pas été de bons enfans du Dieu qui bénit les cœurs simples? n'avons-nous pas vu fuir les heures, sans désirer d'en hâter le cours, comme font tous les hommes du siècle, pour arriver à je ne sais quel but misérable d'ambition ou de vanité? Vous souvenez-vous de Puzzi assis aux pieds du saint de la Bretagne, qui lui disait de si belles choses avec une bonté et une simplicité d'apôtre? vous souvenez-vous d'Everard plongé dans un triste ravissement pendant que vous faisiez de la musique, et se levant tout à coup pour vous dire de sa voix profonde : « Jeune homme, vous êtes grand ! » et de mon frère Emmanuel qui me cachait dans une des vastes poches de sa redingote pour entrer à la chambre des pairs, et qui, en rentrant chez moi, me posait sur le piano, en vous disant : « Une autre fois, vous mettrez mon cher frère dans un cornet de papier, afin qu'il ne dérange pas sa chevelure. » Vous souvenez-vous de cette blonde péri à la robe d'azur, aimable et noble créature, qui descendit un soir du ciel dans le grenier du poète, et s'assit entre nous deux, comme les merveilleuses princesses qui apparaissent aux pauvres artistes dans les joyeux contes d'Hoffmann? Vous souvenez-vous de cette autre visite moins fantastique, mais grotesque en revanche, où nous nous conduisîmes en écoliers effrontés? au point que j'en ris encore, seul dans les ténèbres de la nuit..... Chut! les échos de la maison déserte, peu habitués à une pareille inconvenance, s'éveillent et me répondent d'un ton irrité. Les dieux lares se regardent avec étonnement, et délibèrent de me chasser. — Pardon et soumission devant vous, hôtes mystérieux qui souffrez ici ma présence! vous savez que je vous respecte et vous crains; vous savez que je n'ai pas ouvert les persiennes aux rayons du soleil depuis que j'habite parmi vous;



vous savez que je n'ai pas relevé les rideaux pour faire pénétrer les regards profanes des voisins dans vos retraites sacrées. Je n'ai pas cueilli les fleurs du préau. Je n'ai pas brisé les rameaux de la vigne qui tapisse les murs. J'ai lu le beau livre de Lavater avec précaution et sans en essuyer la vénérable poussière. Je n'ai dérangé aucun meuble. Je n'ai brisé aucune plante. J'ai marché sur la pointe du pied durant les nuits, pour ne point troubler la solennité de vos mystères. Ne me bannissez pas, ô dieux amis de l'homme pieux ! n'envoyez point les larves et les harpies me tourmenter dans mon sommeil, et si vous m'apparaissez, que ce soit sous la forme des ombres de mes pères, avec leurs paroles de conseil et d'encouragement sur les lèvres.

Il est remarquable qu'étant excessivement poltron, j'aime autant la vie d'anachorète. C'est que j'aime ma peur elle-même : elle me détache du monde réel, et les émotions qu'elle me procure me font sentir vivement combien je suis spiritualiste dans mes croyances et dans mes superstitions. La nuit, quand la lune se couche derrière les flèches d'architecture *flamboyante* de la cathédrale, il passe, dans les pampres qui couronnent le seuil, des brises soudaines qui ressemblent aux frissons convulsifs de la souffrance. Je songe alors aux ames du purgatoire, et je prie Dieu d'abréger leurs maux et leur attente. D'autres fois, lorsque je suis assis sous le timpan fleuronné de cette jolie porte gothique encadrée de feuillage, qui me rappelle les amours de Faust et de Marguerite, il arrive tout à coup à côté de moi, sans que je l'aie entendu venir, un gros chat noir, qui miaule d'une voix lamentable en me présentant son dos hérissé d'où s'échappent des étincelles électriques, dès que j'y porte la main. C'est le chat du voisin qui vient par les toits et qui me rend le service gratuit de me délivrer des rats insolens. Eh bien ! malgré ses bons offices, ce matou a une figure diabolique ; ses yeux luisent dans la nuit comme des charbons ardens, et ses contorsions ont quelque chose d'infernal. Je n'oserais refuser de lui gratter l'oreille et de lui lisser le dos, car je craindrais qu'il ne prît tout d'un coup sa véritable forme et qu'il ne s'envolât par les airs avec un grand éclat de rire. Quand même il n'y a ni chat, ni brise dans le préau, il s'y fait des bruits étranges que j'ai été long-temps à m'expliquer. C'est un écrou-

lement continuel de sable, des tuiles du toit qui, tombant dans les pampres, éveillent mille autres bruits dans leurs feuilles émues; c'est à croire qu'une nuée de sorcières et de manches à balais prennent leurs ébats sur les combles. Mais c'est tout simplement la maison qui tombe en poussière, en attendant qu'elle tombe en ruines; elle se lézarde, s'écaille, et à chaque instant sème du gravier dans mes cheveux. Eh quoi! chère maison déserte, tu veux déjà t'écrouler! tu dureras donc si peu de temps? Asile sacré où j'ai médité seul et dans le silence une si belle page de ma vie, seuil hospitalier que je veux baiser en partant, murailles sonores où j'ai dormi si paisiblement sous l'aile de mon ange gardien, asile étroit et simple, beau de propreté et d'ordre au dedans, délicieux d'abandon et de désordre au dehors, n'étais-tu pas déjà mon refuge et mon abri? ne m'appartenais-tu pas en quelque sorte? et ne te préférais-je pas aux palais que les hommes recherchent? Ah! tu aurais suffi aux besoins et aux désirs de ma vie entière. J'aurais lu les pères de l'église et les traités des saints sur la vie solitaire, dans ta monastique enceinte! J'aurais fait ici de beaux rêves de perfection, si faciles à exécuter loin des bruits du monde et des vains discours des hommes! je m'y serais purifié des souillures de la vie; je m'y serais enseveli comme dans un cercueil de marbre sans tache; j'aurais mis tes vieux murs et tes rideaux de vigne en fleurs entre le siècle pervers et mon ame timorée. Je n'en serais sorti que pour essayer de bonnes œuvres, j'y serais rentré dès que ma tâche eût été accomplie, afin de ne pas en commettre de mauvaises; et tu veux déjà retourner à la terre, des entrailles de laquelle tes matériaux sont sortis! Fatiguée d'obéir aux volontés de l'homme, tu veux te briser et t'abattre pour te reposer, matière que la pensée humaine avait animée! Et quand je repasserai ici, je ne trouverai peut-être plus que des ruines, à cette place où j'ai salué des lambris hospitaliers! — Mais de quoi m'occupé-je, ô insensé! Insecte à peine éclos ce matin, je m'inquiète de la destruction de la pierre et de la courte durée du ciment séculaire, quand ce soir je ne serai déjà plus; je plains ces murs qui se fendent, et les rides qui s'amassent à mon front, je ne les compte pas. Avant que ces herbes soient flétries, mes cheveux peut-être auront quitté mon crâne; avant que

la gelée du prochain hiver ait partagé ces dalles, mon cœur se sera à jamais glacé dans la tombe. Qu'est-ce que la vie de l'homme dont il compte tous les instans, sachant que le dernier s'approche et qu'il n'y échappera pas? Ces murs, ces festons de lierre, ces tilleuls que le houblon embrasse, ces grands pignons qui semblent vouloir déchirer le ciel et que ronge l'humidité de la lune, tout cela songe-t-il à la destruction? toutes ces choses entendent-elles le balancier de l'horloge? est-ce pour elles que le timbre impitoyable mesure et compte le temps? Il n'y a que toi ici, homme mélancolique, créature éphémère et craintive, qui saches quelle heure il est; toi seul comprends cette voix lugubre qui part du clocher et qui coupe ta vie par petites portions égales sans jamais s'arrêter ou se ralentir. Va, prends ton bâton et voyage, tu pourras revenir et trouver la maison debout. Telle qu'elle est, elle durera plus que toi; il faudra encore des années pour l'anéantir, un coup de vent te balaiera peut-être demain!

. . . .

La nuit dernière un grand vacarme a troublé mon sommeil; on a sonné à rompre la cloche, on a frappé à enfoncer la porte. Enfin on m'a crié à travers le guichet, comme dans les comédies de Molière : — Ouvrez, de par le roi. — Cette fois je n'ai pas eu peur; que peut-on craindre des hommes quand on a un passeport en règle dans sa poche? La gendarmerie a trouvé le mien orthodoxe, et pourtant les rayons de lumière qu'on aperçoit parfois le soir aux fenêtres de cette maison inhabitée, le dîner pythagorique qui passe tous les jours par le guichet, ont été pour quelques voisins un grand sujet de crainte et de scandale. D'abord la lumière m'avait fait passer pour un esprit; mais le dîner, en révélant mon existence matérielle, m'a donné l'air d'un conspirateur. Il a fallu aller ce matin rendre compte de ma conduite aux magistrats. Mon innocence a été bientôt reconnue; mais j'ai appris, chemin faisant, que, pendant ma retraite, la face de la France avait été changée. L'explosion d'une machine infernale, dont les résultats ont été bien assez funestes par eux-mêmes, a donné au despotisme de prétendus droits sur les plus purs ou sur les plus paî-

sibles d'entre nos frères. On s'attend à des actes féroces de ce pouvoir insolent qui s'intitule l'ordre et la justice. Allons, soit! Frantz, la vie est la vie; il y aura à souffrir, il y aura à travailler tant qu'il y aura à vivre. Un désastre de plus ou de moins nous renversera-t-il? L'homme est libre par la volonté de Dieu. On peut enchaîner et faire périr le corps, on ne peut asservir l'homme moral. On dit qu'il y aura contre nos amis des sentences de mort et d'ostracisme : nous ne sommes rien en politique, nous autres, mais nous sommes les enfans de ceux qu'on veut frapper. Je sais qui vous suivrez sur l'échafaud ou dans l'exil; vous savez pour qui j'en ferai autant. Ainsi, nous nous reverrons peut-être, Frantz, non plus comme d'heureux voyageurs, non plus comme de gais artistes dans les riantes vallées de la Suisse, ou dans les salles de concert, ou dans l'heureuse mansarde de Paris; mais bien sur l'autre rive de l'Océan, ou dans les prisons, ou au pied d'un échafaud; car il est facile de partager le sort de ceux qu'on aime, quand on est bien décidé à le faire; si faible et si obscur qu'on soit, on peut obtenir de la miséricorde d'un ennemi qu'il vous tue ou qu'il vous enchaîne. Ils veulent faire des martyrs, dit-on: Dieu soit loué! notre cause est gagnée devant le tribunal de la postérité. Bonjour, mon frère Frantz; soyons gais; ce ne sont plus des temps de désolation que ceux où l'on peut se dévouer pour quelqu'un et mourir pour quelque chose. Que peut-on nous ôter, à nous qui n'avons jamais rien demandé au monde? Avons-nous quelque ambition folle dont il faudra guérir, quelque soif avide dont il faudra mourir? Malheureux sont ceux qui possèdent; ils ne pourront jamais rien sur ceux qui s'abstiennent. Nous ôtera-t-on les uns aux autres? pourra-t-on nous empêcher de vivre pour nos frères et de mourir avec eux?............

Pendant que j'étais dehors, mon ami et mon hôte de la maison déserte est revenu de la campagne. Il a fait faucher l'herbe de la cour, il a fait tailler la vigne; les fenêtres sont ouvertes, le jour et les mouches entrent dans les chambres; la maison est rangée selon lui, selon moi elle est ravagée. Ces mutilations, ce vandalisme, sont-ils un présage de ce qui va se passer en France? allons-y voir; je pars. Où irai-je? je ne sais; là où quelqu'un des

nôtres aura besoin de celui qui n'a besoin de personne, si ce n'est de Dieu ! Je reçois de vos nouvelles par une lettre de Puzzi : vous avez un piano en nacre de perle, vous en jouez auprès de la fenêtre, vis-à-vis le lac, vis-à-vis les neiges sublimes du Mont-Blanc. Frantz, cela est beau et bien ; c'est une vie noble et pure que la vôtre ; mais si nos saints sont persécutés, vous quitterez le lac, et le glacier, et le piano de nacre, comme je quitte Lavater, les pampres verts et la maison déserte, et vous prendrez le bâton du voyageur et le sac du pélerin, comme je le fais maintenant en vous embrassant, en vous disant adieu, frère, et *à revoir !*

George Sand.

L'ÉGYPTE MODERNE.

II.

LE MAHMOUDIEH. — LE DÉSERT. — LE NIL.

La voie qui conduit d'Alexandrie au Nil est le canal de Mahmoudieh, ouvrage de Mohamed-Ali. Dans le principe, plusieurs canaux rattachaient au Delta la capitale des Lagides. Ils furent tous coupés par Ganymède, eunuque du dernier roi de cette race, qui vint assiéger César renfermé dans la ville. L'eau venant à manquer, le général romain fit creuser un grand nombre de puits, les mêmes sans doute qu'on retrouve encore entre la place Menou et la porte du Mahmoudieh, dans la suite les préfets rétablirent les voies interceptées par l'eunuque Ganymède. Les Arabes eux-mêmes, bien que la canalisation de ce district n'ait pas résisté au vandalisme du bas-empire, eurent soin que les eaux du Nil vinssent arroser Alexandrie, palmier solitaire du rivage! mais les Turcs laissèrent tout combler par les sables, et jusqu'en 1820 le transport des voyageurs et des marchandises s'opéra par les caravanes ou par le cabotage, malgré les dangers du Boghaz de

Rosette, où périssaient annuellement un tiers des barques qui tentaient le passage.

Mohamed-Ali appréciait trop l'importance commerciale et militaire du seul port qu'il eût sur la Méditerranée, pour le laisser long-temps isolé du reste de ses états. Au mois de janvier 1820, il réunit trois cent treize mille paysans du Delta, et fit creuser un canal de quatre-vingt-un mille mètres de longueur, qui, passant entre le lac Maréotis et le lac Madieh, fut prendre l'eau du Nil au village d'El-Hatfeh, près de Fouah, et vint aboutir à la rade d'Alexandrie. L'ouvrage fut terminé en dix mois. Malheureusement à cette époque les ingénieurs français n'avaient pas encore apporté à l'Égypte le secours de leurs lumières et de leur philantropie. On n'avait su rassembler ni les instrumens ni les vivres nécessaires. Les ouvriers travaillaient sans relâche sous les coups de fouet des soldats, creusant la terre avec leurs mains, et inondés par l'eau qui filtrait de tous côtés. Douze mille d'entre eux succombèrent; c'était une fois plus de monde qu'il n'en avait fallu cette même année pour conquérir la Haute et la Basse Nubie.

Puisque nous avons parlé de la route, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire un mot des passeports, et du rapprochement qui vient naturellement à l'idée. Certes nous avons beaucoup à donner aux Orientaux, mais il ne faudrait pas croire que nous n'ayons rien à leur emprunter. Dans leur politesse instinctive, leur sentiment profond de la dignité personnelle, leur hospitalité peu démonstrative il est vrai, mais franche et généreuse, les Orientaux se montrent, tranchons le mot, plus civilisés que nous. L'accueil bienveillant que reçoivent chez eux les étrangers de la part des indigènes et auprès du pouvoir, le respect que tous témoignent pour l'indépendance du voyageur, est un noble exemple qui fait honte à nos mœurs égoïstes et à notre police ombrageuse. Remarquons en résumé, sans déduire ici toutes les circonstances qui peuvent modifier la valeur de notre observation, qu'en France, terre de liberté ou du moins de constitutionnalité, les gens les plus inoffensifs ont à subir l'ennui des signalemens, des interrogatoires, quelquefois même des arrestations, tandis qu'en Egypte, pays de bon plaisir et d'autocratie, deux mots obtenus facilement

et une fois pour toutes, vous mettent en mesure de parcourir sans plus de formalités une ligne de six cents lieues. J'ajouterai que les voyageurs n'achètent ces facilités au prix d'aucun péril. Le temps est passé où les fellahs voyaient des nuées de voleurs fondre sur leurs moissons : grace à Mohamed-Ali, la grande route et les chemins de traverse, c'est-à-dire le Nil et ses canaux, sont aussi sûrs aujourd'hui que les rues de nos villes. L'Egypte est peut-être la contrée où l'on voyage, non le plus rapidement, mais avec le moins de frais, de risques et d'entraves.

La kange, embarcation légère marchant à la voile et à l'aviron, est la voiture du pays. En Egypte, tous les gens aisés ont leur kange, comme à Venise leur gondole. Quant aux étrangers, il y a toujours près des embarcadères une flotte de louage à leur disposition. La barque du Delta, plus grande généralement que celle de l'Adriatique, est pontée dans toute sa longueur, et porte sur l'arrière une cabane divisée en deux compartimens destinés, l'un aux passagers, l'autre à leurs bagages. Le chiffre de l'équipage varie depuis trois jusqu'à trente hommes. Une voile à antenne d'une immense envergure entraîne rapidement l'esquif favorisé par le vent. S'agit-il de naviguer sur les canaux ou de remonter le Nil avec des vents contraires, les bateliers mettent pied à terre et hâlent la kange. Il leur arrive souvent de la traîner ainsi depuis le lever jusqu'au coucher d'un soleil brûlant, sans prendre de nourriture : le soir, halte d'une demi-heure pour manger quelques fèves et un peu de pain de *doura* ; puis ils reprennent leur collier pour toute la nuit, et continuent ainsi pendant quinze jours de suite.

Quels ressorts et quelle trempe que cette race arabe! Et en même temps quelle patience et quelle douceur! Il faut se représenter toute la puissance de l'habitude et des croyances religieuses, pour comprendre comment un peuple si énergique se laisse conduire à la baguette par une faible aristocratie, et se résigne si facilement à sa misère; car rien n'égale la misère des fellahs. Nos hameaux les plus pauvres sont des cités magnifiques auprès des villages du Mahmoudieh. A la vue de ces huttes de terre, on a peine à se persuader que de semblables taupinières soient destinées à abriter des hommes. Et quand on y pénètre, quels tableaux!

La nudité, l'éléphantiasis, les ophtalmies, la cécité, la lèpre. « *Bacchis! bacchis!* de l'argent! » c'est un cri général qui accueille votre arrivée et accompagne votre départ. — O les vingt mille cités d'Amasis, où êtes-vous? ô vieille Egypte, mère du monde, comme t'appellent tes enfans dans leur langue pompeuse, toi qui as tout donné au monde, lois, beaux arts, science, industrie, n'as-tu donc rien gardé pour toi? Et Mohamed-Ali, qui creuse des ports, qui bâtit des greniers, qui rouvre des canaux, que fait-il donc pour relever ces ruines vivantes? Les voyageurs qui l'ont jugé d'après les plaies de son peuple n'ont pu voir dans son besoin d'innovations qu'une désastreuse folie. Et nous aussi, nous souffrons des maux étalés sous nos yeux; mais avant de nous joindre aux accusateurs, prenons une connaissance plus complète des pièces du procès. La question est complexe, examinons-en toutes les faces; elle est profonde, attendons que nous ayons pu la sonder. Déjà nous avons cru reconnaître que, s'il y a du vrai dans les reproches adressés à la politique du pacha, souvent aussi ils se fondent sur une appréciation inexacte des hommes et des choses. Ces villages du Mahmoudieh, par exemple, sont malheureux sans doute, mais du moins leurs habitans travaillent et vivent. Avant l'ouverture du canal, quand l'intervalle des deux lacs était couvert par les sables, ils volaient ou mouraient de faim. Le Mahmoudieh, en déposant sur ses rives le limon du Nil, a modifié la nature et l'aspect du pays qu'il arrose : des cultivateurs ont pris à ferme ces terres nouvelles, et quoique leur bail soit onéreux, encore leur rapporte-t-il plus qu'autrefois la possession de sables stériles. Des jardins, des troupeaux, des champs de maïs et de coton, ont déjà substitué sur les bords du canal l'aspect de leurs paysages à la monotone aridité du désert. Bientôt le Mahmoudieh, véritable avenue d'Alexandrie, sera plus digne encore de sa destination. Le pacha vient d'ordonner d'élever sur ses berges un rideau d'ombrage, pour abriter, dit-il, des ardeurs du soleil, les Occidentaux qui viendront visiter le grand travail de son fleuve; car une gigantesque entreprise s'exécute aujourd'hui sur le Nil.

Mentionnons encore la ligne télégraphique du Caire, établissement moderne où l'on retrouve l'administration du vice-roi aidée de l'industrie française, et nous aurons signalé tout ce que la na-

vigation du canal présente de remarquable. Mais nous avons à parler d'une autre voie qui, moins commode, est cependant plus prompte, quand un khamsyn (1) violent ralentit la marche des kanges; cette voie, c'est le désert. Un jour que, retardée par le vent du sud, ma barque n'avançait pas au gré de mon impatience, je la quittai à six lieues d'Alexandrie, et, louant dans un village un chameau et deux ânes, je me dirigeai en droiture vers la prise d'eau du canal, à travers les sables qui s'étendent entre le Mahmoudieh et la branche de Rosette.

C'était au mois de mai; la nuit avait été très fraîche, et dans la matinée d'épais nuages nous défendaient encore contre la chaleur du jour; mais, à midi, toutes les vapeurs se dissipèrent, et l'atmosphère devint étouffante. Nous marchâmes d'abord sur un terrain crevassé, couvert tantôt de soude, tantôt d'une oseille rouge comme un pavé de granit. Bientôt toute végétation disparut, et le sol ne présenta plus qu'un sable fin et doré, largement ondé comme la mer par un vent frais, et en même temps ridé comme la surface d'un lac par une faible brise. Seulement ces flots et ces rides étaient immobiles : on eût dit un océan solidifié. Dans le vaste cercle qui se développait autour de nous, et dont nous formions le centre, rien n'apparaissait. Il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel, pas une plante sur la terre. Quelquefois pourtant des oiseaux voyageurs, des autruches, des hérons blancs passaient au-dessus de nos têtes, ou venaient s'abattre avec confiance près de notre petite caravane. Nous fîmes une halte, et les deux Arabes qui m'accompagnaient se mirent en prières.

Pour nous, citadins du centre de l'Europe, ensevelis pour ainsi dire dans nos rues fangeuses, dans nos promenades alignées, dans nos maisons obscures, dans toute cette vie factice que l'habitude nous impose, les impressions que nous recevons encore du monde physique se bornent à peu près aux exhalaisons de nos ruisseaux. Aussi l'athéisme ou l'indifférence eurent-ils bon marché de nos tendances religieuses, dès que nos mœurs casanières nous eurent complètement soustraits à l'influence des merveilles de la nature. Nous avons perdu le sentiment de Dieu en nous interceptant la vue

(1) Vent de sud

de son soleil, et quand le *bourgeoisisme* eut fait de nous des cœurs secs, le rationalisme eut beau jeu à nous rendre esprits forts. Il n'en est pas ainsi des peuples qui se trouvent en contact continuel avec le monde extérieur : les habitans des déserts, des montagnes ou des côtes maritimes puisent toujours dans les grandes scènes qui se déroulent sous leurs yeux une religiosité vraie et profonde. Comment, en effet, résister à cette éloquence des choses matérielles qui saisit en même temps toute l'ame et tous les sens? Le raisonneur le plus froid se serait uni de cœur à l'adoration de mes deux Arabes s'inclinant devant Allah, qui les éblouissait de sa gloire; il aurait répété avec eux : *Dieu est grand!* C'est que là, sous les traits ardens de l'astre qui le pénètre, au milieu de cette pluie de lumière dont il est inondé, quand il n'entend dans cet espace où le regard et la pensée se perdent, que le sable bruissant sous ses pas, l'athée lui-même est ébranlé dans ses systèmes, tout l'échafaudage de sa logique s'écroule, son cœur s'exalte, sa foi s'éveille, il devient prêtre; il n'argumente plus, il sent; il sent Dieu en lui et autour de lui, non plus seulement Dieu intelligence et pur esprit, mais aussi Dieu lumière et feu, Dieu immensité, Dieu terre et soleil, Dieu monde et vie universelle. Je compris alors, sous l'impression qui me dominait, pourquoi la ville que je venais de quitter, pourquoi Alexandrie, destinée surtout à l'industrie, était devenue aussi une ville de dogme et de culte. C'est qu'elle recueillait comme un réceptacle général les sensations produites par ce grandiose de la mer et des déserts dont elle est entourée. Et en effet c'est dans la cité que la piété formule ses croyances, que le dogme élaboré se traduit en symboles et en verbe; mais c'est au sein des manifestations de la grandeur ou de la bonté divine que l'esthétique religieuse puise ses inspirations; C'est dans la cité que s'élève l'autel, mais c'est au désert que le feu sacré s'allume.

Nous poursuivions notre marche à travers le silence, la lumière et l'étendue, quand tout à coup le mirage vint peupler la solitude. La Méditerranée m'avait déjà présenté ce phénomène, mais rien ne s'y produit de comparable à ce que j'eus alors devant les yeux. C'étaient des eaux scintillant au soleil et frémissant au vent, puis de vastes plaines, des peupliers balançant en cadence leurs têtes

échevelées, des tourelles gothiques élevant leurs flèches au milieu de massifs touffus; c'était la France, c'était la Sologne, avec son sol plat, ses étangs, ses bois de pins et de bouleaux, ses agrestes ermitages; et tout cela représenté sans couleurs et sans nuances, il est vrai, mais avec une telle ressemblance de formes, qu'à une distance assez éloignée pour répandre une même teinte vaporeuse sur tous les objets, la réalité n'eût rien offert de plus net, de plus distinct et de plus achevé. Mes guides me montraient avec orgueil ces merveilles de leur pays, et moi j'étais heureux d'y retrouver la fidèle image du mien. Leur imagination peuplait ces lieux fantastiques de gnomes et de péris, et moi je songeais aux bons génies qui m'attendaient dans la paisible retraite évoquée à mes yeux; je pensais à ma mère que mon retour rendrait heureuse, aux amis qui me donneraient plus de vrai bonheur que n'en pouvaient rêver dans leurs songes dorés mes compagnons de voyage. Je venais de me rendre compte des influences qui avaient toujours fait des Arabes un peuple religieux; je sentis également, à la vue du mirage, pourquoi la féerie était devenue pour eux une seconde religion. Comment, en effet, ne seraient-ils pas plus que tous les autres hommes, conteurs brillans et rêveurs crédules? comment leur pensée ne se montrerait-elle pas vagabonde et leur parole pleine d'images, puisqu'ils sont aussi souvent impressionnés par un monde imaginaire que par le monde réel? Et quand l'Européen lui-même reste sous le charme de toute cette magie, comment l'Arabe ne la réflèterait-il pas dans ses croyances et dans ses œuvres, lui qui n'est point armé du scalpel de la science pour réduire ces hallucinations à leur valeur physique, et qui ne les regarde qu'à travers le prisme de la poésie?

Cette journée devait être un résumé de tous les phénomènes du désert. Après le mirage vint le khamsyn. Il souffla sur ces riantes illusions, et tout disparut. D'abord les rides qui fronçaient la surface de l'arène s'agitèrent avec un léger frôlement; puis la plaine devint houleuse; puis enfin ce furent de grosses vagues qui roulèrent en mugissant, et nous couvrirent d'une pluie desséchante. Je reconnus cette poussière de sable que j'avais déjà vue, dans la rade d'Alexandrie, obscurcir le soleil comme un brouillard sanguin, et tomber par couches sur les ponts des navires. Nous n'avançions

plus qu'avec peine à travers cette tempête. Je fus obligé de m'envelopper la tête, et, tournant le dos au vent, de chevaucher face en arrière sur mon impassible monture. Il me semblait avoir du feu sur les yeux. J'eus l'imprudence de les couvrir d'un bandeau mouillé, et, quand je le retirai, telle fut l'impression de la chaleur sur mes paupières humides, que, pendant une demi-heure, je craignis de devenir aveugle. Enfin, vers le soir, nous atteignîmes El-Hatfeh. Cinq ou six mille fellahs travaillaient à la barre qu'on élève tous les ans avant l'inondation, pour empêcher le canal de déborder et de renverser la digue qui sépare le lac Madieh du lac Maréotis. Cette solution de continuité interrompait la navigation, et l'on transportait dans les barques du Mahmoudieh les cargaisons des barques du Nil. Les boues du barrage fourmillaient de travailleurs, le canal d'embarcations de toute espèce, les quais et la petite ville de portefaix, d'ânes, de chameaux, et tout cela se pressait et s'agitait comme les vagues du désert sous le souffle du khamsyn. Mais un autre spectacle m'attendait, qui absorbait déjà ma pensée. Je courus, j'arrivai avant la nuit; je vis le Nil.

Un grand fleuve, dans son écoulement perpétuel et irrésistible, n'est-il pas une image terrestre du temps? et cette image n'acquiert-elle pas une rigoureuse exactitude, quand il s'agit du Nil? Remonter le Nil, n'est-ce pas retourner dans le passé? n'est-ce pas se reporter à l'origine des sociétés, à la source des choses humaines? Et pourtant, quand on le voit, ce grand Nil, toute son histoire antique s'oublie d'abord par l'intérêt de son actualité. Ce fut le lendemain (car je m'étais embarqué à la nuit) que je pus admirer à loisir l'éternelle jeunesse qui verdoie sur ses rives. Quoiqu'à l'époque des plus basses eaux, il coulait encore aussi large que la Loire, et poursuivait son cours sinueux à travers l'abondance qu'il avait fait naître. Le foin, le riz, la canne à sucre, le coton, le tabac, l'indigo, le henneh (1), embaumaient l'air de leurs parfums, et variaient la colorisation du sol plus diapré qu'un tapis de Perse. Les échappées qui semblaient ménagées à

(1) Arbrisseau cultivé surtout dans le Delta. C'est avec ses feuilles, réduites en pâte, que les femmes d'Orient se teignent de rouge orangé les ongles et la paume des mains.

dessein entre les massifs de gommiers et de sycomores encadraient dans leur entourage de verdure les scènes riantes de la moisson. Ici l'on arrachait le blé à la main, car en Égypte les gerçures et la sécheresse de la terre dispensent de le scier avec la faucille ; là on liait des gerbes et on les chargeait sur des chameaux ; plus loin l'on en formait des meules, autour desquelles circulaient les *noregs*, traîneaux attelés de bœufs, dont les roues tranchantes hachent la paille et font sortir le grain de l'épi. Puis à l'heure du repos, hommes, femmes, enfans, accouraient en poussant des cris de joie, et s'élançaient dans le Nil avec la confiance et l'effusion d'une famille qui se jette dans les bras d'un père. Les troupeaux venaient aussi chercher au sein de cet asile commun un abri contre l'ardeur du soleil, et il nous arrivait souvent de louvoyer au milieu des buffles qui ne laissaient passer au-dessus de l'eau que leurs têtes noires, et savouraient dans une molle quiétude les délices du bain. C'était plaisir de voir les cygnes, les pélicans, les hérons, les pluviers dorés, les oiseaux de toutes couleurs et de toutes formes se pavaner autour de nous, ou fuir devant les kanges, qui, poussées par la triple force du courant, du vent et des rames, ressemblaient de loin à des albatros nageant les aîles déployées. Cependant les barques qui se croisaient sans cesse, les passagers échangeant entre eux leurs bouffées de fumée et leurs salamalec, le chant guttural des bateliers et la cadence de leurs avirons, enfin tous les accidens d'une circulation continuelle, rendaient le fleuve encore plus vivant et plus bruyant que ses bords ; car, dans les districts où la moisson n'attirait pas les travailleurs, la plaine était solitaire et silencieuse. On n'y apercevait que les roues hydrauliques, les vaches qui les faisaient tourner, et les huttes des fellahs surmontées de colombiers coniques, entourées de nuées de pigeons, et moins semblables à des villages qu'à de grosses ruches d'abeilles. Quelquefois, au milieu d'une touffe de lilas et de magnoliers, apparaissait une mosquée tumulaire dont le dôme arrondi défendait contre la profanation des hommes la dépouille mortelle d'un santon, tandis que la flèche élancée du minaret s'élevait vers le ciel comme une prière pour son ame. Mais dans ces lieux momentanément déserts, la richesse de la nature faisait oublier l'absence de l'homme, et la végétation suffisait seule à tous les effets d'une

décoration prestigieuse. Des forêts de palmiers aux tiges droites comme des colonnes, aux chapiteaux uniformes, figuraient par leurs quinconces symétriques l'immensité d'un temple prolongé sans fin : parfois un rayon de soleil, perçant le toit de feuillage, projetait sa clarté sous les ombreuses arcades comme une lampe suspendue à la voûte du sanctuaire ; et quand venaient à passer des femmes aux jambes cuivrées, aux tuniques d'azur, les bras arrondis comme l'anse de l'urne qu'elles portaient sur leur tête, on eût dit les idoles du temple, animées par un souffle magique et descendues de leur piédestal pour errer dans ces longues galeries.

C'est lorsque le regard du voyageur s'est long-temps arrêté sur ces tableaux divers, que sa pensée se reporte aux destinées du Nil et à la série de travaux par lesquels l'histoire de ce fleuve se rattache aux annales de l'humanité.

En parcourant la vallée du Nil, on conçoit qu'elle dut être le berceau des sociétés, parce qu'elle leur offrit d'abord la retraite la plus sûre et l'établissement le plus facile. Quand la *terre* ruisselante encore des eaux qui rentraient dans ses abîmes, encore hérissée des volcans qui déchiraient son enveloppe nouvelle, en un mot encore agitée des spasmes nerveux qui avaient déterminé sa dernière transformation, quand la *terre* vit apparaître l'*homme*, son seigneur, son hôte chéri, le roi, l'époux désiré que *Dieu* lui envoyait enfin pour prix de tant d'efforts, elle voulut l'abriter dans un asile à part contre les dangers qui menaçaient sa frêle organisation. Elle fit alors jaillir des montagnes de l'Afrique, qu'on a justement nommées l'épine du monde, un large fleuve qui traversa tout le continent comme une artère vivifiante. Ce ne fut point assez de le grossir par de nombreux affluens : elle creusa sur les sommets où il prenait sa source des lacs profonds, et elle imprima au vent d'hiver une direction constante du nord au midi, pour que toutes les vapeurs émanées des autres contrées fussent versées dans ces réservoirs du fleuve, et que le fleuve, par ses inondations régulières, rajeunît tous les ans ses bords en les couvrant d'une *humus* choisi. Elle étendit de l'orient à l'occident d'immenses déserts de sables arides et d'air brûlant, afin que les vents qui traverseraient dans sa largeur la contrée prédestinée ne

pussent jamais y porter de pluies, et troubler par des accidens atmosphériques la sérénité de son climat. Enfin elle éleva sur l'une et l'autre rive un rempart de rochers qui arrêtèrent l'invasion des sables, et continrent dans la vallée les débordemens du fleuve.

Puis quand elle eut ainsi disposé l'architecture de cette retraite, et qu'elle lui eut créé une nature spéciale, la *terre* y rassembla tous les trésors de sa fécondité, et elle en fit un jardin de délices. Elle y répandit l'ombrage de l'acacia et du sycomore, afin que le bien-aimé trouvât la fraîcheur et le sommeil sous ces dômes embaumés; elle y multiplia le lotus aux racines et aux fruits succulens, le bananier dont la figue croît à la portée de la main de l'*homme*, et le dattier dont l'écorce échelonnée lui présente des degrés faciles pour atteindre ses grappes courbées vers le sol. Elle étendit en longs filons, dans le sein des rochers des deux rives, l'or, le fer et le cuivre, afin que l'*homme* eût à sa disposition un magasin de métaux: elle y accumula au midi le granit, au nord la pierre calcaire, dans la partie moyenne les grès de toutes couleurs, afin qu'il embellît sa demeure, et qu'il pût créer à son tour (1). Le cheval, le bœuf, le chameau, tous les animaux destinés à son usage, elle les acclimata dans la vallée bénie, et elle relégua au sein des déserts les bêtes aux cris effrayans, aux instincts sanguinaires. Le crocodile fut le seul fléau qu'elle ne put éloigner (mais l'*homme* devait bientôt vouer à ce monstre un culte religieux, sanctifiant dans sa gratitude jusqu'aux imperfections du monde matériel). Enfin tout ce qui dut flatter les goûts et pourvoir aux besoins de son seigneur, tout ce qu'elle put produire pour lui être douce et facile, la *terre* le réunit dans cet asile. Ce fut là surtout qu'elle appropria sa nature à la nature de l'*homme*, en un mot qu'elle s'*humanisa*.

Aussi l'*intelligence humaine* et l'*intelligence terrestre* ne tardèrent pas à se comprendre. Les hommes commençaient à peine à se répandre dans les diverses contrées, qu'un chef de famille, un fils

(1) Cette division lithologique est celle qu'indiquent si distinctement, par la nature de leurs matériaux, les monolithes de Philœ, les temples du Sayd et les pyramides de la Basse-Égypte.

de Cham, Mesraïm, vint planter ses tentes dans la vallée bienheureuse. D'autres s'étaient aussi approprié des champs fertiles, Nemrod la Mésopotamie, Assur les campagnes bitumineuses du Jourdain (1), des fondateurs inconnus les rives de l'Indus et du Gange, celles du Si-Kiang et du Houang-Ho. Partout des sociétés s'étaient organisées sur les bords des grands fleuves; mais les unes étaient resserrées dans des limites trop étroites; les autres voyaient leurs villes renversées par des éruptions volcaniques, celles-ci avaient peine à se défendre contre les rigueurs du climat, celles-là contre les attaques des animaux féroces. Bref, aucune d'elles n'avait rencontré tous les élémens de progrès que présentaient réunis les rives du Nil, région si favorable au développement social, qu'Abraham y trouva déjà un empire florissant, au temps où le reste du globe ne comptait encore qu'un petit nombre de faibles cités (2).

Mais ce ne fut point dans la partie de l'Égypte visitée par le patriarche, que la société fonda ses premières institutions. Elle dut naturellement se fixer d'abord sur les terrains dont la base jouissait du bénéfice de l'inondation, et dont les sommités étaient à l'abri de ses atteintes, dans les îles par exemple. Cette localité détermina sans doute l'origine de l'état théocratique de Méroé, empreint de ce matérialisme que devait inspirer aux hommes le sentiment primitif des bienfaits de la nature. L'association humaine suivant le cours du fleuve, les îles d'Eléphantine et de Philœ reçurent de nouveaux établissemens. Enfin, enhardie par ces premiers succès, la société ne se borna plus à ses positions insulaires : des colonies descendirent sur la rive, et imposant leur volonté à la *puissance terrestre* devenue passive entre leurs mains, elles commencèrent à diriger le fleuve par des canaux et à le contenir par des digues. Peut-être faut-il rapporter à ces temps inconnus la construction d'une chaussée qui existe encore, élevée à travers le désert pour rattacher Eléphantine à Méroé, et pour suppléer à la navigation interrompue dans cet intervalle par des accidens de terrain.

(1) Genèse, chap. X.

(2) Genèse, chap. XII.

La civilisation africaine continuant à se rapprocher de l'Europe où elle devait se transporter un jour, Thèbes fut fondée par une colonie éthiopienne, puis Memphis par une colonie de Thèbes. Alors Ménès parut, dont la mémoire a survécu à celle des dynasties qui lui succédèrent, comme ces pylones gigantesques, frontispices thébains, encore debout aujourd'hui, quand les colonnes qui s'élevaient derrière leurs massifs sont réduites en poussière.

Avant lui, l'Égypte finissait aux lieux où surgirent depuis les pyramides. Le Nil, ou du moins un de ses bras, se dirigeait comme la chaîne libyque vers le désert, par une vallée qui a conservé les traces de son passage et le nom de fleuve sans eau. Ainsi contenu dans cette gorge de rochers, il ne débordait plus à partir du point où il s'y engageait, et abandonnait aux flots de la mer l'espace occupé aujourd'hui par le Delta. Tout ce triangle formait un golfe, ou, suivant Hérodote, un marécage. Ménès, en élevant une digue à cent stades au sud de Memphis, imprima au fleuve une direction nouvelle, et l'introduisit dans le lit qui s'est depuis terminé par l'embouchure bolbitinienne (1). Dès-lors le bras occidental débordant aussi bien que le bras oriental, le limon s'amoncela dans l'angle des deux branches, et avec la succession lente des siècles le Delta sortit des eaux. Hérodote appelle la Basse-Égypte un présent du Nil (2); il écrivait sous l'inspiration des prêtres de Memphis qui attribuaient exclusivement à la *matière* les titres dont l'*humanité* avait à revendiquer sa part; n'oublions pas, nous, que l'*homme* fut de moitié dans cette conquête faite sur la Méditerranée, parce qu'elle offre un exemple éclatant de ce que peut le génie *humain* associé à la force créatrice de la *terre*.

Après Ménès, tout s'efface, si ce n'est deux noms qui presque seuls percent la nuit de ces premiers âges. L'un est celui d'une femme, de la reine Nitocris, qui confia au Nil le soin d'une terrible vengeance. Les grands du pays avaient tué son frère; elle ordonna de vastes constructions souterraines, auxquelles

(1) Aujourd'hui bouche de Rosette.

(2) Hérod. Euterpe.

elle fit aboutir des canaux secrets ; puis, ayant invité les meurtriers à un festin, elle introduisit le fleuve, pour dernier convive, dans la salle où ils étaient rassemblés (1). L'autre nom est celui de Joseph, ministre fameux d'un Pharaon inconnu, grand homme dont les nations gardent un souvenir religieux, et auquel on attribue encore la plupart des ouvrages importans de l'Égypte moyenne. Tout n'est pas erreur dans les traditions populaires, rien ne s'oppose à ce que le fils de Jacob ait ouvert, comme elles le prétendent, le canal de cinquante lieues qui arrose la province d'Arsinoé. Quant au reste de ces premières dynasties, les investigations conduites par la science moderne avec tant de persévérance et de génie n'ont encore abouti à aucune découverte. Il semble que le Nil ait entraîné dans le gouffre de l'oubli la mémoire des rois qui n'avaient pas mêlé leur histoire à la sienne.

On trouve toutefois encore un point lumineux au milieu de ces ténèbres : c'est le règne de Mœris, immortalisé par ce prodigieux réservoir qui fertilisait le district situé au nord d'Arsinoé, dans l'écartement de la chaîne libyque. L'eau du Nil arrivait dans ce lac pendant six mois : durant l'autre semestre, elle s'en retirait, et, au dire des anciens, un canal souterrain, suivant le pied des rochers à travers les sables de Barka, la déchargeait dans la Syrte d'Afrique. Ménès avait empiété sur la mer : Mœris fit reculer le désert. Le Nil était un moyen d'agrandissement entre les mains des rois qui savaient s'en servir.

La période obscure des princes éthiopiens et *hyksos* ne cesse qu'à la dix-neuvième dynastie, illustrée par ce souverain à qui l'on donne tant de noms, et dont la région du Nil conserve encore tant de légendes, de portraits, de statues et de temples. Le premier titre de Rhamsès-Sésostris au souvenir des hommes est peut-être d'avoir canalisé l'Égypte, ou du moins perfectionné sa canalisation.

Aux Sésostrides succéda la dynastie saïtique. Nécon, l'un des princes de cette race, voulut faire du Nil l'instrument de sa politique. Pour s'emparer des villes phéniciennes soumises au

(1) Hérod. Euterpe.

roi de Babylone, il fit construire des vaisseaux sur la Méditerranée et sur le golfe arabique, et commença un canal qui, partant de Suez pour aboutir à la branche pélusiaque, devait établir, par l'intermédiaire du fleuve, une communication continue entre les deux mers. Mais à une autre main était réservé l'achèvement de ce grand ouvrage (1).

Trente ans plus tard le sceptre échut à Amasis, le dernier Égyptien qui ait gouverné son pays. Après son règne, l'art et l'industrie abandonnèrent cette contrée, et furent poursuivre sous d'autres climats la marche de leurs progrès. C'est donc au point de vue de son siècle qu'il faut se placer pour apprécier le dernier terme de la civilisation qui s'était développée sous l'influence du Nil. C'est du haut du trône d'Amasis qu'il faut voir le fleuve descendre de ses sources mystérieuses, recevoir les tributs du Bahr-el-Azrek, du Maleg et de l'Atbarah, embrasser d'abord l'île de Méroé, dépositaire du culte naissant, puis Éléphantine et Philœ, deux messagères que Thèbes envoie audevant de lui, s'incliner aux cataractes comme pour saluer le grand peuple qui l'attend, entrer dans l'Égypte, son temple, par les portes triomphales d'Élythia, de Silsilis et d'Ombos, traverser vingt mille cités, réfléchir dans ses eaux palais, sphinx, obélisques, labyrinthes, colosses, pyramides, monde de marbre et de granit rivalisant de luxe avec le monde d'où la main de l'homme l'a tiré, se multiplier pour porter ses bienfaits aux états de Tanis, de Bubaste, de Mendès, de Sébennytus, de Saïs, et enfin après huit cents lieues de cours, entrer par sept portes dans la grande arène des mers, pour y suivre des routes inconnues comme son origine. Alexandrie, au temps de Cléopâtre, nous a offert un type brillant, quoique imparfait, de l'association des *hommes entre eux*; le Nil, au siècle d'Amasis, nous présente un type non moins remarquable de l'association de l'*homme* avec le *monde matériel*.

Ce fut là, ce fut sur les bords du Nil que la *providence terrestre*, comme nous l'avons dit, prévint avec le plus de complaisance les besoins des *sociétés* naissantes, et ce fut là aussi qu'entre

(1) Hérod. Euterpe.

la *terre* et *l'homme* se serrèrent le plus étroitement les liens d'une mutuelle alliance; mais par l'erreur d'une reconnaissance aveugle, cette *terre*, que l'*humanité* s'était d'abord contentée de soumettre à la *culture*, devint bientôt l'objet de son *culte*. Alors la *matière* vint à peser de tout son poids sur l'*homme* idolâtre. Le peuple fut la victime que les castes royales et sacerdotales offrirent en sacrifice à la nature divinisée. Il sua la sueur et le sang pour pétrir le limon du Nil, pour tirer de ses carrières des blocs de pierre et de marbre, et pour tailler les montagnes de ses rives en statues et en temples. Le culte de la *matière* était partout, avait tout envahi; le culte de l'*intelligence* restait étroitement confiné dans le sanctuaire. Il était temps que l'enceinte sacrée s'écroulât, et que la *science* s'en échappant répandît enfin parmi le peuple d'Égypte et parmi les autres peuples l'initiation de ses mystères. Alors DIEU envoya Cambyse pour détruire la civilisation égyptienne, appareil social merveilleusement propre à assurer les premiers pas de l'humanité, mais trop inflexible pour se prêter désormais à son développement et à l'essor de ses forces croissantes. Déjà Moïse avait délivré par la fuite ceux de sa race : le reste fut affranchi par l'épée de Cambyse. Assez long-temps l'histoire a pleuré sur les ruines de Thèbes et de Memphis. Pour nous, tout en admirant le grandiose de la théocratie égyptienne, reconnaissons le doigt de Dieu dans les ravages de ce conquérant, instrument aveugle, qui vint libérer du joug sacerdotal les castes populaires, et émanciper la pensée humaine en détruisant les temples qui la tenaient captive, comme le fléau du moissonneur brise la paille et dégage le grain de l'épi qui l'enserre.

Toutefois, à l'invasion de Cambyse, la vallée du Nil perdit en richesses et en splendeur tout ce que l'humanité gagna en intelligence et en liberté. La lutte des Égyptiens contre les étrangers apporta dès-lors un obstacle continuel aux grandes entreprises, et causa la ruine du petit nombre d'ouvrages échappés à la hache du conquérant. Les Perses sentirent pourtant la nécessité de réparer les digues qui fermaient au Nil l'entrée du fleuve sans eau, et Darius même, pour diriger plus promptement les grains d'Égypte sur ses états d'Asie, acheva le canal

destiné soixante-dix ans auparavant par Nécon à la communication des deux mers.

Tel fut le rôle des Perses : voyons celui des Grecs.

Il y avait entre le Nil et Alexandre un rapport de grandeur qui promettait des œuvres dignes à la fois du héros et du pays qui s'était jeté dans ses bras. Mais une mort prématurée en empêcha l'accomplissement, et les trois premiers Ptolémées n'exécutèrent que la moindre partie de ces projets, en dirigeant des canaux sur Alexandrie, et en ouvrant une nouvelle communication du Nil au golfe Arabique, pour remplacer celle de Darius déjà comblée. Dans la province de Bahyreh (1), leur système de canalisation avait le lac Maréotis pour base. Il y a lieu de croire également, d'après des traces récemment découvertes, qu'afin de réduire le parcours et les frais de l'excavation de l'isthme, les Lagides profitèrent d'un lac interposé entre le golfe et le fleuve. Cette voie, obstruée en partie par la vase que le Nil y déposait dans ses crues, ne fut sans doute accessible qu'aux barques les plus légères, puisque Cléopâtre n'y put faire entrer sa flotte, lorsqu'après la défaite d'Actium, elle tenta de se retirer sur la Mer Rouge. La vallée du Nil se ressentait déjà de la décadence de l'Orient; c'était à l'Europe de briller sur la scène humaine, et les grandes œuvres ne se produisaient plus que dans ce monde nouveau.

Les Romains rattachèrent aussi le Nil à l'Océan par un canal que Ptolémée attribue à Trajan, et Maqrizy à Adrien; car il était dans la destinée de l'Égypte de devenir dans tous les temps l'appât de la conquête, de s'empreindre du cachet de chaque civilisation, et de voir s'agrandir autour d'elle le cercle de cette association humaine dont elle avait été le centre et l'origine. Mais, de tous ses dominateurs successifs, les Arabes furent les plus ingénieux artisans de la canalisation de l'isthme, et en retirèrent les plus solides avantages. Pendant cent cinquante ans, les productions du Nil s'écoulèrent sur Médine et La Mecque par le canal du Prince des Fidèles, creusé sous le kalifat d'Omar. Sui-

(1) C'est à ce nôme, le plus occidental du Delta, qu'appartient la ville d'Alexandrie.

vant Maqrizy, cette voie aurait été comblée au VIIIe siècle par El-Mansour, second kalife Abassyde, dans le dessein d'intercepter les blés aux villes d'Arabie qui tenaient pour les Ommiades. Il est plus rationnel d'imputer l'engorgement du canal aux exigences de l'état de guerre, où l'activité du gouvernement fut si long-temps absorbée. Quoi qu'il en soit, le commerce de l'Afrique avec l'Asie prit dès-lors la route de Cosséir; et dans la suite, le percement de l'isthme de Suez, comme tous les travaux hydrauliques qui avaient signalé le passage des différens peuples dans la vallée du Nil, fut abandonné par les hordes ignorantes du Caucase et de la mer Caspienne. La mission providentielle de ces races ne les appelait pas à un rôle créateur. Saladin, il est vrai, quoique tenant tête à l'Europe entière, avait imité la vigilante administration des premiers kalifes; mais, pendant l'occupation des Mamelouks et des Turcs, les mille canaux qui radiaient entre les deux branches principales du fleuve se comblèrent presque tous, et le petit nombre de bras encore alimentés n'eut plus d'autre utilité que l'irrigation artificielle des terres.

Il arriva pis encore. Des lagunes formées par les eaux stagnantes enlèvent aujourd'hui à l'agriculture presque toute la base du Delta. Le Menzaleh, où se jetaient les bras de Tanis et de Mendès, a envahi un tiers de la côte. Le lac de Burlos à l'ouest de Damiette s'est étendu jusqu'à l'ancien bras de Canope, qui n'atteint plus la mer et qui a formé le lac d'Edko : enfin ce dernier n'est séparé que par une bande de terre du lac Madiéh qui touche au Mareotis. L'eau semble reconquérir ses premières possessions.

Pour comble de dommage, le temps est venu où le phénomène prévu par Hérodote devait atteindre son entier accomplissement. Le sol du Delta exhaussé par les couches du limon que le Nil y accumulait dans ses débordemens, a dépassé le niveau le plus élevé du fleuve; et aujourd'hui, pour arroser les campagnes à l'époque de l'inondation, il faut avoir recours aux roues à chapelets dont on ne se servait autrefois que dans le temps des basses eaux.

C'est dans cet état d'infécondité que Mohamed-Ali a trouvé l'Égypte septentrionale. Mais Napoléon avait légué à ce pays ses

puissantes conceptions, et Mohamed-Ali s'est fait son exécuteur testamentaire, en interprétant ses volontés plus largement que Ptolémée-Lagus n'avait compris celles d'Alexandre. Le premier soin du vice-roi, dès qu'il put disposer des fellahs, fut de creuser le Mahmoudiéh entre Alexandrie et la branche de Rosette. Bientôt après, il ouvrit un autre canal pour arroser les terres de Toumlât. Son infatigable persévérance, au milieu des plus graves embarras politiques, releva les digues, rétablit les courans indispensables, et fit face aux exigences les plus impérieuses de la culture et de la viabilité. Mais ce n'était là que le prélude de gigantesques entreprises.

S'inspirant des besoins généraux du pays et des plans réparateurs de Napoléon, Mohamed-Ali conçut en 1834 le projet de barrer le Nil, d'abord pour le déverser sur le Delta au temps de l'inondation et pour alimenter l'irrigation même à l'époque des plus basses eaux, en second lieu pour diriger sur l'espace intermédiaire et sur les deux extrémités du littoral égyptien trois canaux principaux qui, entraînant les eaux des lagunes à la mer, assureraient la dessication et la fertilité des terrains occupés maintenant par de stériles marécages.

Ce projet a déjà reçu un commencement d'exécution. Deux officiers français ont achevé les tracés et toute la théorie du travail. Un camp dressé entre les deux branches du Nil, au sommet du Delta, a été couvert d'ateliers, de magasins, de fours et d'une quantité prodigieuse de matériaux. Douze mille hommes, avant-garde d'une nombreuse armée de travailleurs, ont ouvert deux tranchées formant les cordes des deux arcs décrits par les branches du Nil à la hauteur de Daraoueh et de Kaffre-Mansour. Ce sont ces tranchées, destinées à devenir les nouveaux lits du fleuve, qui doivent recevoir les barrages, massifs de maçonnerie hauts de quarante pieds et larges de trois à quatre cents mètres. La quantité de pierres nécessaire à ces massifs est égale à celle que contient la grande pyramide, dont la construction occupa cent mille hommes pendant vingt ans. Le calcul a déjà démontré que toutes les machines à vapeur de l'Angleterre, mises en activité par trente mille hommes, achèveraient un travail équivalent à la pyramide de Chéops dans l'espace de dix-huit heures. Par les barrages, la



pratique va constater d'une manière plus intéressante et plus positive encore la supériorité de l'industrie des modernes sur celle des anciens, et convaincre enfin les admirateurs exclusifs du passé qui prétendent nier le progrès de la dynamique en citant les ouvrages des Pharaons.

Mais avant de commencer l'opération principale, la construction, Mohamed-Ali veut recueillir les avis de la science européenne : il invite notre compatriote Brunel à venir contrôler les plans provisoires ; il sollicite de notre gouvernement l'envoi d'une commission d'enquête. L'administration française jugera sans doute à propos de répondre à cet appel du vice-roi, comme elle l'a déjà fait en d'autres circonstances moins importantes. Les avantages incontestables qui intéressent notre commerce à la prospérité de l'Égypte et à l'accroissement de notre influence dans ce pays, la prépondérance que ne manqueraient pas d'y acquérir les spéculations anglaises déjà chargées par le pacha de la construction des chemins de fer, l'expérience que puiseront nos jeunes praticiens dans la solution d'un problème hydraulique tel que le barrage du Nil, tout porte le gouvernement de la France à se faire représenter par un état-major d'ingénieurs sur ce champ de bataille, le plus grand, le plus beau qui ait jamais été ouvert à l'industrie.

Que si maintenant l'Égypte s'adresse à ces hommes au cœur large, au sang bouillant, qui, selon les lieux et les temps, prennent la croix d'Alcantara, s'embarquent avec Fernand-Cortès, ou s'élancent aux avant-gardes de Napoléon, elle peut leur promettre travaux, fêtes, périls et renommée. A sa voix déjà sont accourus des artistes, des médecins, des ingénieurs, des agronomes, généreux bataillon de volontaires qui marche sous le commandement d'un chef de son choix, et qui porte écrit sur son chapeau : *Amélioration physique et morale du globe par l'industrie.* Cette croisade armée, non plus pour conquérir un tombeau à travers des flots de sang, mais pour porter la vie partout où elle dresse ses tentes, est venue offrir à l'Égypte ses lumières et son activité, parce qu'elle a reconnu le rôle que cette terre est appelée à remplir dans les relations générales des peuples.

En effet, cette question des travaux hydrauliques de l'Égypte

acquiert toute la portée d'une question universelle. — Après le barrage du Nil, la canalisation de l'isthme de Suez. — L'œuvre de Nécon, de Darius, des Ptolémées, de Trajan et d'Omar, Mohamed-Ali l'entreprendra à son tour. Les canaux creusés à différentes époques, du Nil au golfe Arabique, suffisaient à peine au commerce de deux peuples voisins. Celui qu'on projette aujourd'hui, tracé sur une plus large échelle, et joignant les deux mers sans passer par le fleuve, évitera à nos vaisseaux le circuit de l'Afrique, et ouvrira au commerce de l'Europe les portes de l'Inde. Mohamed-Ali se prêtera par un instinct de gloire à l'exécution de cette grande pensée : près de lui sont des hommes qui s'y consacreront par un ardent amour de l'humanité.

Et là ne s'arrête point l'ambitieuse philanthropie de ces hommes étranges, qui, précurseurs sans doute d'un siècle moins égoïste que le nôtre, se sont voués à la réalisation de toutes les idées fécondes. Déjà leurs regards se portent sur l'isthme de Panama, où l'un d'eux vient d'être envoyé en reconnaissance. Ils veulent ouvrir entre les deux Amériques, aux navires du plus fort tonnage, un passage que quelques travaux ont déjà rendu praticable aux petites barques des côtes.

Ce serait, on le sent, le complément de l'œuvre de Suez. Cette double opération achevée, un vaisseau parti de Bordeaux entrerait dans la mer des Indes par la Méditerranée et le canal d'Égypte, traverserait les archipels de l'Océanie et l'Océan pacifique, puis rentrerait dans l'Océan atlantique par l'isthme de Panama, c'est-à-dire que son périple décrirait autour du globe un grand cercle à peu près régulier.

Des conséquences d'un si haut intérêt appelleront l'attention des hommes graves sur les travaux entrepris aux bords du Nil. Notre siècle commence à se lasser de l'idéologie, et partout déjà l'on s'est mis à la pratique. La Russie et l'Allemagne sillonnent leurs vastes territoires par des lignes de chemins de fer; la Suède vient de joindre la mer du Nord à la Baltique par le magnifique canal de Gotha; les états d'Amérique adaptent leurs nombreux cours d'eaux à la navigation intérieure; l'Angleterre semble prendre à tâche de présenter le résumé complet de toutes les découvertes nouvelles; la France enfin ne peut tarder d'entrer fran-

chement dans cette voie industrielle dont une inconcevable étroitesse de politique l'a tenue jusqu'ici éloignée. Mais certes, dans cette progression générale, Mohamed-Ali marche au premier rang. Nous avons trouvé dans l'Égypte des Pharaons le premier exemple du pacte de l'*Humanité* avec le *Monde matériel*; Alexandrie nous a paru remarquable comme théâtre de l'alliance politique des deux hémisphères; le gouvernement de Mohamed-Ali se signale aujourd'hui par la simultanéité de ces deux faits, c'est-à-dire par l'association des hommes d'Occident et des hommes d'Orient réunissant leurs efforts pour baser sur d'immenses travaux les nouveaux rapports d'un peuple avec le sol qui le nourrit. Sous ce point de vue, qu'il ait ou non la conscience de son œuvre, le vice-roi doit être considéré comme un des instrumens providentiels du progrès humain. — Car voilà les peuples qui hâtent leur marche; et lorsque, dans chaque obstacle élevé par la *Matière* entre les sociétés, l'*Intelligence* trouve un nouveau lien pour les réunir; quand elle force les continens eux-mêmes à livrer passage, qui donc arrêterait l'*Humanité?*

LUCIEN DAVÉSIÈS.

LA LOI

SUR LA PRESSE.

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques;
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques ;
On n'y fait que brâiller et tourner à tous vents.
Ce n'est pas moi qui cherche, aux vitres des boutiques,
Ces placards éhontés, débaucheurs de passans,
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfans.

Que les hommes entr'eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain.
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire;
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim,
Et dans tous les égoûts vont s'enfournant du pain.

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,
Et dans aucun haras je ne suis étalon.
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.
Je n'ai servi que Dieu, ma mère, et ma maîtresse;
Et par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,
Aucun gravier fangeux ne lui traîne au talon.

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,
Quand de joie et d'horreur la France palpitante
Vit un père et ses fils se tenant par la main,
A travers les éclairs d'une muraille ardente,
Passer en souriant, conduits par le Destin.

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,
Le jour qu'à Notre-Dame, aux pieds du Dieu sauveur,
Une reine, une mère, ô fatale grandeur!
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,
Prier pour ses enfans l'ange de la patrie,
Et rendre grace à Dieu, pâle encor de terreur!

Que la liberté sainte engendre la licence,
C'est un mal, je le sais; et de tous les fléaux
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
C'est un ardent soleil que celui de la France;
Son immense clarté projette une ombre immense;
Dieu voulut qu'un grand bien fît toujours de grands maux.

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
Étalent aujourd'hui des spectacles hideux,
Et c'est, en pleine rue, à se boucher les yeux.
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;
La Muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
Mais bacchante; et le monde a dégradé ses dieux.

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,
L'intelligence humaine, hier esclave encor,
A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La Parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne ;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
Et joyeux vignerons qu'un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encor d'un pas mal assuré.

Mais, morbleu! c'est un sourd ou c'est une statue,
Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait!
Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.
Eh! pour l'amour de Dieu, si votre ame est émue,
Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue;
Labruyère l'a dit; celui-là s'y connaît.

Une loi sur la presse! ô peuple gobe-mouche!
La loi, pas vrai? quel mot! comme il emplit la bouche!
Une loi maternelle, et qui vous tend les bras!
Une loi (notez bien) qui ne *réprime* pas,
Qui *supprime!* une loi — comme Sainte-n'y-touche;
Une petite loi qui marche à petits pas;

Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir.
Vous pouvez tout écrire en toute confiance;
Votre intention seule est ce qu'on veut savoir.
Rien que l'intention! voyez quelle indulgence!
La loi flaire un écrit; s'il sent mauvais, bonsoir.

Avez-vous insulté par quelque raillerie
Les hauts représentans de la société?
Médîtes-vous d'un pair, ou bien d'un député?
L'offense la plus grave a droit de seigneurie;
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Avez-vous comparé dans quelque théorie
L'état de république avec la royauté?
Avez-vous fait un rêve, et dit à la patrie
Ce que pour elle, un jour, vous auriez souhaité?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Aviez-vous quelque place, ou bien quelque industrie,
Dont les jours de juillet vous aient déshérité?
D'un vieux maître banni serviteur regretté,
Osez-vous à l'exil faire une flatterie?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Siuon, c'est le pays, refait et recompté.

N'auriez-vous pas construit, pour quelque espiéglerie,
Au fond d'une campagne ou d'une métairie,
Un théâtre forain sur deux tréteaux planté?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté;
Et vous verrez le bât dont vous serez bâté.

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait;
Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France aujourd'hui l'on n'en voyait aucune;
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire,
Ce que c'est que ce *goût* dont on nous parle tant.
Le goût ! toujours le goût ! Lorsque j'étais enfant,
J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère ;
Mais, depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

Qu'un seul siècle de *goût*, qu'on appelle le grand.
C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille;
Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
Et je n'en dirai pas de mal assurément.
Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un, pourtant.

Est-ce une loi pour tous, qu'un siècle dans l'histoire?
Parce que trois pédans m'ont farci la mémoire
De je ne sais quels vers à contre-cœur appris,
N'est-il pour moi qu'un siècle, et pour moi qu'un pays?
Eh! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire,
Ce siècle de malheur; c'est du mien que je suis.

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie?
Vivons-nous sous Louis, quatorzième du nom?
Alors portons perruque, allons à Trianon.
Soyons des fleurs d'amour et de galanterie;
Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon,
Laissez-nous être au monde, et vivre notre vie.

Serait-ce, par hasard, que ce *goût* si vanté
Passerait à vos yeux pour quelque vieil usage?
Ne le croiriez-vous pas de la Grèce apporté?
Cela pourrait bien être, et vous pensez, je gage,
Que ce goût merveilleux, dont vous faites tapage,
Vient de la vénérable et sainte antiquité.

L'an de la quatre-vingt-cinquième olympiade,
(C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
Celui de Périclès, et celui de Platon),
Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade....
Mais vous le connaissez, et vous savez son nom.
C'était Aristophane, ennemi de Cléon.

Lisez-le, monsieur Thiers, c'est un rude génie;
Il avait peu de grace, et de goût nullement.
On le voyait le soir, devant l'Académie,
Poser sa large main sur sa tempe blanchie,
A l'ombre du smilax et du peuplier blanc.
Le siècle qui l'a vu s'en est appelé grand.

Quand son regard perçant fixait la face humaine,
Pour fouiller la pensée il allait droit au cœur.
Mais il n'en montrait rien qu'un sourire moqueur,
Jusqu'au jour où lui-même, à la face d'Athène,
Tout barbouillé de lie, il montait sur la scène,
Attaquait un Archonte, et revenait vainqueur.

Il nommait par leur nom les choses et les hommes.
Ni le mal, ni le bien, par lui n'était voilé;
Ses vers, au peuple même, au théâtre assemblé,
De dures vérités n'étaient point économes;
Et s'il avait vécu dans le temps où nous sommes,
A propos de la loi, peut-être eût-il parlé.

« Étourdis habitans de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout? Faut-il prendre un bâton?
Si vous êtes vivans, à quoi pensez-vous donc?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse,
Et la chambre en travail enfante une prison.

« On bannissait jadis, aux temps de barbarie ;
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud,
Je ne sais ; mais du moins sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

« Dieu juste ! nos prisons s'en vont en colonie.
Je ne m'étonne pas qu'on civilise Alger.
Ces pauvres Musulmans ne savaient qu'égorger.
Mais nous, notre Océan porte à Philadelphie
Une rare merveille, une plante inouie,
Que nous ferons germer sur le sol étranger.

« Regardez, regardez, peuples du Nouveau-Monde !
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde ?
Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon,
Un cétacée informe au triple pavillon ?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde.
C'est la première fois qu'on lance une prison.

« Enfans de l'Amérique, accourez au rivage !
Venez voir débarquer, superbe et pavoisé,
Un supplice nouveau par la mer baptisé.
Vos monstres quelquefois nous arrivent en cage ;
Venez, c'est notre tour, et que l'homme sauvage
Fixe ses yeux ardens sur l'homme apprivoisé.

« Voyez-vous ces forçats, que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord ?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leurs boulets dans les sables du port ?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine ;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

« Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice?
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs dieux?
Non; ils ont comparé deux esclaves entr'eux;
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

« Pauvres gens! c'est leur crime; ils aiment leur pensée,
Tous ces pâles rêveurs au langage inconstant.
On ne fera d'eux tous qu'un cadavre vivant.
Passez, Américains, passez tête baissée;
Et que la liberté, leur triste fiancée,
Chez vous du moins, au front les baise en arrivant! »

ALFRED DE MUSSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1835.

JETTER. — Voisin, un mot.

LE CHARPENTIER. — Silence.

JETTER. — Rien qu'un mot! Point de nouvelles?

LE CHARPENTIER. — Point; si ce n'est qu'on vient de nous interdire de parler.

JETTER. — Miséricorde!

LE CHARPENTIER. — Il est défendu, sous peine de prison perpétuelle, de discuter les affaires d'état.

JETTER. — O notre liberté!

LE CHARPENTIER. — Et il y a peine de mort contre ceux qui blâment la conduite du gouvernement.

JETTER. — O nos têtes!

(GOETHE. — *La tragédie d'Egmont.*)

Il y a bien long-temps que nous signalons les projets du ministère. Qu'on veuille bien jeter les yeux sur les pages de cette *Revue*, écrites depuis deux années, on verra que nous avions malheureusement bien lu dans la pensée des ministres actuels, ou plutôt que nous rapportions avec fidélité les paroles qu'ils laissaient échapper dans leurs fréquens accès d'épanchement et de jactance, au milieu de leur cercle intime. Il y a près de deux ans que nous redisions ces mots prononcés par M. Thiers, en notre présence : « Dans quatre ans, nous serons plus abso-

lus et plus puissans que Napoléon, et cela sans la guerre! » Qu'on nous dise si M. Thiers et ses complices ne se sont pas mis de toutes leurs forces à remplir cette tâche? Trois articles de la charte-vérité n'ont-ils pas été rayés de leurs mains? La confiscation abolie à jamais, disait cette charte, n'a-t-elle pas été rétablie par la loi nouvelle? L'application invariable du jury aux délits de la presse, demandée si solennellement à la chambre des députés, par le lieutenant-général du royaume, n'a-t-elle pas été suspendue, ou pour dire plus vrai, supprimée par les ministres du roi des Français, et par la chambre des députés? La censure, si formellement détruite, n'a-t-elle pas reparu de nouveau? Et si quelques malheureux esprits crédules doutaient encore de l'avenir que nous préparent ces premiers pas dans la réaction, M. Guizot ne leur a-t-il pas déclaré hautement à la tribune que ces projets de loi dormaient dans son portefeuille depuis le mois de juillet 1830, se trompant en cela, il est vrai, car M. Guizot eût été plus exact et plus franc, s'il eût dit depuis le mois de juillet 1815? M. Persil, le garde-des-sceaux, c'est-à-dire le gardien officiel des lois et de la charte, n'a-t-il pas ratifié et achevé tout ce qu'il y avait de douteux et d'incomplet dans les paroles de M. Guizot, en ajoutant qu'on ne sortirait de la constitution que le jour où la nécessité voudrait qu'on en sortît, c'est-à-dire quand on le jugera convenable? M. de Broglie a-t-il été moins obscur? Contre sa coutume, son discours s'est trouvé un chef-d'œuvre de lucidité. D'ailleurs, M. de Broglie avait fourni, dès long-temps, le texte du discours de M. Persil. C'est M. de Broglie, en effet, qui proclamait, il y a deux ans, à la tribune, la souveraineté non pas de la raison, mais de la *nécessité*, doctrine qui justifie tout depuis les massacres de la Saint-Barthélemy jusqu'aux septembrisades de 1792; loi suprême et violente sous laquelle disparaissent toutes les autres lois, qui rend le devoir et la conscience illusoires, le serment inutile et les chartes superflues. En vérité, la France ne peut pas dire qu'on la trompe; à moins d'être sourde et aveugle, elle doit savoir maintenant ce qu'on lui veut, et si elle donne ses libertés à fouler aux pieds de quelques démocrates apostats, elle n'ignore pas ce qu'elle fait, et quelle sorte de sacrifice elle consomme.

Supposons qu'un nouvel attentat, pareil à celui de Louvel ou de Fieschi, ait encore lieu aujourd'hui, (et qui peut prévoir, qui peut empêcher un fou ou un scélérat de concevoir un crime?) que feront les ministres avec les doctrines qu'ils nous ont exposées? La presse écrasée sous une monstrueuse fiscalité, entravée par des garanties presque impossibles à donner, gênée, bâillonnée par une pénalité effrayante

et inouie, leur semblera encore trop libre. Le jury, morcelé dans sa majorité, leur paraîtra trop indulgent. On ne cherchera pas une prison plus voisine du pôle que celle de Pondichéry ou de Miquelon, pour y plonger des écrivains, parce que, grace à Dieu, nos possessions ne vont pas plus loin; on ne demandera pas plus d'argent aux journalistes, sous forme de cautionnement et d'amende, parce qu'on sait que la nouvelle loi arrive au fond de leur bourse; mais on en finira, par cette belle et dernière occasion, des deux ou trois principes de la charte qui gênent encore; mais M. Guizot fouillera dans ses vieux portefeuilles de la restauration, et il y trouvera quelques lois d'exception jaunies, qui n'attendent, depuis vingt ans, qu'une émeute ou une tentative d'assassinat pour sortir. C'est alors qu'on se réjouira et qu'on se félicitera d'avoir touché au but. Allons, courage; un peu d'espoir et de patience, et le bon temps arrivera. Vienne encore quelque journée de malheur à la France, quelque grand désastre qui nous accable, quelque crime individuel qui nous déshonore comme nation, qui fasse frémir d'indignation et de douleur les honnêtes gens de tous les partis, et la curée des libertés populaires recommencera, les rêves ministériels se réaliseront. Nous saurons alors le secret de ces lettres que le général Bugeaud montre mystérieusement à la tribune. Le despotisme qu'on aperçoit à travers les trous de la charte de 1830, lèvera sa tête avec orgueil, et ces paroles prophétiques de M. Thiers seront confirmées : « Avant quatre ans, nous serons plus absolus et plus puissans que Napoléon à l'époque de sa plus grande gloire. » Dieu seul peut préserver le pays de cet avenir; car pour la France, elle semble bien indifférente à tout cela.

Les ministres actuels ont si souvent proclamé que la presse cause tous les maux du pays, qu'elle y fait naître tous les désordres qui l'affligent, que le pauvre pays a fini par les croire, ne s'apercevant pas que la presse, c'est lui-même, lui le pays, avec ses cris de douleur quand il souffre, ses cris d'impatience quand on lui refuse justice et qu'on ne s'occupe pas de ses besoins, avec ses élans de joie quand il conçoit la moindre espérance d'une amélioration qui, hélas! ne se réalise pas, avec ses alternatives de confiance et de doute; le pays, qui ne sait rien taire et rien cacher; le pays, composé de tout ce qui fait un peuple, de science et d'esprit, d'ignorance et de grossièreté aussi, de bons sentimens et de mauvaises passions, d'orgueil et d'indépendance, exagérée souvent comme dans la presse avancée, de basse servilité et d'humbles soumissions comme plus souvent encore dans la presse ministérielle. On n'a pas vu que de tout ce mélange de bien et de mal, de ces cris confus en

apparence, s'élève une voix supérieure, une pensée formée de toutes ces pensées, une connaissance du bon et du vrai, née de toutes ces révélations, qui s'éteindront avec la liberté de discussion, avec l'indépendance de la presse. Le pays craint les complots, il les redoute avec raison, et il prête les mains à ce qu'on étouffe les cent voix loyales, officieuses ou indiscrètes qui révèlent tous les complots. Il souffre qu'on éteigne, crainte d'incendie, une partie de ces lumières qui ne laissaient rien dans l'ombre. Il veut voir, jusqu'au fond de l'ame, les partis qui lui semblent redoutables et ennemis, et il consent à ce qu'on refoule leurs pensées au fond de leur cœur, qu'on leur défende de les laisser sortir. Voilà ce que fait la grande majorité du pays, qui se croit désintéressée et étrangère dans cette question nationale de la presse.

L'autre, minorité réelle, et majorité par le choix qu'on en a fait, se compose de tous ceux qui ont des comptes à rendre et qui voudraient n'en rendre pas; d'hommes qui trouveraient doux et bon de jouir à la fois de l'obscurité de la vie privée et des avantages de la vie publique, et de cette innombrable bande d'ambitieux, hauts et bas, qui voudraient un pouvoir immense aux mains de leurs éternels patrons, les ministres de tous les temps, afin d'en morceler une petite portion à leur bénéfice. Il y a là une école d'hommes d'état qui rêve l'anéantissement des constitutions afin d'arriver aux ministères à vie, tels qu'ils existaient, en quelque sorte, sous le règne de Napoléon, lequel, n'ayant pas de comptes à rendre à l'opinion publique, gardait ses ministres par cette raison qui fait qu'on préfère les vieux serviteurs qu'on a dressés et rompus à ses habitudes. Il y a encore là une école de magistrats qui voudrait bien que la faveur et la servilité donnassent l'hermine et surtout la simarre, au lieu du talent et de l'éloquence qu'il faut maintenant, quoiqu'un honnête et obscur interprétateur d'hypothèques comme M. Persil se trouve aujourd'hui coiffé du bonnet fourré de d'Aguesseau. Il y a encore une école de généraux qui, n'ayant pu trouver l'avancement sur un champ de bataille, cherche le bâton de maréchal dans les ruisseaux de nos grandes villes, au milieu de l'émeute; qui, lassés de la guerre étrangère, et ayant demandé, dès leur âge mûr, merci à leur terrible et infatigable empereur, cette épée toujours nue, se sentent comme un regain de jeunesse pour la guerre civile et l'extermination de leurs compatriotes. Enfin il y a des fonctionnaires de toutes les classes qui ont toujours été plus royalistes et plus ministériels que tous les rois et les ministres passés. Il y a d'insoucians députés que mènent quelques furieux, et qui ne se croient pas coupables, parce qu'ils votent froidement et de complaisance de déplorables lois; esprits

faibles ou violens, qui se trompent ou qu'on trompe, et qui se réveilleront trop tard, comme nous l'avons vu si souvent.

Nous disons, comme l'honorable M. Barrot: Quand un pouvoir attaque le jury et la presse, on sait ce qu'il veut. En quoi le système actuel diffère-t-il du système de M. de Polignac. Le sait-on bien? En ce que M. de Polignac (comme M. de Villèle) s'occupait des intérêts matériels du pays, qu'il en prenait sa part, et qu'il tâchait de détourner l'attention des affaires publiques, en l'attirant vers des dégrèvemens d'impôts, des établissemens de canaux, des routes, des plans d'améliorations pour l'agriculture, en un mot, en offrant aux contribuables, en biens matériels, un dédommagement à ses yeux équivalent aux droits politiques qu'il cherchait à leur ravir. Ici ce serait trop. On n'a pas le temps, on n'a pas l'envie de s'occuper de ces vils et misérables détails. M. de Broglie, le président du conseil, est une sorte de philosophe musulman, qui se croise les bras en attendant ce que sa providence, la nécessité, lui dira de faire, et qui se résoudra, la nécessité aidant, à faire un second coup d'état au prochain moment critique. Mais c'est là tout. La religion politique de M. de Broglie s'arrête là, et les nécessités du peuple ne sauraient l'occuper. M. Guizot est un utopiste. Son grand moyen de gouvernement, c'est la terreur, il nous l'a dit. Le pouvoir, aux yeux de M. Guizot, doit être un ogre, un Poliphème, toujours le bras levé et menaçant. Le dénouement de ces terribles histoires de géans aveugles ou borgnes se fait d'ordinaire par un chétif Ulysse ou un petit Poucet; mais M. Guizot ne regarde pas à ses pieds, il ne voit que le ciel où sont écrites les destinées de la doctrine. La terre l'inquiète peu, et bien cultivée, féconde ou non, il se croit bien sûr de la gouverner. Pour M. Thiers, il n'aime pas les affaires. Il le dit à qui veut l'écouter; et toutes les compagnies de chemin de fer, tous les industriels qui ont eu des rapports avec lui, sont là pour l'attester. D'ailleurs, on voudrait améliorer le sort du pays, diminuer les impôts, élargir les voies commerciales, qu'on ne le pourrait pas. On s'appuie sur les banquiers, on a subi leur influence, on en a fait des personnages politiques sans lesquels on ne peut gouverner. On a juré de maintenir tous les monopoles qui sont représentés dans les centres; on a créé une aristocratie de garde nationale qui a aussi des intérêts contraires aux intérêts généraux; enfin, on ne peut rien pour la plus grande partie de cette classe moyenne qu'on prétend protéger. Quant aux classes inférieures, on ne leur doit que des spectacles gratis, et des coups de fusil quand elles s'avisent de remuer. Heureusement que les journaux subventionnés ont été créés

pour dire que c'est la presse qui fait tout le mal, et que tout ira bien dès qu'elle sera écrasée. Cet âge d'or commencera par la loi-Fieschi et l'énorme budget de 1835, deux belles conquêtes de la révolution de juillet!

Les chefs et les meneurs du ministère actuel, tout grands hommes d'état qu'ils sont, se disaient avec une orgueilleuse modestie les disciples de M. Royer-Collard et de M. de Talleyrand. M. Guizot et M. de Broglie avaient commencé leur carrière sous le manteau de philosophe de M. Royer-Collard. M. Thiers, admis sous la restauration chez M. de Talleyrand, invoquait sans cesse l'expérience et les vues de ce doyen du monde politique, et s'appuyait toujours de son autorité, lorsque la sienne n'était pas encore établie, même dans le petit cercle où elle domine. Voyez quel chemin ont fait tous ces enfans perdus de l'éclectisme et de la doctrine! Cette semaine, M. Royer-Collard, après un long silence désapprobateur, s'est vu contraint de rompre ouvertement avec eux, et de flétrir de sa mâle indignation leurs actes et leur système. M. Royer-Collard qui les avait couvés sous son aile; M. Royer-Collard qui se trouvait devancé par la révolution de juillet, et par tous ces écrivains devenus ministres; M. Royer-Collard est forcé de venir défendre contre eux et cette charte qu'ils ont eux-mêmes proposée, et le jury que la restauration avait respecté comme une garantie que le pays ne laisserait pas toucher sans se lever tout entier contre un tel sacrilége. Jugez d'une chambre qui a pu entendre, sans se détourner de son but, les paroles de M. Royer-Collard: « Je me défie profondément d'un pouvoir, quel qu'il soit, qui se défie de la justice même ordinaire, à plus forte raison de la justice du pays. » La chambre des pairs fermera-t-elle l'oreille à ces paroles non moins belles et non moins justes de M. Royer-Collard: « La chambre des pairs n'est que trop affaiblie, elle n'a éprouvé que trop de revers. Mutilée dans ses membres, dépouillée de sa prérogative vitale, compromise tout-à-l'heure dans un procès qui lui était étranger, et auquel on l'a fatalement dévouée, elle a besoin qu'on ménage enfin sa dignité. Si loin déjà de son origine, elle est encore l'asile de toutes les illustrations de la France, de toutes nos gloires politiques, militaires, civiles; elle renferme certainement beaucoup de vertus éprouvées; et, cependant, si elle subit l'affront qu'on lui prépare, elle périra. Un tribunal permanent, juge de la presse, perpétuellement battu par les flots irrités des partis, s'abîmera bientôt dans l'impuissance; alors la chambre des pairs, décriée, avilie, frappée de mort politique, ne pourra plus revivre que par l'élection: la chambre des pairs élective, voilà la dernière et inévitable conséquence de la loi.



Je le veux bien, mais ce n'est pas par cette voie qu'il faudrait y arriver. Et si nous avions en effet une chambre des pairs élue, elle n'héritera pas, soyez-en sûrs, de la dépouille du jury. »

M. Thiers, à qui un certain genre de courage ne manque pas, s'est chargé de répondre à l'illustre orateur; car M. Guizot et M. de Broglie n'eussent pas osé se charger d'une pareille fonction. On sait le discours de M. Thiers qui assura n'avoir jamais écrit, dans *le National*, une ligne où ne dominât le respect de l'ancienne dynastie, et qui reçut le lendemain un démenti éclatant du *National*. Non-seulement M. Thiers avait outragé l'ancienne dynastie, mais il avait encore fait condamner l'éditeur responsable du *National* à quatre mois de prison. Voici pour les faits : quant à la logique, la réponse de M. Royer-Collard ne s'est pas fait attendre; elle a eu lieu dans la séance même où M. Thiers parlait. Pendant le discours du ministre, M. Royer-Collard n'a cessé de hausser les épaules.

On ne peut se figurer la manière dont on traite aujourd'hui M. Royer-Collard dans les salons ministériels et dans le conseil. Les expressions manquent à la colère de ses anciens amis, et nous craindrions de les redire. On peut suppléer à notre silence, en se rappelant la brutale violence que M. Thiers a déployée dans la discussion des lois-Fieschi, et l'enivrement de pouvoir dont il était saisi, ainsi que ses collègues M. de Broglie, M. Persil et M. Guizot. Bientôt ce sera le tour de M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand désapprouve formellement ces lois. « Elles portent, a-t-il dit, comme article additionnel, la mort du ministère whig en Angleterre. » On doit s'en fier à M. de Talleyrand qui voit de loin; mais si le ministère whig se soutient, du moins peut-on dire que les lois nouvelles amèneront la rupture de la quadruple alliance. La marche que suit dès à présent le ministère le mène droit à l'alliance russe. Un député du centre n'a-t-il pas dit à la tribune, et sans ambages : J'espère qu'on sera content de nous à Kalish! — Oui, on sera content de vous à Kalish; et vos lois seront déposées dans les archives de la sainte-alliance, avec la dernière ordonnance du roi Frédéric-Guillaume, qui commençait ainsi : « Il est défendu de crier et de siffler dans la ville de Berlin, et dans toute l'étendue du royaume de Prusse. »

Tout marche à l'unisson sur le continent aujourd'hui, et ce qui se passe dans les états où le ministère français conserve quelque influence, serait, à défaut d'autres preuves, un indice suffisant de la réaction qui s'opère aussi dans notre politique extérieure. En Espagne, le système doctrinaire s'établit largement. On ne se borne pas à supprimer arbitrairement les journaux, on arrête leurs rédacteurs, tout comme on fait à Paris. M. Galiano, M. Isturitz, rédacteurs de *l'Eco* et de *la Revista*, sont jetés dans

les prisons, malgré leur titre de députés, et l'illustration qui s'attache au nom de ces hommes, exilés quinze ans pour la cause de la liberté. A Bruxelles, M. Nothomb seconde puissamment M. Thiers et M. Guizot. M. Nothomb demande des lois qui correspondent aux lois-Fieschi; il faut, selon lui, sauver les deux monarchies par les mêmes moyens. Que ne rassure-t-on toutes ces monarchies en péril, en rédigeant ainsi l'ordonnance du roi de Prusse : Il est défendu de siffler, de crier, d'écrire et de parler dans toute l'étendue de l'Europe!

On comprend maintenant pourquoi M. de Talleyrand, le père de l'alliance anglaise, voit avec effroi cette marche nouvelle des affaires, lui qui disait avec joie son *nunc dimittis*, après avoir accompli ce grand acte diplomatique. M. de Talleyrand ne parlera cependant pas, dans la chambre des pairs, contre la loi, comme on l'espérait. M. de Talleyrand avait dit, il est vrai: Je parlerai contre la loi; mais c'était (nous ne saurions comment rapporter ce fait, tout innocent qu'il soit, si la loi nouvelle était déjà adoptée) au roi que M. de Talleyrand comptait parler contre ces malheureuses lois. Bien qu'un peu tory, M. de Talleyrand serait bientôt impopulaire en Angleterre, s'il ne se séparait pas d'un ministère qui attaque la grande institution nationale du jury; c'est aussi ce que fait M. de Talleyrand en toute circonstance; mais, malheureusement, il y a lieu de croire qu'il se contentera d'exercer son influence dans les salons, et qu'il ne montera pas à la tribune. Si cette fantaisie prenait au vieux prince, c'est M. Guizot qui se chargerait de lui répondre, et qui rendrait à M. Thiers le service de fustiger le maître en politique de son petit collègue. M. Thiers, qui n'a pas ménagé M. Royer-Collard, a bien droit d'exiger ce léger service de M. Guizot.

Dans un tel état de choses, le retour est bien difficile. On aurait beau prononcer le mot amnistie, le ministère a si bien su enlacer autour de lui toutes les difficultés de sa position et s'en faire un rempart, qu'il y est en quelque sorte enchâssé. Que ferait un nouveau ministère aujourd'hui? Il trouverait une chambre compromise par la discussion des nouvelles lois, et qu'il faudrait dissoudre; un parti violent qu'il faudrait combattre et détruire; des empiétemens, des violations de la charte, dont il faudrait effacer les traces ou accepter la responsabilité; l'alliance anglaise à demi rompue; des engagemens secrets avec les puissances du Nord, qu'il ne lui serait pas permis d'accepter; les partis irrités par les provocations faites aux vaincus, l'effroi de nouveaux troubles jeté parmi les vainqueurs; l'administration remplie d'abus nouvellement rétablis. Quel programme pour un nouveau cabinet! et qui voudra se charger d'une telle tâche? La seule nécessité de dissoudre la chambre a détruit toutes les combinaisons

qu'on s'efforçait de trouver il y a peu de temps, avant que le mal eût été aggravé d'une façon si étrange.

Sans doute les majorités se reforment assez facilement, et nous avons vu plus d'une fois l'opinion publique écraser subitement une chambre qui, la veille encore, se disait la voix du pays. Qui a jamais pensé que le pays ait été sanguinaire et cruel comme l'était la chambre de 1815, et que l'opinion de la France fût représentée par les effroyables projets de lois composés à cette époque par M. Guizot? Qui a jamais cru que le pays ait bénévolement donné un milliard à l'émigration, ou qu'il ait dicté aux trois cents la loi du sacrilége? Dieu merci, le pays ne parle pas non plus par la bouche de M. Bugeaud, et ce n'est ni M. Fulchiron, ni M. Jaubert, qui nous apportent ses vœux, bien qu'ils soient ses représentans. Faites donc un ministère qui n'ait pas une haine violente et aveugle contre la presse et la pensée; faites un ministère qui n'ait pas l'écume à la bouche et qui ne menace pas du poing l'opposition, dont la doctrine ne soit pas de gouverner par la terreur, dont les actes ne soient pas un mélange du despotisme d'un pédagogue et de l'impatience pétulante d'un écolier, et la majorité se trouvera bientôt déplacée, aux applaudissemens de toute la France. Quand il se trouvera un ministère qui n'aura pas fondé son existence sur le monopole, qui saura créer des intérêts nouveaux tout en ne brisant pas tout à coup les intérêts anciens, qui fera, en un mot, ce qui n'a pas encore été tenté depuis 1830, vous verrez tout à coup la presse changer d'allure et de ton. Nous ne disons pas que la presse tout entière deviendra ministérielle; mais sa haine systématique cessera, et en même temps cessera la haine prétendue du pays contre la presse. Mais tout cela ne sera pas tenté. Il faut, on le veut, il faut qu'on devienne plus puissant et plus absolu que le grand Napoléon. C'est le départ pour Moscou. Dieu seul savait où l'on allait alors, lui qui tenait en ses mains les neiges et les glaces de décembre.

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

MONSIEUR,

Le public, qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre-Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social; c'est ma conviction*; mais que, *pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.*

Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le TEMPS et le PAIN.

Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

Agréez l'assurance de ma haute considération.

Cte ALFRED DE VIGNY.

Cette juste réclamation nous remet en mémoire l'énorme quantité de lieux communs qui se débitent, depuis quelque temps, à la tribune et au barreau, sur les conséquences fatales des nouveaux ouvrages littéraires représentés ou imprimés. Il ne se commet pas un attentat à la moindre pudeur, dans le moindre cabaret, sans que la jeune littérature n'en soit accusée par le défendeur. En vérité, cela devient par trop commun et par trop ridicule. On ne peut trop louer, du reste, les progrès en humilité chrétienne que nous faisons chaque jour ; dans la même séance du 30 août, M. Thiers nous a dit : — Vous avez depuis cinq ans la liberté du théâtre, et, depuis cinq ans, je ne vois pas que vous ayez rien produit de bon ; je juge, d'après cela, que jamais, entre trente-deux millions d'individus que vous êtes, vous ne pourrez rien faire qui ait le sens commun ; en conséquence, je vous retire cette liberté. —

Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens.....

Du reste, M. le ministre est trop bon de s'accuser de nous avoir laissé cette liberté pendant cinq ans. Il n'est pas si coupable : il a suffi de quelques sergens de ville et d'une clé pour fermer bien des théâtres qui ne pouvaient rien à cette censure expéditive.

Cours de droit naturel, professé à la Faculté des lettres, par Théod. Jouffroy (1). — Lors de la mémorable et violente discussion soulevée

(1) Un volume in 8°, chez Prévost Crocius.

dans la chambre des députés par la loi sur les associations, un orateur monta à la tribune pour constater que, d'une part, le christianisme était bien réellement mort; que, de l'autre, la philosophie était impuissante à le remplacer; enfin que nous nous débattions au sein d'une épouvantable anarchie morale; et comme en pareilles circonstances le seul droit qui subsiste est le droit du plus fort, il dit à l'opposition: Vous avez infiniment d'esprit, vous êtes d'excellens citoyens; Dieu me préserve de défendre le ministère; mais je vote pour l'admission pure et simple de la loi la plus brutale et la plus odieusement spoliatrice de toute liberté individuelle qui ait jamais été présentée à une chambre française. La voix de l'orateur était calme, limpide, correcte; son visage impassible. Cet orateur se nommait M. Jouffroy. M. Jouffroy a l'ame trop haut placée pour se faire remarquer parmi les furieux de modération, mais il n'a pas assez de générosité pour défendre la liberté. Dans sa vaste et sereine intelligence, il embrasse, il comprend, il explique chaque fait, chaque idée, chaque système; il répand autour de lui des flots de lumière; mais rien qui entraîne, rien qui échauffe; il a été taillé tout d'une pièce dans les glaciers du Jura. Le dernier volume de M. Jouffroy contient l'examen de trois grands systèmes de morale: le système égoïste personnifié dans Bentham, le système sentimental dans Adam Smith, le système rationaliste dans Price. Avant d'exposer ses propres idées sur le droit naturel, le professeur a déblayé le sol sous ses pas. Malgré la justesse des critiques de détail adressées à Bentham, nous pensons que M. Jouffroy aurait dû traiter ce grand réformateur avec plus de ménagemens. Dire que le génie d'Épicure surpasse autant celui de Hobbes, que le génie de Hobbes surpasse celui de Bentham, c'est faire plus de cas de l'arrangement des mots que de l'esprit et des résultats d'une doctrine. Le bon sens et l'histoire sont là pour protester hautement. Les principes d'Épicure ont engendré la corruption des derniers siècles de Rome; Hobbes conduit à un despotisme tellement sauvage qu'il est irréalisable. Bentham, au contraire, a toujours été l'apôtre de la liberté et de la tolérance. C'est ses livres à la main qu'en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, les cœurs les plus jeunes et les plus honnêtes attaquent les vieux abus; c'est sous son invocation qu'est placé l'organe le plus imposant du radicalisme modéré, *the Westminster review*.

— *Notes d'un voyageur dans le midi de la France*, par Prosper Mérimée. — Ces notes sont tout archéologiques, très précieuses et d'un haut intérêt. En présence de tant de ruines poétiques, en face des indestructibles vestiges de la puissance romaine et des magnifiques débris

de la piété du moyen-âge, M. Mérimée ne s'est point laissé aller aux enthousiasmes, aux épanchemens, aux naïves admirations de l'artiste et du poète ; il est resté l'inspecteur des monumens historiques de France, son pied n'a point bronché en marchant sur des chapiteaux brisés, il n'a point eu d'éblouissement en regardant à travers les vitraux des cathédrales; et, pour la première fois peut-être, un langage en quelque sorte officiel se trouve donner des choses une idée vraie et exacte. Le ton général du livre est sec, tranchant, rapide, nerveux; toutes ces pierres décrites avec tant de sang-froid ne marchent pas, il est vrai, mais elles ne mourront pas du moins. A la vue du vandalisme moderne qui finira par rendre tout-à-fait inutile la charge d'inspecteur des monumens, M. Mérimée se contente de sourire amèrement, et d'écrire au ministre. La tournée de M. Mérimée commence à Nevers, puis il traverse Autun, Lyon, Nîmes, Arles, Marseille, passe dans le Languedoc; enfin, l'hiver l'arrête à Toulouse. Nous blâmerons la mutiplicité des termes techniques qui n'ont pas toujours le mérite d'être inattaquables. Nous concevons peu l'accueil assez froid qui a été fait à ce livre; il est de ceux qui apprennent beaucoup: est-ce donc un titre de proscription auprès des connaisseurs?

— M. Alfred de Vigny publiera très prochainement un important ouvrage sous le titre de *Servitude et grandeur militaires.*

F. BULOZ.